

**Épîtres,
stances, et odes
de Voltaire**

Voltaire

LIREGRATUITEMENT.COM

**Épîtres, stances, et
odes de Voltaire**

Voltaire

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A MADAME LA COMTESSE DE FONTAINE

sur son roman de la comtesse de Savoie. (171 3.)

±Ji. Fayette et Segrais , roupie sublime et tendre , Le modèle
avant vous de nos galants écrits , Des champs élysiens sur les
ailes des Ris

Vinrent depuis peu dans Paris.

D'où ne viendrait-on pas, Sapho. pour vous entendre? A vos
genoux tous deux humiliés, Tous deux vaincus et pourtant pleins
de joie,

Ils mirent leur Zaide aux pieds

De la comtesse de Savoie.

Ils avaient bien raison; quel dieu , charmant antear, Quel dieu
vous a donné ce langage enchanteur,

La force et la délicatesse,

La simplicité , la noblesse ,

Que Fénélon seul avait joint ; Ce naturel aisé dont l'art n'ap-
proche point ? Sapho, qui ne croirait que l'Amour vous inspire.'
Mais ^ous vous contentez de vanter son empire; De Meudoce
amoureux vous peignez le beau feu.

Et la vertueuse faiblesse D'une maîtresse Qui lui fait en fuyant
un si charmant aveu. Ah ! pouvez-vous donner ces leçons de

tendresse,'

Vous qui les pratiquez si peu.' C'est ainsi que Marot sur sa lyre
incrédule' Du dieu qu'il méconnut prôna la sainteté : Vous avez
pour l'amour aussi peu de scrupule ; Vous ne le servez point, et
vous l'avez chanté.

Adieu ; malgré mes épilogues ,

Puissiez-vous pourtant tous les ans

Me Hre deux ou trois romans,

Et taxer (juatre synagogues !

III. A M. l'abbé SERVIEN, prisonnier au château de Vincennes.(1714.)

A 1 51 A B L E abbé , dans Paris autrefois

La volupté de toi reçut des lois ;

Les Ris badins, les Grâces enjouées ,

A te servir dès long-temps dévouées ,

Et dès long- temps fuyant les yeux du roi,

Marchaient souvent entre Philippe et toi,

Te prodiguaient leurs faveurs libérales.

Et de leurs mains marquaient dans leurs annales,

Eu lettres d'or, mots et contes joyeux ,

De ton esprit enfants capricieux.

O doux plaisirs, amis de l'innocence.

Plaisirs goûtés au sein de l'indolence , Et cependant des dévots
inconnus !

C) jours heureux ! qu'êtes-vous devenus Hélas ! j'ai vu les
Grâces éplorées , Le sciu meurtri, pâles, désespérées; J'ai vu les
Ris tristes et consternés •Teter les fleurs dont ils étaient ornés;
Les yeux eu pleurs et soupu'anl leurs peines , Ils suivaient tous le
chemin de Vincennes , Et regardant ce châteiiu malheureux.

Aux beaux esprits , hélas ! si dangereux , Redemandaient aux
destins en colère Le tendre abbé qui,leur servait de père.

N'imite point leur sombre désespoir :

Et puisqu'enîîn tu ne peux plus revoir Le prince aimable à qui
tu plais , qui t'aime , Ose aujourd'hui te suffire à toi-même.

On ne vit pas au donjon comme ici :

Le destin change , il faut changer aussi ;

EPITÏIES,

A MONSEIGNEUR

fils unique de Louis XIV. (1706 ou 1707.)

i.M OBLE sang (lu plus grand des rois. Son amour et notre
espérance.

Vous qui, sans régner sur la France, Réglez sur le cœur des
l'Yançois, Pourrez-vous souffrir que ma veine, Par un effort am-
bitieux , Ose vous donner nue étrenne, Vous qui n'en recevez que
de la main des dieux.? La nature en vous faisant naître Vous
étrenna de ses plus doux attraits. Et fût voir dans vos premiers
traits Que le fils de Louis était digne de l'être. Tous les dieux à
l'envi vous firent leurs présents 5 Mars vous donna la force et le
courage , Minerve dès vos jeunes ans Ajouta la sagesse au feu
bouillant de Têgè; L'immortel Apollon vous donna la beauté :
Mais un dieu plus puissant, que j'implore en mes peines , Voulut
aussi me donner mes étrennes En vous donnant la libéralité.

II. A MADAME LA COMTESSE DE FONTAINE

sur «on roman de la comtesse de Savoie. (lyS.)

J'ai Fayette et Segrais , couple sublime et tendre , Le modèle
avant vous de nos galants écrits. Des champs élyséens sur les ailes
des Ris

Vinrent depuis peu dans Paris.

D'où ne viendrait-on pas , Sapbo . pour vous entendre.' A vos
genoux tous deux humiliés, Tons deux vaincus et pourtant pleins
de joie,

Ils mirent leur Zaïde aux pieds

De la comtesse de Savoie.

Ils avaient bien raison ; quel dieu , cliarmant auteur , Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,

La force et la délicatesse,

La simpheité , la noblesse ,

Que Fénélon seul avait joint ; Ce naturel aisé dont l'art n'ap-
proche point .' Sapho, qui ne croirait que l'Amour vous inspire.*
Mais vous vous contentez de vanter son empire; De Mendoce
amoureux vous peignez le beau feu.

Et la vertueuse faiblesse Dune maîtresse Qui lui fait en fuyant
un si charmant aveu. Ah ! pouvez-vous donner ces leçons de
tendresse,

Vous qui les pratiquez si peu .■' C'est ainsi que Marot sur sa
lyre incrédule' Du dieu qu'il méconnut prôna la sainteté: Vous
avez pour l'amour aussi peu de scrupule ; Vous ne le servez point
, et vous l'avez chanté.

Adieu ; malgré mes épilogues ,

Puissiez-vous pourtant tous les ans

Me lire deux ou trois romans ,

Et taxer quatre synagogues î

III. A M. L'ABBi SERVIEN, prisonnier au château de Vin-
cennes.(i7i4-)

Aimable abbé, dans Paris autrefois

La volupté de toi reçut des lois ;

Les Ris badins, les Grâces enjouées ,

A te servir dès long-temps dévouées ,
Et dès long-temps fuyant les yeux du roi,
Marchaient souvent entre Philippe et toi,
Te prodiguaient leurs faveurs libérales.
Et de leurs mains marquaient dans leurs annales.
En lettres d'or, mots et contes joyeux ,
De ton esprit enfants capricieux.

O doux plaisirs, amis de l'innocence, Plaisirs goûtés au sein de
l'indolence , Et cependant des dévots inconnus !

O jours heureux ! qu'êtes-vous devenus Hélas ! j'ai vu les
Grâces éplorées , Le sein meurtri, pâles, désespérées; J'ai vu les
Ris tristes et consternés •Teter les fleurs dont ils étaient ornés ;
Les yeux en pleurs et soupirant leurs peines, Ils suivaient tous le
chemin de Vincennes , Et regardant ce château malheureux, Aux
beaux esprits , hélas ! si dangereux , Redemandaient aux destins
en colère Le tendre abbé qui leur servait de père.

N'imites point leur sombre désespoir :

Et puisqu'enfin tu ne peux plus revoir Le prince aimable à qui
tu plais , qui t'aime , Ose aujourd'hui te suffire à toi-même.

On ne vit pas au donjon comme ici :

Le destin change , il faut changer aussi ;

Au sel attique, au riant badinage

Il faut mêler la force et le courage ;

A son état inesurable ses désirs,
Selon les temps se l'aire des plaisirs.
Et suivi de l'égalin, conduit par la nature,
Tantôt Socrate, et tantôt Epicure.
Tel dans son art un pilote assuré.
Maître des flots dont il est entouré,
Sous un ciel pur où brillent les étoiles
Au vent propice abandonne ses voiles,
Et, reprenant la mer a soulevé ses flots,
Dans la tempête il trouve le repos:
D'une ancre sûre il fend la molle arène,
Trompe des vents l'impétueuse haleine ;
Et, du trident bravant les rudes coups,
Tranquille et fier, rit des dieux en courroux..

Tu peux, abbé, du sort jadis propice Par ta vertu corriger l'injustice ;
Tu peux changer ce donjon détesté En un palais par Minerve habité ;
Le froid c'est ici, la sombre inquiétude, Les destins affreux nés dans la solitude.

De ta prison vont bientôt s'exiler.

Avois dans tes bras de toutes parts voler L'oubli des maux, le sommeil désirable,
L'indifférence au cœur inaltérable.

Qui, dédaignant les outrages du sort, Voit d'un même œil et la vie et Ja mort; La paix tranquille, et la constance altière. An front d'airain , à la démarche fiera, A qui jamais ni les rois ni les dieux La foudre en main n'ont fait baisser les yeux.

Divinités des sages adorées.

Que chez les grands vous êtes ignorées .' I/C fol amour , l'orgueil présomptueux.

Des vains plaisirs l'essaim tumultueux ,

Ti'oupe Tolage à l'erreur consacrée, De leurs palais vous défendent l'entrée. Mais la retraite a pour vous des appas; Dans nos malheurs vous nous tendez les bras ; Des passions la troupe confondue A votre aspect disparaît éperdue.

Par vous, heureux au milieu des revers, Le philosophe est libre dans les fers.

Ainsi Fouquet, dont Thémis fut le guide, Du vrai mérite appui ferme et solide.

Tant regretté, tant pleuré d(s neuf sœurs. Le grand Fouquet, au comble des malheurs, Frappé des coups d'une main rigoureuse, Fut plus content dans sa demeure affreuse , Environné de sa seule vertu , Que quand jadis, de splendeur revêtu, D'adulateurs une cour importune Venait en foule adorer sa fortune.

Suis donc , abbé , ce héros malheureux ; Mais ne va pas, tristement vertueux.

Sous le beau nom de la philosophie Sacrifier à la mélancolie , Et, par chagrin plus que par fermeté, T'accoutumer à la calamité.

Ne passons point les bornes raisonnables. Dans tes beaux jours, quand les dieux favorables Prenaient jdaisir à combler tes souhaits , Nous t'avons vu, méritant leurs bienfaits, Volaptueux avec délicatesse.

Dans tes plaisirs respecter la sagesse : Par les deslins aujourd'hui maltraité, Dans la sagesse aime la volupté; D'un esprit sain , d'un cœur toujours tranquille ^ Attends qu'un jour de ton noir domicilç On te rappelle au séjour bienheureux ; Que les plaisirs , les grâces et les jeux ,

Quand , dans Paris , Us te verront paraître.

Puissent sans peine encor te reconnaître :

Sois tel alors que tu fus autrefois ;

Et cependant que Sulli quelquefois

Dans ton château vienne par sa présence

Contre le sort affermir ta constance.

Rien n'est plus doux , après la liberté ,

Qu'un tel ami dans la capti\ité:

Il est connu chez le dieu du Perniesse ;

Grand sans fierté, simple et doux sans bassesse,

Peu courtisan, partant homme de foi.

Et digne enfin d'an oncle tel que toi.

IV. A MADAME DE MONTBRUN - VILLEFRAICHE

i'j- o >' T B R N , par l'Amour adoptée ,

Di^ne du cœur d'un demi-dieu , Et, pour dire encor plus,
digne d'être chantée

Ou par l'errand , ou par Chaulieu :

Minerve et l'enfant de Cythere Vous ornent à l'envi d'un
charme séducteur: Je vois brdier en \ous l'esprit de votre mère,

Et la beauté de votre sœur :

C'est beaucoup pour une mortelle.

.Te n'en dirai pas plus : songez bien seulement A vivre, s'il se
peut, heureuse autant que belle j Libre des préjugés que la rai-
son dément. Aux plaisirs où !e monde en foule vous appelle

Abandonnez vous prudemment.

Vous aurez des amants; vous aimerez, sans doute: .le vous ver-
rai , soumise à la commune loi , Des beautés de la cour suivre l'ai-
mable route ,

Douner , reprendre voti'e foi.

Pour moi , je vous louïrai , ce sera mon emploi. Je sais qne c'est
souvent un partage stérile,

Et que La Fontaine et Vir-^ile Recueillaient rarement le fruit
de leurs chansons: D'un inutile dieu malheureux nourrissons ,
Nous semons pour autrui. J'ose bien vous le dire : Mon cœur de

la Duclos fut quelque temps charmé; L'amour en sa faveur avait
monté ma lyre ; Je chantais la Duclos , d'Usez en fut aimé :

C'était bien la peine d'écrire!

Je vous lourai pourtant; il me sera trop doux De vous chanter ,
et même sans vous plaire;

Mes chansons seront mon salaire :

N'est-ce rien de parler de vous ?

y. A M. LE DUC DE LA FEUILLADE. (1714.)

K^ oNSERVEz précieusement L'imagination fleurie Et la
bonne plaisanterie.

Dont vous possédez l'agrément , An défaut du tempérament.

Dont vous vous vantez hardiment.

Et que tout le monde vous nie.

La dame qui depuis long-temps Connaît à fond votre personne
, A dit : Hélas ! je lui pardonne D'en vouloir imposer aux gens;
Son esprit est dans son printemps.

Mais son corps est dans son automne.

Adieu , monsieur le gouverneur, IVoB plus de province fron-
tière, Mais d'une beauté singuhère , Qui , par son esprit , par son
cœur ,

Et par son humeur libertine , De jour en jour fait grand hon-
neur Au gouverneur qui l'endocctrine.

Priez le Seigneur seulement Qu'il empêche que Cythérée Ne substitue incessamment Quelque jeune et frais lieutenant Qui ferait sans vous son entrée Dans un si beau gouvernement.

VI. A M. l'abbé de * * *, • qui pleurait la mort de sa maîtresse. (1715.)

J. o1 qui fus des plaisirs le délicat arbitre, Tu languis, cher abbé : je ^ois, malgré tes soins , Que Ion triple menton, l'honneur de ton chapitre,

Aura bientôt deux étages de moins.

Esclave malheureux du chagrin qui te domte. Tu fuis un repas qui t'attend; Tu jeûnes comme uu pénitent* Pour un chanoine queLe honte !

Quels maux si rigoureux peuvent donc t'accabler.' Ta maîtresse n'est plus , et de ses yeux éprise Ton ame avec la sienne est prête à s'envoler ! Que l'amour est constant dans un homme d'église, Et qu'un mondain saurait bien mieux se consoler .' Je sais que ta fidèle amie Te laissait prendre en liberté De ces piaisirs qui font qu'en cette vie On désire assez peu ceux de l'éternité :

Mais suivre au tombeau ce qu'on aime , Ami , crois moi , c'est un abus :

Quoi ! pour quelques plaisirs perdus Voudiais-tu te perdre toi-même?

EPITRES. i3

Ce qu'on perd en ce inoi*de-ci Le rctrouvera-t-on dans une nuit profonde ?

Des mystères de l'autre inonde
On n'est que trop tôt éclairci.
Attends qu'à tes amis la mort te réunisse,
Et vis par amitié pour toi :
Mais vivre dans l'ennui , ne chanter qu'à l'office ,
Ce n'est pas vivre, selon moi :
Quelques femmes toujours badines,
Quelques amis toujours joyeux ,
Peu de vêpres, point de matines.
Une fille, en attendant mieux;
"Voilà comme l'on doit sans cesse
Faire tête au sort irrité ;
Et la véritable sagesse
Est de savoir fuir la tristesse
Dans les bras de la volupté.

VII. A UNE DAME UN PEU MONDAINE ET TROP DEVOTE

JL u sortais des bras du sommeil , Et déjà l'oeil du jour voyait
briller tes charmes. Lorsque le tendre Amour parut à ton réveil :

Il te baisait les mains , qu'il baijmait de ses larmes. Ingrate, te dit-il , ne te souvient-il plus Des bienfaits que sur toi l'Amour a répandus .-'

.l 'avais une autre espérance Lorsque je te donnai ces traits ,
cette beauté ,

Qui, malgré ta sévérité.

Sont l'objet de ta complaisance.

Je t'inspirai toujours du goût pour les plaisirs, Ls soin de plaire au monde, et même des désirs. Que dis-je ! ces vertus qu'en toi la cour admiie ,

Ingrate , tu les tiens de moi.

ÉPÎTE^. 2-

14 EPITPLES.

Hélas i je voulois pour toi Ramener clans mon empire La candeur, la bonne foi.

L'inébranlable constance,

Et sur-tout cette bienséance

Qui met Tbonheur en srireté.

Que suivent le mystère et la délicatesse,

Qui rend la moins fiere beauté

Respectable dans sa faiblesse.

Voudrais-tu mépriser tant de dons précieux ?

N'occuperas-tu tes beaux yeux Qu'à lire Massillou, Bourdaloue
, et la Rue? Ah! sur d'autres objets daigne arrêter ta vue ;

Qu'une austère dévotion De tes sens combattus ne soit plus la
maîtresse:

Ton cœur est né pour la tendresse,

C'est ta seule vocation.

La nuit s'avance avec vitesse ;

Proljte de l'éclat du ;our :

Les plaisirs ont leur temps; la sagesse a son tour.

Daus ta jeunesse fais l'amour,

Et ton salut dans ta vieillesse.

Ainsi parlait ce dieu. Déjà même en secret Peut-être de ton
cœur il s'allait rendre maître ; Mais au bord de ton lit il vit sou-
dain paraître Le révérend père Quinquet.

L'Amour, à l'aspect terrible De sou riva! theatin , Te croyant
incorrigible , Las de te prêcher en vain Et de verser sur toi des
larmes inutiles, Retourna daus Paris , où tout vit sous sa loi .
Tenter des beautés plus faciles.

Mais bien moins aimables_ quc toi.

yill. A M. LE PRINCE EUGENE. (1716.)

" R A N D prince qui , dans cette cour O'i 'a justice était
éteinte.

Sûtes inspirer de l'amour.

Même en nous donnant de la crainte; Vous que Rousseau si
dignement A , dit-on , chanté sur sa lyre ; ^ngene , je ne sais
comment Je m'y prendrai pour vous écrire.

Oh ! que nos Français sont contents De votre dernière victoire
; Et qu'ils chérissent votre gloire, Quaud ce n'est pas à leurs
dépens!

Poursuivez; des miisulmans

Rompez bientôt la barrière.

Faites mordre la poussière

Aux circoncis insolents ;

Et , plein d'une ardeur guerrière ,

Fo"lant aux pieds les tuibans,

Aclievez cette carrière

Au serrail des ottomans.

Des chrétiens et des amants

Arborez-y la bannière.

Véuiis et le dieu des combats

Vont vous en ouvrir la porte , Les Grâces vous servent
d'escorte.

Et l'Amour vous tend les bras.

Voyez-vous déjà paraître

Tout ce peuple de beautés.

Esclaves des voluptés

D'un amant qui parle en maître ?

Faites vite du mouchoir

La laveur impéneuse

i6 EPITRES.

A la beauté la pins heureuse Qui saura délasser le soir "Votre
altesse victorieuse.

Du séminaire des amours

A la France votre patrie,

Daignez envoyer pour secours

Quelques belles de Circassie.

Le saint père, de son côté ,

Attend beaucoup de votre zele ,

Et prétend qu"avec charité

Sous le joug de la vérité

Tous rangiez ce peuple infidèle.

Par vous mis dans le bon chemin ,

On verra bientôt ces infâmes

Ainsi que vous boire du vin ,

Et ne pins renfermer leurs femmes.

Adieu , graud prince, heureux guerrier;

Paré de ravrte et de laurier,

Allez asservir le Bosphore :

Défa le grand Turc est vaincu ;

Mais \ ous n'avez rien fait encore

Si vous ne le faites cocu.

IX. A MADAME DE

J_/E cet agréable rivage.

On ces jours passés on vous vit Faire, hélas! un trop court
vcîyage.

Je vous envoie un manuscrit Qui d'un écrivain bel esprit
ÎSl'est point assurément l'ouvrage, Mais qni vous plaira davan-
tage Que le livre le mieux écrit :

C'est la recette d'an potage.

Te sais que ce dieu que je sers , Apoliou, souvent vous de-
mande. Voire avis sur ses nouveaux airs ; Vous êtes connaisseuse
eu vers, Mais vous n êtes pas moins gourmande.

Vous ce pouvez donc trop payer Celte appétissante recette Que
je viens de vous envoyer.

Ma muse timide et discrète N'ose encor pour vous s'employer :

.le ne suis pas votre poète, Mais je suis votre cuisinier.

Mais, quoi! le desûn, dont la Laine M'accable adjourd'hui de
ses coups , Sera-t-il j;imais assez doux Pour me rassembler avec
vous Entre Cornus et Melpomene, Et que cet hiver me ramené
Versiliaut à vos genoux?

O des soupers cliarmante reine.

Fassent les dieux que les Guerbois Vous donnent perdrix  
douzaine, Poules de Caux , chapons du Maine .' Et pensez à moi
quelquefois.

Quand vous mangerez sur la Seine Des potages à la Brunois.

X. A SAMUEL BEB.*ARD

au nom de madame de Fontaine-Martel.

V-j'est mercredi que je soupai chez vous, Et que, sortant des
plaisirs de la t;tle. Bientôt couch e , un sommeil prompt et doux
Me fit présent d'aa songe délectable.

i8 EPITRES.

Je r vai donc qu'au manoir ténébreux

J'étais tombée, et que Pluton lui-même

Me menait voir les héros bienheureux

Dans un séjour d'une beauté suprême;

Par escadrons ils étaient séparés:

L'un ajirès l'autre il me les lit connaître.

Je vis d'abord modestement parés

Les opulents qui méritaient de l'être :

Voilà , dit-il , les généreux amis;

En petit nombre ils viennent me surprendra ;

Entre leurs mains les biens ne semblaient mis

Que pour avoir le soin de les répandre.

Ici sont ceux dont les puissants ressorts ,

Crédit immense , et sagesse profonde ,

Oui soutenu l'état par des efforts

Qui leur li[^] raiei[^]t tous les trésors du monde.

Un peu plus loin, sur ces rians gazons,

Sont les héros pleins d'un heureux délire,

Qu'Amour lui-même en toutes les saisons

Fit triompher dans son aimable empire.

Ce beau réduit , par préférence , est fait

Pour les vieillards dont l'humeur gaie et tendre

Paraît encore avoir ses dents de lait ,

Dont l'enjouement ne saurait se comprendre.

D'un seul regard tu peux voir tout d'un coup Le sort des bons,
les vertus couronnées : Mais un mortel m'embarrasse beaucoup ;
Ainsi je veux redoubler ses années :

Chaque escadron le revendiquerait.

La jalousie au repos est funeste :

Yeuant ici quel trouble il causerait!

Il est là-haut très heureux ; qu'il y reste.

XI. A. MADAME DE G

V[^] u E I, triomphe accablant , quelle indigne victoire Clâercbez-
vous tristement à remporler sur vous? Totre esprit éclairé pour-
ra- t-il jamais croire D'un double testament la chimérique his-
toire, Et les songes sacrés de ces mystiques fous Qui, dévots fai-
néants, sots et pieux loups-garous. Quittent de vrais plaisirs pour
une fausse gloire Le plaisir est i'obiet , le devoir et le but De tous
les êtres raisonnables:

L'amour est fait pour vos semblables; Les bégueules fout leur
salut.

Que sur la volupté tout votre espoir se fonde; N'écoutez désor-
mais que vos vrais sentiments; Songez qu'il était des amants
Avant qu'il fût des chrétiens dans le monde.

Tous m'avez donc quitté pour votre directeur. Ah! plus que
moi cent fois Gouët est séducteur; Je vous abusai moins , il est le
seul coupable :

Chloé, s'il vous faut une erreur ,

Choisissez une erreur aimable.

Non , n'abandonnez point des cœurs où vous rénez. D'un triste préjugé victime déplorable, Vous croyez servir Dieu, mais vous servez le diable. Et c'est lui seul que vous craignez.

La superstition , fille de la faiblesse ,

Mère des vains remords , nière de la tristesse.

En vain veut de son souffle infecter vos beaux jours ;

Allez , s'il est un dieu , sa tranquille puissance

Ne «".baissera point à troubler nos amours; Vos baisers pourraient-ils déplaire à sa clémence ? La loi de la nature est sa première loi ; Elle seule autrefois conduisit vos ancêtres : Elle parle plus haut que la voix de vos prêtres Pour vous , pour vos plaisirs, pour l'amour, et pour moi.

XII. A M. LE DUC D'ORLEANS, régent. (17 i

Jr RINCE chéri des dieux, toi qui sers aujourd'hui De père à ton monarque , à son jupon d'appui , Toi qui de tout l'état portant le poids immense , Immoles ton repos à celui de la France ; Philippe , ne crois point , dans ces jours ténébreux , Plaire à tous les Français que tu veux rendre heureux : Aux princes les plus grands , comme aux plus beaux

ouvrages, Dans leur gloire naissante il manque des suffrages. Eh ! qui de sa vertu reçut toujours le prix ?

Il est chez les Français de ces sombres esprits , Censeurs extravagants d'un sage ministère. Incapables de tout, à qui rien ne peut plaire : Dans leurs caprices vains tristement affermis, Toujours du nouveau maître ils sont les ennemis, Et n'ayant d'autre emploi que celui de médire, L'objet le plus auguste irrite leur satire. Us voudraient de cet astre éteindre la clarté, Et se venger sur lui de leur obscurité.

Ne crains point leur poison: quand tes soins politiques Auront réglé le cours des affaires publiques. Quand tu verras nos cœurs, justement enchantés. An-devant de tes pas volants de tous côtés , Les cris de ces frondeurs à leurs chagrins en proie

Ne seront point ouïs parmi nos cris de joie.

Mais dédaigne ainsi qu'eux les serviles flatteurs, De la gloire d'un prince infâmes corrupteurs ; Que ta mâle vertu méprise et désavoue Le méchant qui te blâme , et le fat qui te loue. Toujours indépendant du reste des humains , Un prince tient sa {gloire ou sa honte en ses mains, Et, quoiqu'on veuille enfin le servir ou lui nuire. Lui seul peut s'élever, lui seul peut se détruire.

En vain contre Henri la France a vu long-temps La calomnie affreuse exciter ses serpents , En vain de ses rivaux les fureurs catholiques Armèrent contre lui des mains apostoliques , Et plus d'un monacal et servile écrivain Vendit pour l'otitrager sa haine et son venin ; ' La gloire de Henri par eux n'est point flétrie: Leurs noms sont détestés ; sa mémoire est chérie : iNous admirons encor sa valeur, sa bonté. Et long-temps dans la France il sera regretté.

Cromwell, d'un joug terrible accablant sa patrie, "Vit bientôt à ses pieds ramper la flatterie; Ce monstre politique au Parnasse

adoré , Teint du sang de son roi, fut aux dieux comparé; Slais, malgré le succès de sa prudente audace. L'univers indigné démentait le Parnasse ; Et de Waller enlû les écrits les plus beaux D'un illustre tyran n'ont pu faire un héros.

Louis fit sur son trône asseoir la flatterie; Louis fut encensé jusqu'à l'idolâtrie :

En éloges enfin le Parnasse épuisé Répète ses vertus sur un ton presque usé; Et, l'encens à la main, la docte académie L'endormit cinquante ans par sa monotonie. Rien ne nous a séduits : en vain'en plus d'un lieu Cent auteurs indiscrets l'ont traité comme un dieu, De quelque nom sacré que l'opéra le nomme,

L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme; Pour élever sa gloire on ne nous verra plus Dégrader les Césars , abaisser les Titus ; Et si d'un crayon vrai quelque main libre et sûre Nous traçait de Louis la fidèle peinture , Nos yeux trop dessillés pourraient dans ce héros Avec bien des vertus trouver quelques défauts.

Prince, ne crois donc point que ces hommes vulgaires Qui prodiguent aux grands des écrits mercenaires , Imposant par leurs vers à la postérité. Soient les dispensateurs de l'immortalité. Tu peux, sans qu'un auteur te critique on t'encense, Jeter les fondements du bonheur de la France; Et nous verrons un jour l'équitable univers Peser tes actions sans consulter nos vers. Je dis plus , un grand prince, un héros .sans l'histoire Peut même à l'avenir transmettre sa mémoire.

Taisez-vous, s'il se peut, illustres écrivains. Inutiles appuis de ces honneurs célestes ; Tombez, marbres vivants , que d'un ciseau fidèle L'Art sur ses traits la main d'un Praxitèle; Que tous

ces monuments soient par-tout renversés: Il est grand , il est juste ; on l'aime : c'est assez. JN'lieux rjue dans nos écrits et mieux que suris cuivre. Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.

L'heureux \ieillard , en paix dans son lit expirant. De ce prince à son fils fait léloge en pleurant ; Le fils encor tout plein de son règne adorable Le vante à ses neveux; et ce nom respectable, Ce nom dont l'univers aime à s'entreteair, Passe de bonche en bouche aux siècles à \enir.

C'est ainsi qu'on dira chez la race future ; Philippe eut un cœur noble ; ami de la droiture. Politique et sincère, habile et généreux. Constant quand il fallait rendre nn mortel heureux; Irrésolu , changeant , quand le bien de l'empire

I An malheur d'un sujet le forçait à souscrire ;

' Affable avec noblesse , et sfrand avec bonté , Il sépara l'orgueil d'avec la majesté; Et le dieu des combats , et la docte Minerve , De leurs présents divins le comblaient sans réserve :

^ Capable éi>a!etiïient d'être avec dignité

Et dans l'éclat du trône, et dans l'obscurité: "Voilà ce que de toi mon esprit se présage.

O toi de qui ma plume a crayonné l'image , Toi de qui j'attendais ma gloire et mon appui , ISfe chanterai-je donc que le bonheur d'autrui? En peignant ta vertu plaindrai-je ma misère? Bienfaisant envers tous, envers moi seul sévère. D'un exil rigoureux tu m'imposes la loi. Mais j'ose de toi-même en appeler à toi : Devant toi je ne veux d'appui que l'innocence; J'implore ta justice

, et non point ta clémence. Lis seulement ces vers, et juge de leur prix ;

• ; "Vois-ce que l'on m'impute , et vois ce que j'écris.

, Ea libre vérité qui règne en mou ouvrage D'une ame sans reproche est le noble partage ; Et de tes grands talents le sage estimateur N'est point de ces couplets l'iu fâme et vil auteur.

j Philippe, quelquefois sur une toile antique

1 Si ton œil pénétrant jette un regard critique, Par l'injure du temps le portrait effacé "Ne cachera jamais la main qui l'a tracé ; D'un choix judicieux dispensant la louange . Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange. Prince , il en est ainsi chez nous autres rimeurs ; Et, si tu connaissais mon esprit et mes mœurs, D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie Me chargerait en vain de leur ignoïidnie ; Tu les démentirais, et je ne verrais plus Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confondus ; Tu plaindrais par leurs cris ma jeunesse opprimée ;

a4 EPITRES.

A verser l's bienfaits ta main accoutumée Peut-être de mes lueux voudrait me consoler, Et me protégerait au lieu de m'accabler.

GRAND PRIEUR DE FRANCE

J E voulais par quelque hui taln, Sonnet ou lettre familière, PLC-veiller l'ênjoûment badin De votre altesse cbaussonniere ; Mais ce

n'est pas petite affaire A qui n'a plus l'abbé Courtin Pour directeur et pour confrère.

Tout simplement donc je vous dis Que dans ces jours de Dieu bénis
Ou tout moine et tout cagot mange Harengs saurets et sal-sifis ,
Ma muse qui toujours se range Dans les bons et sages j)ar-tis,
l'"ait avec faisans et perurix Son carême au cbâteau .Saint-An^e.

An reste, ce cbâteau divin, Ce n'est pas celui du saint père.

Mais bien celui de Caumartin, Homme sage , esprit juste et lin
, Que de tout mon cœur je préfère Au plus grand pontife romain ,
Malgré son pouvoir souverain Et son indulgence plénier.

Caumartiu porte en son cerveau De son temps l'histoire vi-vante ;
Caumartin est toujours nouveau A mon oreille qu'il encaute;

Car dans sa tête sont écrits

Et tous les faits et tous les dits

Des grands homuies, des beaux esprits,

Mille charmantes bagatelles,

Des chansons vieilles et nouvelles ,

Et les annales immortelles

Des ridicules de Paris.

Château Saint-Ange, aimable asyle, Heureux qui dans ton sein
tranquille D'un carême passe le cours .' Château que jadis les

Amours Bâtirent d'une main habile Pour un prince qui fut toujours
A leur voix un peu trop docile , Et dont ils filèrent les jours !

Des courtisans fuyant la presse.

C'est chez toi que François premier Entendait quelquefois la messe.

Et quelquefois par le grenier [Rendait visite à sa maîtresse.

De ce pays les citadins Disent tous que dans les jardins On voit
encor son ombre fierc Devist r sous des marronniers Avec Diane
de Potiers , Ou bien la belle Ferroniere.

Moi chétif , cette nuit dernière , Je l'ai vu couvert de lauriers ;
Car les héros les plus insignes Se laissent voir très volontiers A
nous faiseurs de vers indignes.

Il ne traînait point après lui L'or et l'argent de cent provinces.
Superbe et tyrannique appui De la vanité des grands j)rioces ,
Point de ces escadrons nombreux , iruTREs. '^

De tambours et de hallebardes, Point de capitaine des gardes ,
Ni de courtisans ennuyeux ; Quelques lauriers sur sa personne,
Deux brins de myrte dans ses mains Etaient ses atours les plus
valus.

Et de V. . . . quelques grains Composaient toute sa couronne.

Je sais que vous avez l'honneur.

Me dit-il, d'être des orgies De certain aimable prier, Dont les
chansons sont si jolies Que Marot les retient par cœur , Et que
l'on m'en fait des copies.

Je suis bien aise , en vérité , De cette honorable accointance ;
Car avec lui, sans vanité, J'ai quelque peu de ressemblance :

Ainsi que moi Minerve et Mars L'ont cultivé dès son enfance ;
Il aime comme moi les arts.

Et les beaux vers par préférence; Il sait de la dévote engeance
Comme moi faire peu de cas ; Hors en amour, en tous les cas Il
tient comme moi sa parole ; Mais enfin , ce qu'il ne sait pas ,

Ha , comme moi , la v

J'étais encor dans mon été Quand cette noire déité.

De l'Amour fille dangereuse, Me fit du fleuve de Léthé Passer
la rive malheureuse.

Plaise aux dieux que votre héros Pousse plus loin ses desti-
nées, Et qu'après quelque trente années

EPITRES, Il vienne goûter le repos Parmi nos ombres fortu-
nées !

En attendant , si de Caron Il ne veut remplir la voiture, Et s'il
veut enfin tout de bon Terminer la grande aventure, Dites-lui de
troquer Chambon Contre quelque once de mercure.

XIV. Au CARDINAL DU BOIS

'uATfD , du sommet des Pyrénées S'élancant au milieu des airs,
La Renommée à l'univers Annonça ces deux hyménées Par qui la
discorde est aux fers Et qui changent les destinées , L'ame de Ri-
chelieu descendit à sa voix Du haut de l'erapyrée au sein de sa pa-

trie. Ce redoutable génie Qui faisoit trembler les rois, Celui qui donnait des lois A l'Europe assujettie, A vu le sage du Bois, Et pour la première fois A connu la jalousie.

Poursuis; de Richelieu mérite encor l'envie. Par des chemins écartés Ta sublime intelligence A pas toujours concertés Conduit le sort de la France; La fortune et la pi-udenoe Sont sans cesse à tes côtés. Alberon pour un temps nous éblouit la vue ;

aS EPITRES.

De ses vastes projets l'orgueilleuse étendue Occupait l'univers saisi d'étonnement.

Ton génie et le sien disputaient la victoire; Mais tu parus, et sa gloire S'éclipsa daus uu moment.

Telle , aux bords du firmament.

Dans sa course irréguliere, Une comète affreuse éclate de lumière:

Ses feux portent la crainte au terrestre séjour ; Dans la nuit ils éblouissent, Et soudaiu s'évanouissent Aux premiers rayons du jour-

XV. A M. DE LA FALUERE DE GENONVILLE

CONSEILLER Au PARLEMENT ET INTIME AMI DE L'AUTEUR,
sur une maladie. (171g.)

J'^l E me soupçonne point de cette vanité

Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même;

Et laisse-moi jouir de la douceur extrême

De t'ouvrir avec liberlé

Un cœur qui te plaît et qui t'aime.

De ma muse en mes premiers ans Tu vis les tendres fruits im-
prudemment éclore ; Tu vis la calomnie avec ses noirs serpents

Des plus beaux jours de mon printemps

Obscurcir la naissante aurore.

D'une injuste prison je subis la rigueur; Mais au moins de
mon malheur

•Te sus tirer quelque avantage; J'appris à m'eudurcir contre
l'adversité.

Et je me vis un courage Que je n'attendais pas de la légèreté

EPITRES. ag

Et des erreDrs de mon jeune âge.

Dieux , que n'ai-fe eu depuis la même fermeté !

Mais à de moindres alarmes

Mon cu'ur n'a point résisté.

Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes ;

Frippon , tu le sais trop bien ,

Toi dont l'amoureuse adresse

M'ôta mon unique bien ;

Toi dont la délicatesse , Par un sentiment fort humain, Aima
mieux ravir ma maîtresse Que de la tenir de ma main.

Tu me vis sans scrupule en pi'oie à la tristesse : Mais je t'aimai
toujours tout ingrat et vaurien, Je te pardonnai tout avec un cœur
chrétien , Et ma facilité fit grâce à ta faiblesse. Hélas .' pourquoi
parler eneor de mes amours ? Quelquefois ds ont fait le charme
de ma vie;

Aujourd'hui la maladie En éteint le flambeau peut-être pour
toujours; De mes ans passagers la trame est raccourcie; Mes or-
ganes lassés sont morts pour les plaisirs; Mon coeur est étonné
de se voir sans désirs.

Dans cet état il ne me reste Qu'un assemblage vain de senti-
ments confus, Un présent douloureux , un avenir funeste. Et l'af-
freux souvenir d'un bonheur qui n'est plus. Pour çonible de mal-
heur je sens de ma pensée

Se déranger les ressorts ; Mon espi[^]j 'abandonne, et mon
ame éclipsée Perd en moi de son être, et meurt avant mon corps.
Est-ce là ce rayon de l'essence suprême

Qu'on nous peint si lumineux." Est-ce là cet esprit survivant à
lui-même.** U naît avec nos sens , croît, s'affaiblit comme eux;
Hélas .' périra- t-il de même?

Je ne sais ; mais j'ose espi[^]rei' Que, de la mort, du temps et
des destins le raaitre. Dieu conserve pour lui le plus pur de notre
être, Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

XV!. Au ROI d'Angleterre, GEORGE I,

en lui envoyant la tragédie d'OEdipe. (1719.)

J. OI que la France admire autant que l'Angleterre Qui de l'Europe en feu balances les destins; Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,

Et qui n'es armé du tonnerre

Que pour le bonheur des humains ;

Grand roi , des rives de la Seine J'ose te présenter ces tragiques essais : Rien ne t'est étranger ; les lils de Melpomenc

Par-tout deviennent tes sujets.

Un véritable roi sait porter sa puissance Plus loin que ses états enfermés par les mers: Tu l'egnes sur l'Anglais par le droit de naissance ; Par tes vertus , sur l'univers.

Daigne donc de ma muse accepter cet hommage Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands •

Ce n'est jioint au roi, c'est au sage.

C'est au héros , que je le rends.

DEPUIS

Madame la comtesse DE TOULOUSE,

sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire

wAVEz-vous. gentille douairière, Ce que dans Sulli l'on faisait
Lorsqu'Eole vous conduisait , D'une si terrible manière?

Le malin Périgni riait , Et pour vous déjà préparait Une épi-
taphe familière, Disant qu'on vous repèclierait Incessamment
dans la rivière, Et qu'alors il observerait Ce que votre humeur un
peu fiere Sans ce hasard lui cacherait.

Cependant Espar, la Valiere, Guiche, SuLli, tout soupirait;
Roussi parlait peu , mais jurait ; Et l'abbé Courtin , qui pleurait
En voyant votre heure dernière , Adressait à Dieu sa prière , Et
pour vous tout bas murmurait Quelque oraison de son bréviaire,
Qu'alors , contre son ordinaire, Dévotement il fredonnait.

Dont à peine il se souvenait , Et que même il n'entendait guère
:

Chacun déjà vous regrettait. Mais quel spectacle j'envisage!

3a EPURES.

Les Amours qui de tous côtés

S'opposent à l'affreuse rage

Des vents contre vous irrités :

Je les vois; ils sont à la nage,

Et, plougés jusqu'au cou daûs l'ea ,

Ils conduisent votre bateau ,

Et vous voilà sur le nvage.

Gondrin , songez à faire usage

Des jours qu'Amour a conservés:

C'est pour lui qu'il les a sauvés ;

Il a des droits sur son ouvrage.

IVIII. A MADAME LA MARECHALE DE VILLARS.

LJivNiTÉ que le ciel fit pour plaire, Vous qu'il orna des cli-
rimes les plus doux , Vous que l'Amour preud toujours pour sa
mère,/* Quo qu' J sait bieu que Mars est votre époux ; Qu'avec
regret je me vois loin de vous ! Et quand Sulii quittera ce rivage.

Où je devrais, sol. taire et sauva'je.

Loin de vos yeus. vivre jusqu'au cercueil, Qu'avec plaisir, peut-
être trop peu sage, J'irai chez, vous , sur les bords de l'Arcueil,
Vous adresser mes vœux et mon hommage ! C'est là que je dirai
tout ce que vos beautés Inspirent de tendresse à ma muse éper-
due: Les arbres de Vauvers en seront enchantés. Mais vous n'en
serez point émue. N'importe , c'est assez pour moi de votre vue,
Et je suis trop heureux si jamais l'univers

Peut apprendre un jour dans mes vers Combien pour vos amis
vous êtes adorable. Combien vous haïssez l'çs manèges des cours
,

E PITRES. rr

Vos bontés, vos vertus, ce charme inexprimable Qui , coignée
dans vos yeux, règne en tous vos discours. L'avenir (quelque jour,
en lisant cet ouvrage, Puisqu'il est fait pour vous, en chérira les
traits: Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits.

N'eut jamais d'eux pour son partage Que de petits soupers où
l'on buvait très frais ;

Mais il mérita davantage.

XIX. A M. LE DUC DE SILLI

J'irai chez vous , duc adorable , Vous dont le goût, la vérité , L'es-
prit , la candeur , la bonté , Et la douceur inaltérable, Eont res-
pecter la volupté, Et rendent la sagesse aimable.

Que dans ce champêtre séjour Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour De vers, de musique, et d'amour; Et
pas un seul mot du système , De ce système tant vanté.

Par qui nos héros de finance Emboursent l'argent de la
France, Et le tout par pure bonté !

Pareils à la vieille sibylle Dont il est parlé dans "Virgile , Qui,
possédant pour tout trésor Des receltes d'énergumène.

Prend du Troyen le rameau d'or.

Et lui rend des feuilles de chêne. Peut-être les larmes aux yeux
Je vous apprendrai pour nouvelle

Le trépas de ce vieux goutteux

Qu'anima l'esprit de Chapelle:

L'éternel abbé de Chaulien

Paraîtra bientôt devant Dieu ;

Et, si d'une muse féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une ame en l'autre monde ,
H ira (J'oit en paradis.
L'autre jour à son agonie
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie ,
Avec son huile et son latin,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'an petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez
Avec beaucoup de bienséance.

Il fit même un très beau sermoa Qui satisfit tout l'auditoire ;
Tout haut il demanda pardon D'avoir eu trop de vaine gloire ;
C'était-là , dit-il , le péché Dont il fut le plus entiché :

Car on sait qu'il était poète, Et que sur ce point tout auteur ,
Ainsi qu'un tout prédicateur, N'a jamais eu l'ame bien nette.

Il sera pourtant regretté Comme s'il eût été modeste :
Sa perte au Parnasse est funeste.

Presque seul il était resté D'un siècle plein de politesse:

On d!t qu'aujourd'hui la jeunesse - A fait à la délicatesse Suc-
céder la ^'rossièreté , La débauche à la volupté,

Et la vaine et lâche paresse A cette sage oisiveté Que l'étude
occupait sans cesse, Loin de l'envieux irrité.

Pour notre petit Genonville, Si digne du siècle passé Et des fai-
seurs de vaudeville, Il me paraît très empressé D'abandonner
pour vous la ville:

Le système n'a point gâté Son esprit aimable et facile ; Il a tou-
jours le même style Et toujours la même gaîté.

Je sais que par déloyauté Le frippon naguère a tâté De la maî-
tresse taut jolie Dont j'étais si fort entêté.

Il rit de cette perlîdie , Et j'aurais pu m'en courroucer; Mais je
sais qu'il faut se passer Des bagatelles dans la vie.

XX. A M. LE MARÉCHAL DE VILLARS

J E me flattais de l'espérance D'aller goûter quelque repos Dans
votre maison de plaisance ; Mais Vinache a ma confiance , Et j'ai
donné la préférence Sur le plus grand de nos héros Au plus grand
charlatan de France.

Ce discours vous déplaira fort, Et je confesse que j'ai tort De
parler du soia de ma vie

A celui qui n'eut d'autre envie

Que de chercher par-tout la mort.

Mais souffrez que je vous réponde.

Sans m'attirer votre courroux,

Que j'ai plus de raison que vous

De vouloir rester dans ce monde:

Car si quelque coup de caïon ,

Dans vos beaux jours brillants de gloire,

Vous eût envoyé chez Pluton ,

Voyez la consolation

Que vous auriez dans la nuit noire.

Lorsque vous saurez la façon

Dont vous aurait traité l'histoire.

Paris vous eût premièrement.

T'ait un service fort célèbre En présence du parlement ; Et
quelque prélat ignorant Aurait prononcé hardiment Une longue
oraison funèbre Qu'il n'eût pas faite assurément; Puis , en ver-
tueux capititiie.

On vous aurait proprement mis Dans l'église de Saiut-Denis,
Entre du Guesclin et Turenne.

Mais , si quelque jour moi chétif J'allais passer le noir e.sr[uiif ,
Je n'aurais qu'une vile bière; Deux prêtres s'en iraient gaîiueiil
Porter ma ligure légère, Et la loger jnesquinement Dans un re-
coin du cimetière :

Mes nièces, au lieu de prière, Et mon janséniste de frère.

Riraient à mon euterremeat ; Et j'aurais l'honneur seulement
Que quelque muse médisante

M'affublerait , pour mouument , D'une épitaphc imperlinente.

Vous voyez donc très clairement Qu'il est bon que je me
consERVE Pour être encor témoin long-temps De tous les exploits
éclatants Que le seigneur Dieu vous réserve.

XXI, A Madame DE ***.

JLl est au monde une aveugle déesse Dont la police a brisé les
autels; C'est du Hocca la lille enchanteresse Qui, sous l'appât
d'une feinte caresse , Ya séduisant tous les coeurs des mortels. De
cent couleurs bizarrement ornée , L'argent en main , elle marche
la nuit ; Au fond d'un sac elle a la destinée De ses suivants , que
l'intérêt séduit : Guiche, en riant , par la main la conduit ; La
froide crainte et l'espérance avide A ses côtés marchent d'un pas
timide ; Le repentir à chaque instant la suit , Mordant ses doigts
et grondant la perfide. Belle Philis, que votre aimable cour A nos
regards offre de différence !

Les vrais plaisirs brillent dans ce séjour , Et , pour jamais ban-
nissant l'espérance , Toujours vos yeux y font régner l'amour. Du
biribi la déesse infidèle Sur mon esprit n'aura plus de pouvoii';
J'aime eucor mieux vous aimer saus espoir Que d'espérer jour et
nuit avec elle.

XXII. A M. DE GERVASI, médecin

X V revenais convert d'une gloire éternelle ; Le Gévaudan surpris
t'avait vu triompher Des traits contagieux, d'une peste cruelle ,

lit ta main venait d'étouffer De cent poisons cachés la semence
mortelle : Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers moments précipiter leur cours. Déjà près de
mon lit la mort inexorable Avait levé sur moi sa faux épouvan-
table : Le vieux nocher des morts à sa voix accourut : C'en était
fait , sa main tranchait ma destinée ;

Mais ta lui dis : Arrête et la mort étonnée

Reconnut son vainqueur, frémit, et disparut. Hélas! si comme
moi l'aimable Genonville Avait de ta présence eu le secours utile ,
Il Vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits ; De son cher entretien
je goûterais les charmes ; Mes jours , que je te dois, renaîtraient
sans alarmes , Et mes yeux, qui sans toi se fermaient pour jamais,
Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes. C'est toi du
moins, c'est toi, par qui, dans ma douleur.

Je peux jouir de la douceur

De plaire et d'être cher encore Aux illustres amis dont mon
destin m'honore. Je reverrai Maisons dont les soins bienfaisants

Tiennent d'adoucir ma souffrance; Maisons en qui l'esprit
tient lieu d'expérience.

Et dont j'admire la prudence

Dans l'âge des égarements.

Je me flatte en secret que je pourrai peut-être

Charmer encore Snlli , qui m'a trop oublié, J'irai l'amener à ses
yeux ira bientôt paraître ; Il la verra pour elle implorer sa pitié ,
Et ranimer en lui ce goût , cette amitié Que pour moi dans son
cœur ma muse avait fait

naître.

Sceaux jardins de Villars , ombrages toujours frais ,

C'est sous vos feuillages épais Que je retrouverai ce hémis plein
de gloire

Que nous a ramené la paix

Sur les ailes de la victoire; C'est là que Richelieu , par son air
enchanté, Par ses vivacités , son esprit et ses grâces , Dès qu'il
reparaîtra, saura, rejoindre son cœur A tant de cœurs soumis
qui volent sur ses traces. Et toi, cher Bolingbroke, héros qui
d'Apollon

As reçu plus d'une couronne.

Qui réunis en ta personne

L'éloquence de Cicéron ,

L'intrépidité de Caton , L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pé-
trone, Enfin donc je respire, et respire pour toi ; Je pourrai dé-
sormais te parler et t'entendre. Mais , ciel ! quel souvenir vient ici
me surprendre ! Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi , Qui
m'a juré toujours une amitié si tendre, Daignera -t-elle encore je-
ter les yeux sur moi? Hélas .' en descendant sur le sombre rivage
Dans mon cœur expirant je portais son image ; Son amour, ses

vertus , ses grâces , ses appas , Les plaisirs que cent fois j'ai goûtés dans ses bras , A ces derniers moments flattaient encor mon ame ; Je brûlais , en mourant , d'une immortelle flamme. Grands Dieux! me faudra-t-il regretter le trépas? M'aurait-elle oublié? serait-elle volage?

Que dis-je , malheureux! où vais-je m'engager ?

40 EPITP^ES.

Quand on porte sur le visage D'un mal si redouté le fatal témoignage,

Est-ce à ramour qu'il faut songer?

XXIII. A LA REINE

en lui présentant la tragédie de Mariamne. (1725.)

X^ IL LE de ce guerrier qu'une sage province Eleva justement au comble des honneurs , Qui sut vivre en héros , en philosophe , en prince, Au-dessus des revers, au-dessus des grandeurs ; Du ciel qui vous chérit la sagesse profonde Vous amené aujourd'hui dans l'empire françois Pour y servir d'exemple et pour donner des lois. La fortune souvent fait les maîtres du monde ; Mais dans votre maison la vertu fait les rois. Du trône redouté, que vous rendez aimable, Jetez sur cet écrit un coup-d'oeil favorable ; Daignez m'encourager d'un seul de vos regards ; Et sonifiez que Palas , cette auguste déesse Dont vous avez le port , la bonté , la sagesse , Est la divinité qui préside aux beaux arts.

XXIV. A M. PALLU

CONSEILLER d'ÉTAT.

V[^] u o I ! le Dieu de la poésie \ous illumine de ses traits.' Malgré la robe , les procès , Et le conseil, et ses arrêts , Vous tâtez de notre arabrosie .'

EPITRES. 4i

Ah ! bien fort je vous remercie De vous livrer à ses attraits Et d'être de la confrérie.

Dans les beaax jours de votre vie, Adoré de niaintes beautés , Vous aimiez Lubert et Silvie ; Mais à présent vous les chantez.

Et votre gloire est accomplie.

La Fare , jouflu comme vous , Comme vous rival de TibuUe, Kima des vers polis et doux , Aima long-temps sans ridicule , Et fut sage au milieu des fous.

En vous c'est le même art qui brille ; Fallu comme la Fare écrit ; Vous recueillîtes sou esprit Dessus les lèvres de sa fdle.

Aimez donc , rimez tour à tour :

Vous, la Fare, Apollon, l'Amour, Vous êtes de même famille.

XXV. A Mademoiselle LE COUVREUR

JLi' HEUREUX talent dont vous charmez la France Avait en vous brillé dès votre enfance; Il fut dès lors dangereux Je vous voir , Et

vous plaisiez même sans le savoir.

Sur le théâtre heureusement conduite , Parmi les vœux de ceat
cœurs empressés. Vous récitiez, par la nature instruite : C'était
beaucoup , ce n'était point assez ; Il vous fallut encore un plus
grand maître. Permettez-moi de faire ici connaître Quel est ce
Dieu de qui l'air euohaateur

Vous a donné votre gloire suprême :

Le tendre Amour me l'a coûté lui-même ;

On me dira que l'Aniour est menteur:

Hélas ! je sais qu'il faut (ju'on s'en délie;

Qui mieux que moi connaît sa perfidie?

Qui souffre plus de sa déloyauté?

Je ne croirai cet enfant de ma vie ;

Mais cette fois il a dit vérité.

Ce même Amour, Vénus, et Melpomene,

Loin de Paris faisaient voyage un jour ;

Ces Dieux charmants vinrent dans ce séjour':

Où vos appas éclataient sur la scène ;

Chacun des trois avec étonnement

A'it celle grâce et simple et naturelle.

Qui faisait lors votre unique ornement:

Ah ! dirent-ils, cette jeune mortelle
Mérite bien que sans retardement
Nous répandions tous nos trésors sur elle.
Ce qu'un Dieu vent se fait dans le moment.
Tout aussitôt la tragique déesse
Vous ins]ira le goût , le sentiment ,
Le patliétique , et la délicatesse :
Moi, dit Vénus, je lui fais un présent
Plus précieux, et c'est le don de plaire ;
Elle accroîtra l'empire de Cythere ,
A son aspect tout cœur sera troublé ,
Tous les esprits viendront lui rendre hommage;
Moi , dit l'Amour , je ferai davantage ,
Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parle
Que dans l'instant vous devîntes parfaite;
Sans aucuns soins , sans étude , sans fard ,
Des pissions vous filles l'interprète:
O de l'Amour adorable sujette,
Woubliez point le secret de votre art.

XXVI. A M. PALLU

A Plombières, auguste 1729.

JJu fond de cet antre pierreux, •
Entre deux montagnes cornues ,
Sous un ciel noir et pluvieux
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues ,
Près d'un bain chaud, toujoui's crotté.
Plein d'une eau qui fuiue et booillonne,
Où tout malade empaqueté ,
Et tout hypocondre entêté
Qui sur son mal toujours raisonne ,
Se baigne , s'enfume , et se donne
La question pour la santé ;
Où l'espoir ne quitte personne :

De cet antre où je vois venir D'impotentes sempiternelles Qui
toutes pensent rajeunir ; Un petit nombre de pucelles , Mais un
beaucoup plus grand de celles Qui voudraient le redevenir ; Où
par le coche on nous amené De vieux citadins de Nanci, Et des
moines de Commerci, Avec l'attribut de Lorraine , Que nous rap-
porterons d'ici :

De ces lieux , où l'ennui foisonne , J'ose encore écrire à Paris.

Malgré Phébus, qui m'abandonne, J 'invoque l'Amour et les
Ris :

Ils connaissent peu ma personne ;

Mais c'est à Pallu que j'écris ; Alcibiade me l'ordonne, Alci-
biade qaà la cour Nous vîmes briller tour à tour Par ses grâces,
par sou coumge, Gai, généreux , tendre, volage, - Et séducteur
comme l'Amour , Dont il fut la brillante image.

L'Amour ou le Temps l'a défait Du beau vice d'être infidèle ; 11
prétend d'un amant parfait Etre devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant A produit ce grand changement
Et fait sa conquête nouvelle ; Mais, qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mop compliment.

On pourrait bien à l'aventure Choisir un autre greluchon, Plus
Alcide pour la figure, Et pour le cœur phis Céladon ; Mais quel-
qu'un plus aimable? non; Il n'en est point dans la nature :

Car, madame, où tronvera-t-on D'un ami la discrétion , D'un
vieux seigneur là politesse, Avec l'imagination Et les grâces de la
jeunesse ; Un tour de conversation , Sans empressement , sans
paresse , Et l'esprit monté sur le ton Qui plaît à gens de toute es-
pèce . ■ * Et n'est-ce rien d'avoir tâté Trois ans de !a formalité
Dont on assomme une ambassade, Sans nous aroir rien rapporté

De la pesante gravité Dont cent ministres font parade?

A ce portrait si peu flatté Qui ne voit mou Alcibiade?

XXVII. Aux MANES DE M. DE GENONVILLE

JL 01 que le ciel jaloux ravit dans son printemps, Toi de qui je conserve un soutien fidèle Vainqueur de la mort et du temps, Toi dont la perte , après dix ans , IN'est encore affreuse et nouvelle; Si tout ii'est pas détruit, si sur les sombres bords Ce souffle si caché, cette faible étincelle , Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps, Ce je ne sais quel sens qu'on nomme ame immortelle, Reste inconnu de nous , est vivant chez les morts ; S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendra, O mon cher GenonviJle, avec plaisir recoi Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre. Monument d un amour immortel comme toi. Il te souvient du temps où laimable Egérie,

Dans les beaux jours de notre vie , Ecoutait nos chansons, partageait nos ardeur'. Nous nous aimions tous trois ; la raison , la folie , L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs.

Tout réunissait nos trois coeurs.

Que nous étions heureux! même cette indigence,

Triste compagne des beaux jours, "Ne put de notre joie empoisonner le cours. Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance, Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs. Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?

Nous possédions bien mieux , nous avions les plaisirs!

Ces plaisirs, ces beaux jouis codés dans la mollesse ,

Ces ris, enfants de l'alégresse.

Sont passés avec toi dans la nuit du trépas. Le ciel , en récompense, accorde à ta maîtresse

Des grandeurs et de la richesse , Appuis de l'âge mûr , éclatant embarras , Faible soulagement quand on perd sa jeunesse»* La fortune est chez elle où fut jadis l'amour. Les plaisirs ont leur temps ; la sagesse a son tour. L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge ; Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage. Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens; De ton aimable esprit nous célébrons les charmes ; Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens; Nous lisons tes écrits . nous les baignons de larmes : Loin de nous à jamais ces mortels endurcis, Indignes d'un beau nom , du nom sacré d'amis , On toujours remplis d'eux , ou toujours hors d'eux

même.

Au monde , à l'inconstance ardents à se livrer, Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime, Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

XXVIII A Madame DE G***.

Épître connue sous le nom des Vous et des Tu.

Jr HiLis, qu'est devenu ce temps Où dans un fiacre promenée , Sans laquais ,sans ajustements, De tes grâces seules ornée, Contente d'un mauvais souper Que ta changeais en ambrosie,

EPURES. 47

Tu te livrais dans ta folie ■

A l'amant heureux et trompé Qui t'avait consacré sa vie?

Le ciel ne te donnait alors.

Pour tout rang et pour tous trésors, Que les agréments de ton
âge , Un cœur tendre, un esprit volage , Un sein d'albâtre et de
beaux yeux. Avec tant d'attraits précieux , Hélas! qui n'eût été
friponne?

Tu le fus , objet gracieux !

Et . que l'amour me le pardonne!

Tu sais que je t'en aimais mieux.

Ah, madame ! que votre vie.

D'honneurs aujourd'hui si remplie ,

Diffère de ces doux instants .'

Ce large Suisse à cheveux blancs

Qui ment sans cesse à votre porte,

Philis, est l'image du Temps:

On dirait qu'il chasse l'escorte

Des tendres Amours et des Ris ;

Sous vos magnifiques lambris

Ces enfants tremblent de paraître.

Hélas ! je les ai vus jadis

Entrer chez toi par la fenêtre ,

Et se jouer dans ton taudis.

Non , madame , tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont onrdis ^
Et tonte votre orfèvrerie ,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine ;
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine ;
Vos vases japonais et blancs ,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux lustres de diamants Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans , ces colliers , Et cette pompe enchauteresse.
Ne valent pas un des baisers Que tu donnais dans ta jeunesse.

XXIX. A Mademoiselle DE LUBERT, qu'on appelait Muse et Grâce. (1732.)

Xj e curé qui vous baptisa
Du beau surnom de Muse et Grâce ^
Sur vous un peu prophétisa;
Il prévît que sur % otre trace
(Croîtrait le laurier du Parnasse
Dont la Suze se couronna ,

Et le myrte qu'elle porta.

Quand, d'amour suivant la Déesse,

Les tendres feux elle mêla

À ces froides ondes du Permesse.

Mais_ en un point il se trompa ;

Car jamais il ne devina

Qu'étant si belle elle sera

Ce que les sots appellent sage,

Et qu'à vingt ans et par de là

Muse et Grâce conservera

La tendre fleur du pucelage,

Fleur délicate qui tomba

Toujours au printemps du bel âge.

Et que le ciel fit pour cela.

Quoi , vous en êtes encor là !

Muse et Grâce, que c'est dommage ! /

Tous me répondez doucement

Que les neuf bégueules savantes , Toujours chantant, toujours
rimant, Toujours les yeux au firmament , Avec leurs têtes de
pédantes.

Avaient peu de tempérament; Et que leurs bouches éloquentes
S'ouvraient pour brailler seulement, Et non pour mettre tendre-
ment Deux lèvres fraîches et charmantes Sur les lèvres appétis-
santes De quelque vigoureux amant.

Je veux croire chrétiennement Ces histoires impertinentes ;
Mais, ma chère Lubert, en cas Que ces filles sempiternelles
Conservent pour ces doux ébats Des aversions si fidèles.

Si ces Déesses sont cruelles , Si jamais amant dans ses bras '-"
v 1 ^'a froissé leurs gauches appas, Si les neuf Muses sont pucelles.

Les trois Graèss ne le sont pas.

Quittez donc votre faible excuse ; Vos jours languissent consu-
més Dans l'abstinence qui les use:

Un faux préjugé vous abuse.

Chantez , et , s'il le faut , rimez ; Ayez tout l'esprit d'une Muse :

Mais, si Vous êtes Grâce, aimez.

50 EPITRES.

XXX. A UNE DAME OC SOI-DISANT TELLE

X u commences par me louer.

Tu veux fuir par me connaître.

Tu me loûras bien moins ; mais il faut t'avouer

Ce que je suis, ce que je voudrais être. J'aurai vu dans trois ans
passer quarante hivers; Apollon présidait au jour qui m'a vu
naître; Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers ; Bientôt ce dieu
puissant m'ouvrit son sanctuaire ; 1 Mon cœur, vaincu par lui , se
rangea sous sa loi. D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire
;

Je fns poète malgré moi.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame ; Tout art a
mon hommage, et tout plaisir m'enflamme: La peinture nie
charme; on me voit quelquefois , Au palais de Philippe, ou dans
celui des rois, Sous les efforts de l'art admirer la nature , Du
brillaut Cagliari saisir l'esprit divin , Et dévorer des yeux la
touche noble et sûre

De Raphaël et du Poussin.

De ces appartements qu'anime la peinture Sur les pas du plai-
sir je vole à l'opéra.

J'applaudis tout ce qui me touche,

La fertilité de Campra , La gaîté de Mouret, les grâces de Des-
touche: Péliissier par son art, le Maure par sa voix. Tour à tour
ont mes vœux et su.spendent mon choix. Quelquefois, embras-
sant la sciewce hardie Que la curiosité Honora par vanité Du nom
de philosophrle ,

EPITRES. 5i'

Je cours après Newton dans l'abyme des cieaix ; Je veux voir si
des nuits la courriere inégale. Par le pouvoir changeant d'une

force centrale , En gravitant vers nous s'approche de nos yeux , Et
pesé d'autant plus qu'elle est près de ces lieux

Dans les limites d'un ovale.

J'en entends raisonner les plus profonds esprits , Manpertuis
et Clairanlt, calculante cabale ; Je les vois qui des cieux fran-
chissent l'intervalle , Et je vois trop souvent que j'ai très peu com-
pris. De ces obscurités je passe à la morale; Je lis au cœur de
l'homme , et souvent j'en rougis; J'examine avec soin les in-
formes écrits. Les monuments épars , et le style énergique De ce
fameux Pascal , ce dévot satirique ; Je vois ce rare esprit trop
prompt à s'enflammer;

Je combats ses rigueurs extrêmes :

Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes; Je voudrais ,
maigre lui, leur apprendre à s'aimer. Ainsi mes jours égaux, que
les Muses remplissent. Sans soins , sans passions , sans préjugés
fâcheux , Commencent avec joie , et vivement finissent

Par des soupers délicieux.

l'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines-; La tardive
raison vient de briser mes chaînes: J'ai quitté prudemment ce
dieu qui m'a quitté ; J'ai passé l'henreux temps fait pour la volup-
té. Est-il donc vrai , grands Dieux , il ne faut plus que

j'aime." La foule des beaux arts , dont je veux tour à tour

Remplir le vide de moi-même , N'est pas encore assez pour
remplacer l'amour.

52 EPURES.

XXXI. A Madame DE FONTAINE -MARTEL

vJ très singulière Martel ,

.Tai pour vous estime profonde;

C'est dans votre petit hôtel,

C'est sur vos soupers que je fonde

Mou plaisir, le seul bien réel

Qu'un honnête homme ait en ce monde.

Il est vrai qu'un peu je vous gronde;

Mais , malgré cette liberté ,

Mon cœur vous trouve , en vérité.

Femme à peu de femmes seconde ;

Car sous vos cornettes de nuit.

Sans pi'éjugés et sans faiblesse,

Vous logez esprit qui séduit.

Et qui tient fort à la sagesse.

Or votre sagesse n'est pas

Cette pointilleuse harpie

Qui raisonne sur tons les cas.

Et qui, triste sœur de l'Envie,

Ouvrant un gosier édenté.

Contre la tendre volupté
Toujours prêche, argumente et crie;
Mais celle qui si doucement.
Sans efforts et sans industrie ,
Se bornant toute au sentiment ,
Sait JHsques au dernier moment
Répandre un charme sur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur besoin de passion
Ne pouvant rester raisonnaHes , S'affoUer de dévotion.
Et rechercher l'ambition D'être bégueules respectables?
Bien loin de cette triste erreur.

Vous ave/, , au heu de vigiles , Des soupers longs, gais et tranquilles; Des vers aimables et faciles , An lieu des fatras inutiles
De Quesnel et de le Tourneur ; Voltaire , au lieu d'un directeur ;
Et, pour mieux chasser toute angoisse, Au curé préférant Campra, Vous avez loge à l'opéra Au lieu de banc dans la paroisse:

Et ce qui rend mon sort plus doux, C'est que ma maîtresse,
chez vous, La liberté , se voit logée ; Cette liberté mitigée, A l'œil

ouvert, au front serein , A la démarche dégagée, N'étant ni prude,
ni catin.

Décente , et jamais arrangée ; Souriant d'un souris badin A ces
paroles chatouilleuses Qui font baisser un œd malin A mesdames
les précieuses.

C'est là qu'on trouve la gaîté , Cette sœur de la liberté , Jamais
aigi'e dans la satire, Toujours vive dans les bons mots , Se mo-
quant quelquefois des sots , Et très souvent, mais à propos, Per-
mettant au sage de rire.

Que le ciel bénisse le cours D'an sort aussi doux que le vôtre!

Martel, l'automne de vos jours

Yaut mieux que le printemps d'une autre.

XXXII. A MM. LE COMTE , tE CHEVAUER

ET l'abbé de SADE. (1732.)

J. RIO charmant que je remarque Entre ceux qui font mon
appui.

Trio par qui Laure aujourd'liui Revient de la fatale barque;
Tous qui pensez mieux que Pétrarque, Et rimez aussi bien que
lui, Je ne puis quitter mon étui Pour le souper où l'on m'em-
barque ; Car la cousine de la Parque , La fièvre au minois catar-
reux, A l'air hagard , an cerveau creux , A la marche vive , inégale.

De mes jours compagne infernale , M'oblige , pauvre \ apo-
reux , D'avalier les juleps affreux Dont monsieur Geoffroi me ré-

gale ; Tandis que d'un gosier heureux Vous buvez la liqueur vitale
D'an vin brillant et savoureux.

XXXm. A Mme LA marquise DU CHATELET,

sur sa liaison avec Maupeetuis.

■ A. I N s I donc cent beautés nouvelles "Vont fixer vos
brillants esprits Vous renoncez aux étincelles ,

EPITTIES. 55

'Aux fens follets de mes écrits Ponr des lumières immortelles ;
Et le sublime Maupertuis Tient éclipser mes bagatelles.

Je n'en suis fâché ni surpris ; Un esprit vrai doit être épris
Pour des \ érités éternelles :

Mais ces vérités que sont-elles?

Quel est leur usage et leur prix?

Du vrai savant que je chéris La raison ferme et luniinense
Vous montrera les cieux décrits , Et d'une main audacieuse Vous
dévoilera les replis De la nature ténébreuse ; Mais, sans le secret
d'être heureuse, Il ne vous aura rien appris.

XXXIV. A M. DE FORMONT

en lui reuvoyaut les œuvres de Descartes et de Mallebrauchie.

JLA. I m e r r charmant , plein de raison , Philosophe entouré
des Grâces, Epicure , avec Apollon , S'empresse à marcher sur

vos traces.

: Je renonce au fatras obscur Du grand rêveur de l'oratoire,
Qui croit parler de l'esprit pur , Ou qui veut nous le faire accroire
, Nous disant qu'on peut à coup sûr Entretenir Dieu dans sa gloire.

Ma raison n'a pas pins de foi Pour René le visionnaire;

Songeur de la nouvelle loi , ' Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaisse obscurité Il fait briller des étincelles; Il a grave-
ment débité Uu tas brillant d'erreurs nouvelles Pour mettre à la
place de celles De la bavarde antiquité.

Dans sa cervelle trop féconde Il prend d'un air fort important
Des dés pour arranger le monde ; Bridoye en aurait fait autant.

Adieu. Je vais chez ma Sylvie :

Un esprit fait comme le mien . , Goûte bien mieux son entre-
tieii Qu'un roman de philosophie.

De ses attraits toujours frappé.

Je ne la crois pas trop fidèle ; Mais puisqu'il faut être trompé ,
Je ne veux l'être que par elle.

XXXV. A Mme la marquise DU CHATELET, sur la Calomnie

Xîjcoutez-moi, respectable EmOie :

Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié Du genre humain sera
votre ennemie:

Vous possédez un sublime génie; On vous craindra : votre
tendre amitié Est confiante ; et vous serez trahie : Votre vertu ,
dans sa démarche unie , ' Simple et sans fard , n'a point sacrifié A
nos dévots ; craignez la calomnie :

Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie

Aux traits malins que tout fat à la cour Par passe-temps
souffre et rend tour à tour. La Médisance est la fille immortelle
De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.

Ce monstre ailé paraît mâle et femelle , Toujours parlant , et
toujours écouté.

Amusement et fléau de ce monde , Elle V préside, et sa vertu
féconde Du plus stupide chauffe les propos :

Rebut du sage, elle est l'esprit des sots; En ricanant cette
maigre furie Va de sa langue épandre les venins Sur tous états.
Mais trois sortes d'humains, Plus que le reste aliments de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie ; Les beaux esprits, les belles, et
les grands, Sont de ses traits les ol)jets différents. Quiconque eu
France avec éclat attire L'œil du public est sûr de la satire : Un
bon couplet , chez ce peuple falot, .

De tout mérite est l'infailible lot.

La jeune Eglé , de pompons couronnée , Devant un prèti'c à
minuit amenée, "Va dire un oui d'un air tout ingénu A son mari
qu'elle n'a jamais vu; Le lendemain en triomphe on la mené Au
cours , au bal , chez Bourbon , chez la reine ; Le lendemain , sans

trop savoir comment , Dans tout Paris on lui donne un amant ;
Roi la chansonue , et son nom par la ville Court ajusté sur l'air
d'un vaudeville : Eglé s'en meurt; ses cris sont superflus. Conso-
lez-vous, Eglé, d'un tel outrage.

Vous pleurerez, hélas! bien davantage Lorsque de vous on ne
parlera plus.

Et nommez-moi la beauté, je vous prie,

De qui l'honneur fut toujours à couTert,

Lisez-moi Bayle à l'article Schomberg;

Vous y verrez que la Vierge Marie

Des chansonniers comme une autre a souffert,

Jérusalem a connu la satire.

Persans, (chinois, baptisés, circoncis ,

Prennent ses lois ; la terre est son empire ;

Mais , croyez-moi, son trône est à Paris.

Là. tous les soirs, la troupe vagabonde

D'un peuple oisif, appelé le beau monde.

Va promener de réduit en réduit

L'inquiétude et l'ennui qui la suit.

Là sont en foule antiques mijaurées.

Jeunes oisons , et bégueules titrées ,

Disant des riens d'un ton de perroquet ,
Lorgnant des sots, et trichant au piquet.
Blondins y sont , beaucoup plus femmes qu'elle» ,
Profondément remplis de bagatelles.
D'un air hautain, d'une bruyante voix
Chantant , dansant, minaudant à la fois.
Si par hasard quelque personne honnête.
D'un sens plus droit et d'un goût plus heureux ,
Des bons écrits ayant meublé sa tête ,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux;
Tout aussitôt leur brillante cohue ,
D'étonnement et de colère émue ,
Bruyant essaim de frelons envieux ,
Pique et poursuit cette abeille charmante
Qui leur apporte , hélas .' trop imprudente,
te miel si pur et si peu fait pour eux.

Quant aux héros , aux princes , aux ministres , Sujets usés de
nos discours sinistres , Qu'on m'en nomme un dans Rome et
dans Paris, Depuis César jusqu'au jeune Louis, De Richelieu jus-
qu'à l'ami d'Auguste, Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.

Ce grand Colbert, dont les soins violants
Nous avaient plus enrichis en dix ans
Que les mignons , les catins , et les prêtres Wont
en mille ans appauvri nos ancêtres. Cet homme unique , et l'auteur et Kappui
D'une grandeur où nous n'osions prétendre, Vit
tout l'état murmurer contre lui ; Et le Français osa troubler la
cendre Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorsque Louis , qui d'un esprit si ferme Brava la mort comme
ses ennemis , De ses grandeurs ayant subi le terme, "Vers sa chapelle
allait à Saint-Denis , J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,
Ivre de vin , de fôhe et de joie , De cent couplets égayant le convoi.

Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.

Vous avez tons connu , comme je pense , Ce bon régent qui
gâta tout en France: Il était né pour la société.

Pour les beaux arts , et pour la volupté ; Grand , mais facile ,
ingénieux , affable , Peu scrupuleux , mais de crime incapable Et
cependant, ô mensonge ! ô noirceur!

Nous avons vu la ville et les provinces Au plus aimable, au
plus clément des princes.

Donner les noms Quelle absurde fureur !

Chacun les Ut ces archives d'horreur.

Ces vers impurs , appelés Phihppiques , De l'imposture effroyables
chroniques; Et nul Français n'est assez généreux Pour s'élever, pour déposer
contre eux.

Que le mensonge un instant vous outrage , Tout est en feu soudain
pour l'appuyer; La vérité perce enfin le nuage , Tout est

de glace à vous justifier.

60 EPITRES.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple, Baisser les yeux sur de moindres objets? Des souverains descendons aux sujets:

Des beaux esprits ouvrons ici le temple , Temple autrefois lolt-Jet de mes souhaits. Que de si loin Desfontaines contemple, Et que Gacon ne visita /amais.

Entrons : d'abord on voit la Jalousie, Du Dieu des vers la fille et l'ennemie, Qui, sous les traits de l'Emulation, Soitifle l'orgueil, et porte sa furie Cht;z tous ces fous courtisans d'Apollon. Toyez leur troupe inquiète , affamée , Se déchirant pour un peu de fumée.

Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel Que l'implacable et mordant janséniste IN'en a lancé sur le fin moïiniste , On que Doucin, cet adroit casuiste.

N'eu a versé dessus Pasquier-Qnesnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies, Organe impur de tant de calomnies, Cet ennemi dn public outragé, l'uni sans cesse et jamais corrigé.

Ce \il llufus que !adis votre père ' A par pitié tiré de la misère, Et qui bientôt, serpent envenimé, Piqua le sein qui l'avait ranimé; Lui qui, mêlant la rage à l'impudence.

Devant Thémis accusa l'innocence ; L'affreux Kufus, loin de cacher en paix Des jours tissés de boue et de forfaits. Tient rallumer aux marais de Bruxelles D'un feu mourant les pâles étin-

celles , Et contre moi croit rejeter l'afront De l'infamie écrite sur
sou front.

Et que feront tous les traits satiriques

EPITRES. 61

Que d'an bras faible il décoche anjourd'hui , Et ces ramas de
larcins marotiques.

Moitié français et moitié germaniques , Pétris d'erreur, et de
haine, et d'ennui ? Quel est le but , l'effet , la récompense De ces
recueils d'impure médisance ?

Le malheureux, délaissé des humains , Meurt des poisons
qu'ont préparés ses mains.

Ne craignons rien de qui cherche à médire En vain Boileau ,
dans ses sévérités , A de Quinault dénigré les beautés ; L'heureux
Quinault , vainqueur de la satire , Rit de sa haine et marche à ses
côtés.

Moi-même enfin, qu'une cabale inique "Voulut noircir de son
souffle caustique. Je sais jouir, en dépit des cagots, De quelque
gloire et même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde ; On entre en guerre en
entrant dans le monde- Homme privé, vous avez vos jaloux.

Rampants dans l'ombre , inconnus comme Toas.^ Obscuré-
ment tourmentant votre vie :

Homme public, c'est la publique envie Qui contre vous levé
son front altier.

Le coq jaloux se bat sur son fumier.

L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine; Tel est l'état de la nature humaine.

La jalousie et tous ses noirs enfants Sont au théâtre, au conclave, aux couvents. Montez au ciel , trois déesses rivales Troublent le ciel , qui rit de leurs scandales. Que faire donc." à quel saint recourir? Je n'en sais point: il faut savoir souffrir.

XXXVI. A Monsieur****, du camp de Philisbourg, le 3 juillet
iy'i4-

_j ' F. s T ici que l'on dort sans lit , Et qu'on prend ses repas par terre.

Je vois et j'entends l'atmosphère Qui se.iîbrase et qui retentit De cent décharges de tonnerre ; Et, dans ces horreurs de la guerre , Le Français chante , boit et rit.

Bellone va réduire en cendres Les courtines de Philisbourg Par cinquante mille Alexandre* Payés à quatre sons par jour:

.le les vois, prodiguant leur vie. Chercher ces combats meurtriers , Couverts de fange et de lauriers.

Et pleins d'honneur et de folie; Je vois briller au milieu d'eux Ce fantôme nommé la gloire, A l'œil superbe , au front poudreux , Portant au cou cravate noire , Ayant sa tromvette en sa main, •Sonnant la charge et la victoire , Et chantant quelques airs à boire Dont ils répètent le refrain.

() nation brillante et vaine !

Illustres fous, peuple charmant, Que la gloire à son char enchaîne.

Il est beau d'affronter gaiment Le trépas et le prince Eugene :

Mais hélas ! qaei sera le prix

De vos liéroiques pronesses ?

Vous serez cocus dans î^aris Par vos femmes et vos maîtresses.

XXXVII. A Mademoiselle DE GUISE, sur son mariage avec M. le duc de Richelieu. (1734)

U s prêtre, un oui . trois mots latins A jamais fixent vos destins
, Et le célébrant d'un village Dans la chapelle de Montjeu Très
chrétiennement vous engage A coucher avec Richelieu, Avec Ri-
chelieu , ce volage Qui va jurer par ce saint nœud D'être toujours
Hdele et sage.

Nous nous en délions un peu ; Et vos grands yeux noirs ,
pleins de feu , Nous rassurent bien davantage Que les serments
qu'il fait à Dieu.

Mais vous, madame la duchesse, Quand vous reviendrez à Pa-
ris , Songez-vous combien de maris Viendront se plaindre à votre
altesse ? Ces nombreux cocus qu'il a faits Ont mis en vous leur
espérance :

Ils diront, voyant vos attraits.

Dieux, quel plaisir que la vengeance î Vous sentez bien qu'ils
ont raison, Et qu'il faut punir le coupable :

L'heureuse loi du talion E't des lois la plus équitable.

Quoi! votre cœur n'est point rendu.'

"Votre sévérité me ^onde î Ah ! quelle espèce de vertu Qui fait enrager tout le monde!

Faut-il donc que de vos appas Richelieu soit l'unique maître?

Est-il dit qu'il ne sera pas Ce qu'il a tant mérité d'être?

Soyez donc sage , s'il le faut , Que ce soit là votre chimère;
Avec tous les talents de plaire Il faut bien avoir un défaut.

Dans i^et emploi fioble et pénible De garder ce qu'on nomme
honneur ^ Je vous souhaite un vrai bonheur; Mais voilà la chose impossible.

XXXVm. A M. LE COMTE DE TRESSAN. (1734)

XI É L A s ! que je me sens confondre

Par tes vers et par tes talents!

Pourrais-je encore à quarante ans

Les mériter et leur répondre?

Le temps, la triste adversité

Détend les cordes de ma lyre.

Les .leux, les Amours m'ont quitté;

C'est à toi qu'ils viennent sourire ,

C'est toi qu'Us veulent inspirer.

Toi qui sais , dans ta double ivresse.

Chanter , adorer ta maîtresse.

En jouir . et la célébrer.

Adieu; quand mon bonheur s'envole»

Quand je u'ai plus que des désirs ,

Ta félicité me console

De la perte de mes plaisirs.

XXXIX. A M. LE COMTE ALGAROTTI

XJORSQUE ce grand courrier de la Philosophie,

Condamine l'observateur, De l'Afrique au Pérou, conduit par
Uranie, Par la gloire et par la ruanie , S'en va griller sous l'équa-
teur, Maupertuis et Clairault, dans leur docte fureur,

Vont geler au pôle du moiide.

Je les vois d'un degré mesurer la longueur Pour ôter au peuple
rimeur Ce beau nom de machine ronde.

Que nos flasques auteurs, en chevillant leurs vers, Donnaient
à l'aventure à ce plat univers.

Les astres, étonnés dans leur oblique course. Le grand , le pe-
tit Chien , et le Cheval , et l'Ourse , Se disent l'un à l'autre en lan-
gage des cieux, « Certes , ces gens sont fous , ou ces gens sont des
dieux ».

Et vous , Algarotti , vous cygne de Padoue, Elevé harmonieux
du cygne de Mantoue, Vous allez donc aussi soas le ciel des fri-

mas Porter en grelottant la lyre et le compas , Et, sur des monts glacés traçant des parallèles. Faire entendre aux Lappons vos chansons immortelles ?

Allez donc , et du pôle observé , mesuré , Rerenez aux Français apporter des nouvelles.

Cependant je vous attendrai , Tranquille admirateur de votre astronomie, Sous mon méridien , dans les champs de Cirey, 3N 'observant désormais que l'astre d'Emilie ; Echauffé par le feu de son puissant géuie ,

Et, par sa lumière éclairé,

Sar ma lyre je chanterai Son ame universelle autant qu'elle est unique ; Et j'atteste les cieux , mesurés par vos mains. Que j'abandonnerais pour ses charmes divins

L'équateur et le pôle arctique.

XL. A M. DE SAEN'T-LAMBERT. (i

J>1 ON esprit avec embarras

Poursuit des vérités arides;

J'ai quitté les brillants appas

Des Muses , mes dieux et mes guides ,

Pour l'astrolabe et le compas

Des Manpertuis et des Euclides.

Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre ;
Ténus ne vent plus me sourire,
Les Grâces détournent leurs pas.
Ma muse, les yeux pleins de larmes,
Saint-Lambert, vole auprès de vous;
Elle vous prodigue ses charmes :
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre ;
Son refus vient de me confondre.
Vous avez fixé ses amours.
Et vous les fixerez toujours.
Pour former un lien durable
"Vous avez sans doute un secret ;
Je l'envisage avec regret ,
Et ce secret , c'est d'être aimabl*».

XLI. A MADKMOISKLI.E DE LUBERT

v^HARMANTE Iris , qui , sans chercher à plaire,

Savez si bien le secret de charmer ;
Vous dont le cœur généreux et sincère
Pour son repos sut trop bien l'art d'aimer;
Vous dont l'esprit formé par la lecture
Ne parle pas toujours mode et coiffure ;
Souffrez , Iris , que ma mut»e aujourd'hui
Cherche à tromper un moment votre ennui.
Auprès de vous on voit toujours les Grâces;
Pourquoi bannir les Plaisirs et les Jeux?
L'amour les vent rassembler sur vos traces.
Pourquoi chercher à vous éloigner d'eux ?
Du noir chagrin volontaire victime,
Vous seule, Iris, faites votre tourment,
Et votre cœur croirait commettre un crime
S'il se prêtait à la joie un moment.
De vos malheurs je sais toute l'histoire ;
L'Amour, l'Hymen, ont trahi vos désirs:
Oubliez-les ;ce n'est que des plaisirs
Dont nous devons conserver la mémoire.
Les maux passés ne sont plus de vrais maux ;

Le présent seul est de notre apanage ,
Et l'avenir peut consoler le sage ,
Mais ne saurait altérer son repos. .
Du cher objet que votre cœur adore
Ne craignez rien ; comptez sur vos attraits : ^
Il vous aima ; son cœur vous aime encore.
Et son amour ne finira jamais.
Pour son bonheur bien moins que pour le vôtre
De la Fortune il brigue les faveurs:
Elle vous doit , après tant de rigueurs ,
Ponrsonlionnéur rendre henreuxl'un et l'autre.
D'un tendre ami qui jamais ne rendit
A la fortune un criminel hommage
Ce sont les vœux. Goûtez, sur son présage.
Dès ce moment le sort qu'il vous prédit.

XLII. A M. HELVETIUS

A. p p R E N T I fermier-général , Très savant maître en Tart de
plaître, Che} Plutus, ce gros dieu brutal, Vous portâtes raine étran-
gère ; Mais chez les amours et leur mère , Chez Minerve, chez

Apollon , Lorsque vous vîntes à paraître, On vous prit d'abord
pour le maître, Ou pour l'enfant de la maison.

"Vainement sur votre menton La main de l'aimable jeunesse
K'a mis encor que son cotou , Tonte la raisonneuse espèce Croit
voir en vous un vrai barbon:

Et cependant votre maîtresse .Jamais ne s'y méprit, dit-on ;
Car au langage de Platon, Au savoir qui dans vous réside, A ce
minois de Céladon Vous joignez la force d'Alcide.

XLIII. A Mademoiselle SALLE

-LiES amours, pleurant votre absence.

Loin de nous s'étaient envolés ;

Enfin les voilà rappelés Dans le séjour de leur naissance.

Je les vis ces enfants ailés Voler en foule sur la scène :

Pour y voir triompher leur reine Les états furent assemblés ;
Tout avait déserté Cythere Le jour, le plus beau de vos jours, Où
vous reçûtes de leur mère Et la ceinture et les atours.

Dieux ! quel fut l'aimable concours Des Jeux qui, marchant
sur vos traces, Apprirent de vous pour toujours Ces pas mesurés
par les Grâces , Et composés par les Amours!

Des Ris l'essaim vif et folâtre Avait occupé le théâtre Sous les
formes de mille amants ; Vénus et ses nymphes , parées De mo-
dernes habillements.

Des loges s'étaient emparées.

Vn tas de vains perturbateurs , Soulevant les flots du parterre ,
A vous, à vos admirateurs Vint aussi déclarer la guerre.

Je vis leur parti frémissant.

Forcé de changer de langage , Vous rendre en pestant leur
hommsge , Et jurer en applaudissant.

Restez, lille de Terpsichore:

L'Amour est las de voltij;er ; Laissez soupirer l'étranger
Brillant de vous revoir encore. .Te sais que , pour vous attirer.

Le solide Anglais récompense Le mérite erraut que la France

Ne fait tout au plus qu'admirer.

Par sa généreuse industrie Il veut en vain vous rappeler; Est-il
rien qui doive égaler Le suffrage de sa patrie ?

XLIV. A Mme la marquise DU CHATELET

sur la pliilosopliie de Newton. (lyBS.)

X u m'appelles à toi , vaste et ptiissant génie, Minerve de la
France, immortelle Emilie; Je m'éveille à ta voix, je marche à ta
clarté Sur les pas des Vertus et de la Vérité, .le quitte Melpomene
et les jeux du théâtre. Ces combats, ces lauriers dont je fus ido-
lâtre; De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché. Que le
jaloux Rufus, à la terre attaché, Traîne au bord du tombeau la fu-
reur insensée D'enfermer dans un vers une fausse pensée ; Qu'il

arme contre moi ses languissantes mains Des traits qu'il destinait
au reste des humains ", Que quatre fois par mois un ignorant
ZoJé Elevé en frémissant une voix imbécille : .Je n'entends point
leurs cris que la haine a formés, Je ne vois point leurs pas dans la
fange imprimés : Le charme tout-puissant de la philosophie Ele-
vé nn esprit sage au-dessus de l'envie; Trauquilleauhautdescieux-
queNewton s'est soumis. Il ignore eu effet s'd a des ennemis : Je
ne les connais plus. Déjà de la carrière L'auguste Vérité vient
m'ouvrir la barrière ; Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pres-
sés, Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,

Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent. Un jour plus
pur lue luit ; les mouvements renaissent. L'espace qui de Dieu
contient l'immensité "Voit rouler dans son sein l'univers limité.
Cet univers si vaste à notre faible vue, Et qui n'est qu'un atome,
un point dans l'étendue.

Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix; V^rs un centre
commun tout fgravite à la fois. Ce ressort si 2guissant , l'ame de
la nature , Etait enseveli dans une nuit obscure ; Le compas de
Newton, mesurant l'univers, Levé enfin ce grand voile, et les
cieux sont ouverts.

Il découvre à mes yeux par une main savante De l'astre des
saisons la i-obe étincelante ; L'émeraude , l'azur, le pourpre, le
rubis. Sont l'immortel tissu dont brillent ses babits; Chacun de
ses rayons dans sa substance pure Porte en soi les couleurs dont
se peint la naiure; Et confondus ensemble i's éclairent nos yeux ,
Ils animent le monde, ils empJissent les cieux.

Confidents du Très- Haut, substances éternelles, Qui brûlez de
ses feux , qui couvrez de vos ailes le troue où votre maître est as-

sis parmi vous, Parlez ; du grand JVeuvlon n'étiez-vous point jaloux?

La mer entend sa voix. .ipvois l'humide empire S'élever, s'avancer vers le ciel qui i'ailire: Mais un pouvoir central arrête ses efforts; La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre. Cessez d'épouvanter les peuples de la terre: Dans une ellipse immense achevez votre cours; Remontez, descendez près de l'astre des jours; Lancez vos feux, volez, et , revenant sans cesse. Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi , sœur du soleil , astre qui dans les cieux Des sages éblouis trompais les faibles yeux ;

Newton de ta carrière a marqué les limites : Marche, éclaire les nuits ; tes bornes sont prescrites

Terre, change de forme: et que la pesanteur En abaissant le pôle élevé l'équateur.

Pôle immobile aux yeux , si lent dans votre course , Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse: Embrassez dans le cours de vos longs mouvements Deux ceuts siècles entiers par-delà six mille ans. *

Que ces objets sont beaux ! que notre ame épurée "Vole à ces vérités dont elle est éclairée ! Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel ' L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.

Tous à qui cette voix se fait si bien entendre , Comment avez-vous pu , dans un âge encor tendre , Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours, Prendre un vol si hartU, suivre un si

vaste cours, Marcher après Newton dans cette route obscure Du labyrinthe immense où se perd la nature.' Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté, Aux regards des Français montrer la vérité ! Tandis qu'Algarotti , sûr d'instruire et de plaire, "Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère. Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits, Le compas à la main j'en tracerai les traits : De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle ; Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle: Elle est, ainsi que vous, noble, simple et sans fard. Au-dessus de l'éloge , au-dessus de mon art.

LV. A M. DE SAINT-LAMBERT

J. A N D I s qu'an dessus de la terre , Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de jN'ewton

Dans les routes de la lumicre Conduit le char de Phaéton, Sans verser dans cette carrière ; Nous attendons paisiblement, Près de l'onde Castalienne, Que notre héroïne revienne De son voyage au firmament; Et nous assemblons pour lui plaire , Dans ces vallons et dans ces bois , Les fleurs dont Horace autrefois .

Faisait des bouquets pour Glycere.

Saint-Lambert , ce n'est que pour toi Que ces belles fleurs sont écloses ; C'est ta main qui cueille les roses , Et les épines sont pour moi.

Ce vieillard chenu qui s'avance, Le Temps , dont je subis les lois.

Sur ma lyre a glacé mes doigts , Et des organes de ma voix
J'"ait frémir la sourde cadence.

Les Grâces dans ces beaux vallons.

Les dieux de l'amoureux délire.

Ceux de la flûte et de la lyre T'inspirent tes aimables sons.

Avec toi dansent aux chansons , Et ne daignent plus me
sourire.

Dans l'hem-eux printemps de tes jours Des dieux du Pinde et
des amours Saisis la faveur passagère; C'est le temps de l'illusion.

.le n'ai plus que de la raison, Encore, hélas! n'en ai-je guère.

Mais je vois venir sur le soir Du plus haut de son aphélie Notre
astronomique Emilie Avec un Tieux tabher noir, iPÎTRES. 7

74 EPURES.

Et la main d'encre eucor salie;

Eile a laissé là son compas,

Et ses calculs , et sa lunette ;

Elle reprend tous ses appas :

Porte-lui vile à sa toilette

Ces (leurs qui naissent sur tes pas,

Et clianle-lui sur ta musette

Ces beaux airs que l'amour répète.

Et que Newton ne connut pas.

DEPUIS ROI DE PRUSSE

De l'usage de la science dans les princes. (17 36.)

X RINCE, il est peu de rois que les Muses instruisent;

Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent:

Le saug des Antonins sur la terre est tari;

Car, depuis ce héros de Rome si chéri,

Ce philosophe-roi , ce divin Marc-Anrele ,

Des princes, des guerriers ,des savants le modèle.

Quel roi , sous un tel joug osant se captiver,

Dans les sources du viai sut jamais s'abreuver.^

Deux ou trois tout au plus , prodiges dans l'histoire,

Du nom de philosophe ont mérité la gloire;

Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois ,

Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des lois ,

Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre.

Endormis sur le trône , ou lançant le tonnerre.

Le nioudeanxpieds des rois les voit sous un faux jour :

Qui sait régner sait tout, si l'on en croit la cour.

Mais quel est en effet ce grand art politique,

Ce uleat si vauté dans un roi despotique ?

Tranquille sur le trône . il parle, on obéit ; S'il sourit, tout est gai ; s'il est triste, on frémit. Quoi! régir d'un ccmp-d'œil une foule servile, Est-ce un poids si pesant , nu art si difflrile ? !Non ; mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur Doubt veut vous enivrer uu ennemi flatteur ; Des prélats courtisans confondre l'artifice ; Aux organes des lois enseigner la justice ; Du séjour doctoral chassant l'absurdité.

Dans son sein ténébreux placer la vérité ; Eclairer le savant , et soutenir le sage : Voilà ce que j'admire, et c'est là votre ouvrage. L'ignorance en uu mot flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Espagne un grave ambassadeur De deux savants anglais reçut une prière : Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière. De l'air qu'un long ciystal enferme en sa hauteur Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur. Il pouvait les aider dans ce savant voyage ; 11 les prit pour des fous : lui seul était peu sage. Que dirai-je d'un pape et de sept cardinaux, D'un zèle apostolique unissant les travaux , Pour apprendre aux humains, daus leurs augustes

codes.

Que c'était un péché de croire aux antipodes? Combien de souverains, chrétiens et mtisulmans. Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des talismans ! Tout monarque indolent , dédaigneux de s'instruire , Est le jouet honteux de qui veut le séduire : Un astrologue, un moine, un chymiste effronté, Se font un revenu de sa

crédulité; prodigue au dernier son or par avarice ; il demande au premier si Saturne propice , D'un aspect fortuné regardant le soleil , L'appelle à table , au lit , à la chasse , au conseil : Il est aux pieds de l'autre, et d'une aine soumise

Par la crainte du diable il enrichit l'église.

Un pareil souverain ressemble à ces faux dieux ,

"Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;

Et le prince éclairé que la raison domine

Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je sais que dans un roi l'étude, le savoir. N'est pas le seul mérite et l'unique devoir ; Mais qu'on me nomme enfin dans l'histoire sçavoir Le roi dont la mémoire est le plus révéree : C'est ce bon Salomon que Dieu même éclaira. Qu'on chérit dans Sion , que la terre admira , Qui mérita des rois le volontaire hommage : Son peuple était heureux , il vivait sous un sage ; L'abondance , à sa voix passant le sein des mers , Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers, Comme à Londres , à Bordeaux , de cent voiles suivie , Elle apporte au printemps les trésors de l'Asie. Ce roi , que tant d'éclat ne pouvait éblouir , Sut joindre à ses talents l'art heureux de jouir. Ce sont là les leçons qu'un roi prudent doit suivre; Le savoir en effet n'est rien sans l'art de vivre. Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat. Pâlisant sur un hvre, oublier son état; "

Que plus il est instruit plus il aime la gloire.

De ce monarque anglais vous connaissez l'histoire : Dans un fatal exil Jacques laissa périr Son gendre infortuné , qu'il eût pu

secourir. Ah ! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées. Délivrer des Germains les villes opprimées , "Venger de tant d'états les désolations , Et tenir la balance entre les nations , Que d'aller , des docteurs briguant les vains suffrages , Au doux enfant Jésus dédier ses ouvrages ! Un monarque éclairé n'est pas un roi pédant ; Il combat en héros , il pense en vrai savant. Tel fat ce Julien méconnu du vulgaire.

EPITRES. «j-j

Philosophe «t guerrier , terrible et populaire. Ainsi cegiant César, .soldat, prêtre , orateur, l'"nt fin peuple romain l'oiaç'ie et le vainqueur. On sait qu'il lit eucor bien pis dans sa jeunesse ; Mais tout sied au héros, excepté la faiblesse.

XLVII. AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE, (i

Vous ordonnez que je vous dise

Tout ce qu'à Cirey nous faisons :

Ke le voyez-vous pas sans qu'on vous eu instruisse.' Vous êtes notre maître, et nous vous imitons; Nous retenons de vous les plus belles leçons

De la sagesse d'Epicure.

Comme vous , nous sacrifions

A tous les arts, à la nature ;

Mais de fort loin nous vous suivons.

Ainsi, tandis qu'à l'aventure
Le dieu du jour lance un rayon
Aufond de quelque chambre obscure,
De se* traits la lumière pure
T peint du plus vaste horizon
La perspective en miuiature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker et de TNewton.
Par ce ton si philosophique.
Qu'ose prendre ma faible voix,
Peut-être je gête à la fois
La poésie et la physique :
Mais cette nouveauté me pique,
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre , dans ses vers lyriques ,
Deptiis denx mille ans répétés , .^^\ Brode encor des fables
antiques;
Je veux de neuves vérités.

Divinités des bergeries ,
Naïades des rives fleuries ,
Satyres , qui dansez toujours ,
Vieux enfants , que l'on nomme Amours ,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches *
Des rimailleurs suivant les cours.
D'une mesure cadencée
.Te connais le charme enchanteur :
L'oreille est le chemin du cœur ;
L'harmonie et son bruit flatteur
Sont l'ornement de la pensée;
Mais je préfère avec raison
Les belles fautes du génie
A l'exacte et froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins plantés en symétrie.
Arbres nains tirés au cordeau ,

Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit , se récrie
En voyant ce petit morceau ;
Jardins , il faut que je vous foie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie:
J'aime mieux ces vastes forêts;
La nature libre et hardie ,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier
Cette nature simple et belle;
Je me sens plus irrégulier.
Et beaucoup moins aimable qu'elle.

Accordez-moi votre pardo Pour cette longue rapsodie ; Je
l'écrivis avec saillie, Mais peu maître de ma raison , Car j'étais au-
près d'Emilie.

XLVIII. AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE

au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait demandé ce qu'elle faisait à Cirey. (1738.)

U rr peu philosophe et bergère, Dans le sein d'un riant séjour ,
Loin des riens brillants de la cour.

Des intrigues du ministère , Des inconstances de l'amour.

Des absurdités du vulgaire Toujours sot et toujours trompé ,
Et de la troupe mercenaire Par qui ce vulgaire est dupé.

Je suis heureuse et solitaire; Non pas que mon esprit sévère
Hâisse par son caractère Tous les humains également :

Il faut les fuir, c'est chose claire.

Mais non pas tous assurément.

Vivre seule dans sa tanière Est un assez méchant parti, Et ce
n'est qu'avec nn ami Que la solitude doit plaire.

Pour ami j'ai choisi Voltaire :

Peut-être en feriez-vous ainsi.

Mes jonrs s'écoulent sans tristesse; Et dans mon loisir
stnâieax

«o - EPITRES.

.Te ne demandais rien aux dienx Que quelque dose de sagesse
, Quaud le plus aimable d'entre eux, A qui nous érigeons un
temple , A, par ses vers doux et nombreux.

De la sagesse que je veux Donne les leçons et l'exemple.

Frédéric est le nom sacré De ce dieu charmant qui m'éclaire ;
Que ne puis-je aller à mon gré Dans l'Olympe où Ton le réfère!

Mais le chemin m'en est bouché.

Frédéric est un dieu caché, Et c'est ce qui nous désespère.

Pour moi, nymphe de ces coteaux, Et des prés si verts et si
beaux.

Enrichis de l'eau qui les baise , Soumise au fleuve de la Pjlaise
, A mon roarij, ne vous déplaie, .Te reste parmi mes roseaux.

Mais vous, du séjour du tonnerre ?ie ponrriez-vous descendre
un pen .' C'est bien la peine d'être dieu Qnand on ne vient pas sur
la terre!

XLIX. AU ROI DE PRUSSE FREDERIC LE GRAND

en réponse à une lettre dont il honora l'auteur, à son avènement
à la couronne. (1740.)

'COI, vous êtes monarchie, et vous m'aimez encore ! Quoi, le
premier moment de cette heureuse aurore Qui promet à la terre
on jour si lumineux,

Marqué par vos bontés , met le comble à mes vœux ! O cœur
toujours sensible 1 ame toujours égale! Vos mains du trône à moi
remplissent l'intervalle. Citoyen couronné, des préjugés vain-

queur, Vous m'écrivez en homme, et parlez à mou coeur. Cet écrit vertueux , ces divius caractères , Du bonheur des humains sont les gages sincères. Ah prince ! ah digne espoir de nos coeurs captivés ! Ah ! réglez à jamais comme vous écrivez. Poursuivez, rempUssez des vœux si magnanimes. Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes; Et vous , plus digne roi , vous jurez dans mes mains De pro-téger les arts, et d'aimer les humains.

Et toi(i) , dont la vertu brilla persécutée. Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée. Martyr de la raison, que l'envie en fureur Chassa de son pays par les mains de l'erreur. Reviens ; il u'est plus rieu qu'un philosophe craigne: Socrate est sur le trône , et la vérité règne.

Cet or qu'on entassait , ce pur sang des états , Qui leur donne la mort en ne circulant pas , Répandu par ses mains au gré de sa prudence. Va ranimer la vie et porter l'abondance. La sanglante injustice expire sous ses pieds; Déjà les rois voisins sont tous ses alliés , Ses sujets sont ses fils , l'honnête homme est son frère ; Ses mains portent l'oiive, et s'arment pour la guerre. Il ne recherche point ces énormes soldats. Ce superbe appareil, inutile aux combats, Fardeaux embarrassants , colosses de la guerre. Enlevés à prix d'or aux deux bouts de la terre: Il veut dans ses guerriers le zèle et la valeur. Et , sans les mesurer , juge d'eux par le coeur. Ainsi pense le juste , ainsi règne le sage :

(i) Le professeur Volf.

Sts EPITRES.

Slais il faut au grand homme un plus heureux partage;'

Consulter la prudence et suivre l'équité.

Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que iuste est dur, qui n'est que sage est triste;
Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste :
Le conquérant est craint , le sage est estimé ;
Mais le bienfaisant charme, et lui seul t-st aimé ;
Lui seul est vraiment roi , sa gloire est toujours pure;
Son nom parvient sans fafhe à la race future.
A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits ?
Trajan non loin du dange enchaîna trente rois ;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire;
Connu par ses bienfaits . sa bonte fait sa gloire.
Jérusalem conquise et ses murs abattus
N'ont point éternisé le grand nom de Titus;
Il fut aimé, voilà sa grandeur véritable.
O rois qui l'imitiez, vous son rival aimable, Effacez le héros
dont vous suivez les pas. Titus perdit un jour , et vous n'en per-
drez pas.

L. A M. LE COMTE DE MAUREPAS

MINISTRE D'ÉTAT,

sur l'encouragement des arts. (1740.)

X CI qui . mêlant toujours l'agréable à l'utile , Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile , Que j'aime à voir ton goût par des soins bienfaisants Encourager les arts à ta voix renaissauts ! Saus accorder jamais d'injuste préférence, Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance. De -Melpomene en pleurs anime les accents ; De sa riante sœur chéris les agri-nients; Anime le pinceau , le ciseau, l'harmonie, Et mets un compas d'or daus les mains d'Uranie.

Le Ttritable esprit sait se plier à tout : On ne vit ([u'à demi quand on n'a qu'un seul goût.

,)e plaius tout être faible, aveugle en sa uiaiiie, Qui dans un seul objet confina son génie, Et qui, de son idole adorateur charmé , Veut immoler le reste au dieu qu'il s'est formé. Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste, A la démarche lente, au teint bième, à l'œil triste , , Qui, d'un calcul aride à peine encore instruit. Sait que quatre est à deux comme seize est à huit? Il méprise Racine, d insulte à Corneille, Lulii n'a point de sons pour sa pesante oreille. Et Rubens vainement sous ses pinceaux flatteurs De la belle nature assortit les couleurs; Des XX redoublés admirant la puissance , Il croit que Varignon fut seul utile en [""rauce , Et s'étonne sur-tout tpi'inspiré par l'amour Sans algèbre autrefois <JuinauIt charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil et non moins de fuïie Un élevé d'Eu-terpe , un enfant de Thalle, Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui Ce qu'on a tUt cent fois , et toujours mieux que lui , De sa frivole miïse admirateur unique.

Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique, Prend pour des arpenteurs Archimede et TNewtou, Et voudrait mettre en vers Aristote et Platon.

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes. Ce papillon folâtre , ennemi des systèmes , Sont regardés tous deux avec un ris moqueur Par un bavard en robe, apprenii chicaneur, Qui, de papiers timbrés barbouilleur mercenaie, Yons vend pour un écu sa plume et sa colère. Pauvres fous! vains esprits .' s'écrie avec hauteur Un ignorant fourré, fier du nom dé docteur, Venez à moi; laissez jVIassillon, Piourdaloue; Je veux vous convertir , mais je veux qu'on me loue:

Je divise en trois points le plus simple des cas ; J 'ai, vingt ans, sans l'entendre, expliqué saint l'homas. Ainsi ces charlatans , de leur art idolâtres. Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres. L'honnête homme est plus juste ; ilapprouve en autrui Les arts et les talents qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que Dieu , consommant son ouvrage , Eût d'un souffle de vie animé son image , Il se plnt à créer des animaux divers ; L'aigle au regard perçant pour régner dans les airs , Le paon pour étaler 1 iris de son plumage. Le coursier pour servir , le loup pour le carnage , Le chien fidèle et prompt, l'âne docile et lent. Et le taureau farouche, et l'animal bêlant , Le chantre des forêts , la douce tourterelle. Qu'on a cru faussement des amants le modèle ; L'homme les nomma tous ; et par un heureux choix. Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois. On conte que l'époux de la célèbre Hortense Signala plaisamment sa sainte extravagance ; Craignant de faire un choix par sa faible raison , 11 tirait aux trois des les rangs de sa maison : Le sort, d'un postillon faisait un secrétau'e; Son cocher étonné devint homme d'affaire;

Un docteur hibernois . sou très digne aumônier. Rendit grâce au destin qui le lit cuisinier : On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.

11 est beaucoup d'emplois, mais les talents sont rares. Si dans Rome avilie un empereur brutal Des faisceaux tl'un consul honora son cheval. Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence Dans d indignes mortels a mis sa confiance. ' L'ignorant a porté la robe de Cujas ; La mitre a décoré des têtes de Midas; Et tel au gouvernail a présidé sans peine Qui la rame à la main dut servir à la chaîne.

Le mérite est caché. Qui sait si de nos temps Il n'est point , quoi qu'on dise, encor quelques talents? Peut-être qu'un Virgile , un Cicéron sauvage , Est chantre de paroisse, ou juge de village. Le sort, aveugle roi des aveugles humains , Contredit la nature, et détruit ses desseins. Il affaiblit ses traits , les change ou les efface. Tout s'arrange au hasard, et rien n'est à sa place.

LL AU ROI DE PRUSSE

A Bruxelles , le g avril 1741-

J.1 o N , il n'est point ingrat, c'est moi qui suis inj'uste ;

Il fait des vers , il m'aime ; et ce héros auguste.

En inspirant l'amour, en répandant l'effroi ,

Caresse encor sa muse , et badine avec moi.

Du bouclier de Mars il s'est fait un pupitre ;

De sa main triomphante il me trace une épître.

Une épître oii son cœur a paru tout entier.

Je vois le bel espi-it, et l'homme, et le guerrier;

C'est le vrai coloris de son anie intrépide:

Son style , ainsi que lui, brillant, mâle, et rapide ,

Sans languir un moment , ressemble à ses exploits:

Il dit tout en deux mots, et fait tout en deux mois.

O ciel , veillez sur lui , si vous aimez la terre , Ecartez loin de lui les foudres de la guerre ; Mais écarter sur-tout les poignards des dévots! Que le fou Lovola défende à ses suppôts D'imiter saintement dans les champs germaniques Des Châtel , des Clément les forfaits catholiques ! Je connais trop l'église et ses saintes fureurs. Je ne crains point les rois, je crains les directeurs; Je crains le front tondu d'un cuistre à robe noire , Qui du vieux testament lisant du nez l'histoire,

D'Aod et de Judith admirant les desseins, Prêche le parricide , et fait des assassins; Il sait d'un fanatique enhardir la faiblesse. Un sot à deux genoux qui marmotte à confesse La liste des péchés dont il veut le pardon. Instrument dangereux dans les mains d'un frippon, Croil tout, est prêt à tout; et sa main frénétique Respecte rarement un héros hérétique.

LU. AU ROI DE PRUSSE

Ce 5.0 avril 1741-

AXÉ bien, mauvais plaisants, critiques obstinés ^ Prétendus
beaux esprits à médire acharnés , Qui, narlaut sans penser, fiers
avec ignorance, Mettez légèrement les rois dans la balance, Qui
d'un ton décisif .aussi hardi que faux , ^ Assurez qu'un savant ne
peut être un héros ; Ennemis de la gloire et de la poésie.

Grands critiques des rois, allez en Silésie; Voyez cent ba-
taillons près de Neiss écrasés : C'est là qu'est mon héros. Venez,
si vous l'osez. Le voilà ce savant que la gloire environne, Qui pré-
side aux combats, qui commande à Bellone, Qui du lier Charles
douze égalant le grand cœur Le surnasse en prudence, eu esprit,
eu douceur. C'est lui-même. c'est lui dont l'ame. universelle Cou-
rut de tous les arts la carrière immortelle; Lui qui de la ualure a
vu les profondeurs, Des charlatans dévots confondit le^ erreurs;
Lui qui , dans un repas, sans soins et sans affaire , Passait les
ignorants dans l'art heureux de j, luire; Qui sait tout, qui fait tout,
qui s'élance à graniLs pas Du Parnasse à l'Olympe, et des jeux
aux combats.

Je s.iis que Charles douze, et Gustave, et Tureune, jN'out-
poutbu dans les eanx qu'épanche l'Hippocrene, Mais enlin ces
gnerriers , illustres itjnorauts , En éiant moins polis, n'eu étaient
pas plus ç;rands. Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire
; Quand il n'est point Achille, il sait être un Hoiuere; Tour à tour
la terreur de l'Autriche et des ots, Fertile en grands projets aussi-
bien qu'en bons mots ; Et, riant à la fois de Genève et de Rome, Il
parle , agit , combat , écrit . règne en grand homme. O vous qui
prodiguez i'rsprit et les vertus , Reposez-vous, mon prince, et ne
m'effrayez plus; Et, quoique vous sachiez tout penser et tout
faire. Songez que les boulets ne vous respectent guère. Et qu'un
plomb dans un tube entasse par des sots Peut casser d'un seul

coup la t«He d'un héros Lorsque, raultlpliaut sou poids par sa vitesse, Il feud l'air qui résiste et pousse autant qu'il presse. Alors , privé de vie et chargé d'un grand nom , Sur un lit de parade étendu tout du long, Vous iriez tristement revoir votre patrie; O ciel , que ferait-on dans votre académie ? Un dur anatomiste, élevé d'Atropos, Viendrait, scalpel en main, disséquer mon héros; Ija voilà, dirait-il, cette cervelle uuique, Si belle , si féconde, et si philosophique ; Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur Généreux , bienfaisant , juste , plein de grandeur ;

Il couperait Mais non, ces horribies images

Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.

Conservez, o mes dieux, l'aimable Frédéric,

Pour son bonheur, pour moi , pour le bien du public ;

Vivez, prince, et passez dans la J)aix, dans la guerre,

Sur-tout dans les plaisirs, tous les ics de la terre,

Théodoric, Ulric , Genseric, Alaric,

Dont aucun ne vous vaut selon mon pronostic.

Mais lorsque vous aurez , de victoire en victoire , Augmenté vos états ainsi que votre gloire , Daignez vous souvenir que ma tremblante voix , En chantant vos vertus, présagea vos exploits; Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême Votre main mille fois m'écrivait. Je vous aime. Adieu , grand politique , et rapide vainqueur : Trente états subjugués ne valent point un cœur.

LUI. AU ROI DE PRUSSE

De Bruxelles, 1742.

Xj e s vers et les galants écrits iS'e sont pas de cette province ;
Et dans les lieux où tout est prince Il est très peu de beaux
esprits.

Jean Rousseau, banni de Paris, Vit émousser dans ce pays Le
tranchant aigu de sa pince ; Et sa muse, qui toujours grince.

Et qui fuit les jeux et les ris , Devint ici grossière et mince.

Comment vouliez-vous que je tinsse Contre ces frimas épaissis
?

Vouliez-vois que je redevinsse Ce que j'étais quand je suivis
Les traces du pasteur du Mince, Et que je chantai les Henris.*
Apollon la tête me rince ; Il s'apperçoit que je vieillis.

Il voulut qu'en lisant Leibnitz De plus rimailier je m'abstinsse;
Il le voulut, et j'obéis :

Anriez-vous cru que j'y parvinsse."

EPI TRES. 8g

FRAGMENT

Lorsque , ponr tenir la balance, L'Anglais vide son coffre-fort;
Lorsque l'Espagnol sans puissance Croit par-tout être le pins fort
; Quand le Français ^if et volage Fait au plus vite un emperenr ;

Quand Relle-Isle n'est pas sans peur Pour l'ouvrier et pour l'ouvrage ; Quand le Batave un peu tardif, Remjjli d'égards et de scrupule , Avance un pas et deux recule Pour se joindre à l'Anglais actif ; Quand le bon-homme de saint-pere Du haut de sa sainte Sion Donne sa bénédiction A plus d'une armée étrangère ; Que fait mon héros à Berlin.' Il réfléchit sur la folie Des conducteurs du genre humain ; Il donne des lois au destin , Et carrière à sonjgrand génie ; Il fait des vers gais et plaisants; 11 rit en donnant des batailles :

On commence à craindre à "Versailles De le voir rire à nos dépens.

9» KPITRES.

LV. AU ROI DE PRUSSE. (i7U

l^ETjx qui sont nés sous un monarque

Font tous semblant de l'adorer;

Sa majesté, qui le remarque,

Fait semblant de les honorer;

Et de cette fausse monnoie

(^ue le courtisan donne au roi,

Et que le prince lui renvoie.

Chacun vit ne songeant qu'à soi:

IMais lorsque la philosophie ,
La séduisante poésie.
Le goût, l'esprit, l'amour des arts,
Rejoignent sons leurs étendards,
A trois cent milles de distance ,
Yotre très royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talents';
Quand, sans crainte et sans espérance,
Je sens en moi tous vos penchants.
Et lorsqu'un peu de confidence
Resserre eucor ces nœuds charmants ;
Enfin lorsque BerUn attire
Tous mes sens à Cirey séduits ;
Alors ne pouvez-vous pas dire :
On m'aime tout roi que je suis f
Enfin l'océan germanique, Qui toujours des bons
Hambourgeoi»
Servit si bien la république , Vers Embden sera sous vos lois
Avec garnison batavique.
Un tel mélange me confond :

Je m'attendais peu , je vous jure , De voir de l'or avec du plomb;

IMais votre creuset me rassure :

A votre feu, qui tout épure , r>ientôt le vil métal se fond , Et l'or vous demeure en nature.

Par-tout que de prospérités !

Tous conquérez, vous héritez Des ports de mer et des provinces ; "Vous mariez à de grands princes De très adorables beautés ; YoHs faites noce , et vous chantez Sur votre lyre enchanteresse Tantôt de Mars les cruautés Kt tantôt la douce mollesse.

Vos sujets au sein du loisir Goûtent les fruits de la victoire :

"Vous avez et fortune et gloire ; Vous avez sur-tout du plaisir; Et cependant le roi , mon maître , Si digne avec vous de paraître Dans la liste des meilleurs rois.

S'amuse à faire dans la Elandre Ce que vous faisiez autrefois Quand trente canons à la fois Mettaient des bastions en cendre.

C'est lui qui, secouru du ciel , Et sur-tout d'une armée entière , A brisé la forte barrière Qu'à notre nation guerrière Mettait le bon greffier Fagel.

De Klaudre il court en Allemagne Défendre les rives du Rhin ; Sans quoi le pandoure inhumain Viendrait s'enivrer de ce vin Qu'on a cnvé dans la Champagne.

Grand roi, je vous l'avais bien dit < îup njun souverain magnanime

ga EPITRES.

Dans l'Enrope aurait du crédit.

Et de grands droits à votre estime.

Son beau feu , dont un vieux prélat Avait caché les étiocelles ,
A de ses flammes immortelles Tout d'uu coup répandu l'éclat:

Ainsi la brillante fusée Est tranquille Jusqu'au moment Où par
son amorce embrasée Elle éclaire le llrmament , Et , perçant dans
les sombres voiles.

Semble se mêler aux étoiles Qu'elle efface par son brillant.

C'est ainsi que vous enllammâte»

Tout l'horizon d'un nouveau ci«!, Lorsqu'à Berlin vous com-
mençâtes A prendre ce vol immortel Devers la gloire où vous
volâtes.

Tout du plus loin que je vous vis.

Je m'écriai; je vous prédis A l'Europe tout incertaine.

"Vous parûtes ; vingt potentats Se troublèrent dans leurs états
En voyant ce grand phénomène :

Il brille, il donne de beaux joui-s ; J'admire, je bénis leur
cours.

Mais c'est de loin ; voilà ma peine;

LVI. AU P.. 01 DE PRUSSE

A Paris, ce i-noTembre 1744-

Uu laéros de la Germanie Et du plus bel esprit des rois Je n'iii
reçu depuis trois moi&

Ni beaux vers , ni prose polie ; Ma muse en est en létliargie.

Je me réveille aux fiers accents De l'Allemagne ranimée, Aux
fanfares de votre armée , A vos tonnerres menaçants Qui se
mêlent aux cris perçants Des cent voix de la renommée.

Je vois de Berlin à Paris Cette déesse vagabonde , De Frédéric
et de Lonis Porter les noms au bout du monde ; Ces noms que la
gloire a tracés Dans uu cartouche de lumière.

Ces noms qui répondent assez Dn bonheur de l'Europe
entière.

S'ils sont toujours enti'elacés.

Quels seront les heureux poètes , Les chantres boursonffiés
des rois , Qui pourront élever leurs voix Et parler de ce que ^ ous
faites?

C'est à vous seul de vous chanter , "Vous qu'en vos mains j'ai
vu porter La Irre et la lance d'Achille; Vous qui , rapide en votre
style Comme dans vos exploits divers.

Faites de la prose et des vers Comme vous prenez une ville.

D'Horace heureux imitateur , Sa gaité , son esprit , sa grâce ,
Ornent votre style enchanteur ; Mais votre muse le surpasse
Dans un point cher à notre cœur :

L'empereur protégeait Horace , Et vous protégez l'empereur.

Fils de Mars et de Calliope,

Et digne de ces deux grands noms , Faites ie destin de l'Europe , Et daignez faire des cliansons :

Et quand Thérois avec Bellone Par votre main raffermira Des Césars le funeste trône; Quand le Hongrois cultivera , A l'abri d'une paix profonde.

Du Tokai la vigne féconde; Quand par-tout son vin se boira , Qu'en le buvant on chantera Les pacificateurs du monde.

Mon prince à Berlin reviendra ; Mon prince à son peuple qui l'aime Libéralement donnera Un nouvel et bel opéra Qu'il aura composé lui-même.

Chaque auteur vous applaudira ; Car, tout envieux que nous sommes Et du mérite et du grand nom.

Un poète est toujours fort bon A la tête de cent mille hommes.

Mais, croyez-moi, d'un tel secours "Vous n'avez pas besoin pour plaire ; Fussiez-vous pauvre comme Homère^ Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon si ma plume légère , Que souvent la vôtre enhardit , Ecrit toujours au bel esprit Beauc*i*up plus qu'au roi qu'on révère.

Le Nord , à vos sanglants progrès , Vit des rois le plus formidable; Moi qui vous approchai de près, Je n'y vis que le plus aimable.

LVII. A M. LE COMTE ALGAROTT^r

qui était alors à la cour de Saxe , et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre.

A Paris , février ij[^]i.

Jtii N F A N T du Pinde et de Cythere, Lrillant et sage
Algai[^]otti, A qui le ciel a départi L'art d'aimer, d'écrire, et de
plaire.

Et que , pour comble de bienfaits.

Un des meilleurs rois de la terre A fait son conseiller de guerre
Dès qu'il a voulu vivre en paix; Dans vos palais de porcelaine Re-
cevez ces frivoles sons Enfilés sans art et sans peine Au charmant
pays des pompons.

O Saxe, que nous vous ai mous,' O vSaxe, que nous vous de-
vons D'amour et de reconnaissance I C'est de votre sein que sortit
Le héros qui venge la France , Et la nymphe qui l'embellit.

Apprenez que cette daujjhine Par ses grâces, par son esprit.

Ici chaque jour accomplit Ce que votre muse divine Dans ses
lettres tn'avait prédit.

Vous penserez que je l'ai vue Quand je vous en dis tant de bien
, Et que je l'ai même entendue ; Je vous jure qu'il n'en est rien,

Et que ma muse peu connue. Eu TOUS répétant dans ces vere
Cette vérité toute nue, N'est que l'écho de l'univers.

Une danphiue est entourée.

Et l'étiquette est son tourment.

3 "ai laissé passer prudeuiment Des paniers la foule titrée Qui remplit tout l'appartement De sa bigarrure dorée.

Tirs^ile e tait-il le premier A la toilette de Livie.^ Il laissait passer CornéKe, Les ducs et pairs, le chancelier.

Et les cordous Lleus d'Italie , Et samusait sur l'escalier Avec Tibuile et Polymnie.

Pliais à la lin j'aurai mou tour :

Les dieux ne me refusent guère; Je fais aux Grâces chaque jour Uue très dévote prière; Je leur dis : Filles de l'Amour, Dai- gnez, à ma muse discrète Accordant un peu de faveur.

Me présenter à votre sœur Quand vous irez à sa toilette.

Que vous dirai- je maintenant Du dauphin , et de cette affaire De l'amour et du sacrement;' Les dames d'honneur de Cythere En pourraient parler digiiemcut; IMais un profane doit se taire :

Sa cour dit qu'il s'occupe à faire Lue famille de héros , Ainsi qu'ont fait très à propos Son jueul et son digue père.

Daignez pour moi remercier Votre ministre magnifique:

D'un fade éloge poétique Je pourrais fort bien l'ennuyer: Mais je n'aime pas à louer; Et ces offrandes si chéries Des belles et des potentats , Gens tous nourris de flatteries.

Sont un bijou qui n'entre pas Dans son baguier de pierreries.

Adieu : faites bien au Saxon Goûter les vers de l'Italie , Et les vérités de Newton; Et que votre muse polie Parle encor sur un

nouveau ton De notre immortelle Emilie.

LVIII. AU ROI

Présentée à sa majesté , au camp devant Friliourg. IVovenifare
1744.

V on s, dontl'Europeentiepeaime on craint la justice, Brave et
doux à la fois, prudent sans artifice, Roi nécessaire au monde , où
portez-vous vos pas ? De la ficvi-e échappé vous courez aux com-
bats ! Vous volez à Fribourg ! En vain la Peyronie Vous disait : «
Arrêtez, ménagez votre vie ; « Il vous faut du régime et non des
soins guerriers : « Un héros peut dormir couronné de lauriers». Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire; Rebelle aux méde-
cins, et lîdele à la gloire. Vous bravez l'ennerui, les assauts, les
snisoas, Le poids de la fatigue et le feu des caiiOQs. Tout l'état en
frémit , et craint votre -courage :

EPÎTRKS. il

Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage. Ah! n'effrayez
que Vienne, et rassurez Paris; Rendez, rendez la joie à vos
peuples chéris ; Rendez-nous ce héros quon admire et qu'on
aime.

Un sage nous a dit que le seul bien suprême , Le seul bien qui
dn moins ressemble an vrai bonheur, Le seul digne de l'homme
est de toucher uu cœur. Si ce sage eut raison , si la philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie, Qi;el est donc, jnstes
dieux .' le destin d'un bon roi Qui dit , sans se flatter, Tous les
cœurs sont à moi .' A cet empire heureux qu'il est beau de pré-

tendre ! Vous qui le possédez, venez, daignez entendre Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris : Accourez, contemplez ce peuple dans la joie Bénissant le héros que le ciel lui renvoie : Ne le voyez-vous pas tout ce peuple à genoux. Tons ces avidt's yeux qui ne cherchiut que vous. Tous nos cœurs enflammes volant sur notre bouche? C'est là le vrai triomphe et le seul qui vous touche.

Cent rois au capitoie en esclaves traînés, Leurs viUes, leurs trésors, et leurs dieux enchaînés, Ces chars étincelauts , ces prêtres , cette armée , Ce sénat insnllant à la terre opprimée. Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil; Ces tî-iomrihi s de Rome étaient ceux de l'orgueil : Le vôtre est de l'amour, et la gloire en est pure; Un 'Our les effaçait, le votre à jamais dure ; Ils effrayaient le monde, et vous le rassurez : A"(ius, limage des dieux sur la terre adores. Vous, que dans l'âge d'or e!le eût chf)isi pourmaïue, Gi>ùt;^z les ioais heureux que vos soins font renâître: Que ia paii: florissante embel'i.'se lenr cours. Mars fait-desjoursbrillaiïts. la paxfaitles beaux ours ; Qu'elle vole à la voix du vaimiutuv cul l'appeilt- , tt qui n'a combattu que pour nous et pour elle!

EPITRES. t,g

FRAGMENT

Ah ! mon priuce, c'est grand dommage Que vons n'ayez point votre image ; Un fils par la gloire animé, Un fils par vous accoutumé A rogner ce grand héritage Que l'Autriche s'était formé.

Il est doux de se reconnaître Dans sa noble postérité ; Un grand homme en doit faire naître :

Voyez comme le roi mon maître De ce devoir s'est acquitté.

Son dauphin, comme vous, appelle Auprès de lui les plus beaux arts De le Brun , de LeUy, d'Handelle, Tout aussi-bien que ceux de Mars:

Il apprit la langue espagnole ; Il entend celle des Césars , Mais des Césars du capitol.

"Vous me demanderez comment Dans le beau printemps de sa vie Un dauphin peut en savoir tant; Qui fut son maître? le génie :

Ce fut là votre précepteur.

Je sais bien qu'un peu de culture Rend encor le terrain meilleur; Mais l'art fait moins que la nature.

LX. AU ROI DE PRUSSE

J'ai donc vu ce Postdaru , et je ne vous vois pas ; On dit qu'ainsi que moi vous prenez médecine. Que de conformités m'attachent .«ur vos pas !

Le dieu de la double colline , L'amour de tous les arts, la haine des dévots ; Raisonner quelquefois sur l'essence divine;

Peu hanter nosseigneurs les sots ; Au corps comme à l'esprit donner peu de repos ;

Mettre l'ennui toujours en fuite; Manger trop quelquefois, et
me purger ensuite; Savourer les plaisirs , et me moquer des maux
; Sentir et réprimer ma vive impatience: Voilà quel est mon lot ,
voilà ma ressemblance

Avec mon aimable héros.

O vous , maitres du monde , ô vous rois que j'atteste ^ Indo-
lents dans la paix , ou de sang abreuvés. . . .

Ressemblez-lui dans tout le reste.

LXL AU ROI DE PRUSSE

qui avait adressé des vers à l'auteur, snr ces rimes redoublées. (1747.)

Xu ORSQUE deux rois s'entendent bien , Quand chacun d'eux
défend son bien.

Et du bien d'autrui fait ripaille ; Quand un des deux , roi très
chrétien , L'autre qui l'est vaille que vaille, Prennent des murs,
gagnent bataille, Et font sur le bord stygien Voler des pandours la
canaille; Quand Berlin rit avec Versaille

Aux dépens de l'Hanovrien , Que dit monsieur l'Autrichien :'
Tout honteux il faut qu'il s'en aille Loin du monarque prussien ,
Qui le bat, le suit , et s'en raille.

Cela pourra gâter la taiUe De ce gros monsieur Bartenstein, Et
rabaïsser ce ton hautain Qui toujours contre vous criaille.

C'est en vain que l'Anglais travaille A combattre votre destin ;
Vous aurez l'huître et lui l'écaillé; Vous aurez le fruit et le grain ,
Et lui l'écorce avec la paille.

Le Saxon voit que c'est en vain Qu'un petit moment il ferraille:

Contre un aussi mauvais voisin Que peut-il faire ? rien qui
vaille. Vous seriez empereur romain Et du pape première ouaille ,
Si vous en aviez le dessein ; Mais votre pouvoir souverain Subsist-
tera pour le certain Sans cette belle pretintaille.

Soyez l'arbitre du Germain , Soyez toujours vainqueur hu-
main, Et laissez là la rime en aille.

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE

sur la victoire remportée par le roi, à Lawfelt. (1747.)

JGUSTE fdîte et mère de héros , Vous raniioez ma voix faible et
cassée ,

Et vous roulez que ma muse lassée Comme Louis ignore le
repos.

D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre Son coeur mo-
deste et ses brillants exploits , Et Cumberland que l'on a vu deux
fois Chercher ce roi , l'admirer , et le craindre : Mais des bons
vers l'heureux temps est passé ; L'art des combats est l'art où l'on
excelle : Notre Alexandre en vain cherche un Apelle ; Louis
s'élève, et le siècle est baissé. De Fontenoi le nom plein d'harmoni-
e Pouvait au moins seconder le génie; Boileau pâlit au seul nom
de Voérden ; Que dirait-il si non loin d'Helderen Il eût fallu

suivre entre les deux Nethes Rathiani si savant en retraites , Avec d'Estrée à Rosmal s'avancer .•* La gloire parle, et Louis me réveille : Le nom du roi charme toujours l'oreille ; Mais que Lawfelt est rude à prononcer .' Et quel besoin de nos panégyriques , Discours en vers , épîtres héroïques , Enregistrés, visés par Crébillon, Signés Marville, et jamais Apollon .►*

De votre fils je connais l'indulgence, Il recevra sans courroux mon encens; Car la bonté, la sœur de la vaillance. De vos aïeux passa dans vos enfants:

Mais tout lecteur n'est pas si débonnaire : Et si j'avais, peut-être téméraire, Représenté vos tiers carabiniers, Donnant l'exemple aux plus braves guerriers ; Si je peignais ce soutien de nos armes , Co petit-fils, ce rival de Condé; Du dieu da^ vers si j'étais secondé Comme il le fnt par le dieu des alarmes ,

EPITRES. io3

Plus d'un censeur encore avec dépit M'accuserait d'en avoir trop peu dit.

Très peu de gré , mille traits de satire Sont le loyer de qui-conque ose écrire ; Mais pour son prince il faut savoir souffrir : Il est par-tout des risques à courir ; Et la censure avec plus d'injustice Va tous les jours acharner sa malice Sur des héros dont la fidélité L'a mieux servi que je ne l'ai chanté'.

Allons, parlez , ma noble académie; Sur vos lauriers êtes-vous endormie ." Représentez ce conquérant humain Offrant la paix le tonnerre à la main : Ne louez point , auteurs , rendez justice ; Et comparant aux siècles reculés Le siècle heureux , les jours dont vous parkz , Lisez César, vous connaîtrez Maurice.

Si de l'état vous aimez les vengeurs.

Si la patrie est vivante en vos cœurs, Voyez ce chef dont l'active prudence Venge à la fois Gênes , Parme, et la France ; Chantez Belle-Isle : élevez dans vos vers Un monument au généreux Boufflers ; Il est du sang qui fut l'appui du trône ; Il eût pu l'être , et la faux du trépas Tranche ses jours échappés à Bellone Au sein des murs délivrés par son bras. Mais quelle voix assez forte, assez tendre. Saura gémir sur l'héroïque cendre De ces héros que Mars priva du jour Aux yeux d'un roi j'enr père et leur amour? O vous, sur-tout, infortuné Bavière, •leune Kronlai , si digne de nos pleurs. Qui chantera votre vertu guerrière ?

Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?

Anges des cieux .puissances immortelles Qui présidez à nos jours passagers, Sauvez Lautrec au milieu des dangers ^ Mettez Ségur à l'orabre de vos ades.ï Déjà Rocou vit déclirer son flanc :

Ayez pitié de cet âge si tendre ; Ne versez pas le reste de ce sang Que pour Louis il brûle de répandre ; De cent guerriers couronnez les beaux jours : Ne frappez pas Bonac et d'Aubeterre , Plus accablés sous de cruels secours Que sous les coups des foudres de la guerre.

Mais, me dit-on , faut-U à tout propos Donner en vers des listes de héros?

Sachez qu'en vain l'amour de la patrie Dicte vos vers au vrai seul consacrés ; On flatte peu ceux qu'on a célébrés , On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.

Ainsi toujours le danger suit mes pas ; II. faut livrer presque autant de combats Qu'en a causés sur l'onde et sur la terre Cette

balance utile à l'Angleterre.

Cessez, cessez , digne sang de Bourbon, De ranimer mon timide Apollon , Et laissez-moi tout entier à l'histoire ; C'est là qu'on peut, sans génie et sans art, Suivre Louis de l'Escaut jusqu'au Jart : .le dirai tout , car tout est à sa gloire : Il fait la mienne , et je me garde bien De ressembler à ce grand satirique.

De son héros discret historien , Qui pour écrire un beSw panegyrique Eut bien payé , mais qui n'écrivit rien.

LXIII. A M. LE DUO DE RICHELIEU

J_/ANs VOS projets étudiés

Joignant la force et l'artifice,

Vous devenez doac un Ulysse

D'un Acliille que vous étiez.

Les intérêts des deux couronnes

Sont soutenus par vos exploits;

Et des fiers tyrans du Génois

On vous a vu preudre à la fois

Et les postes et les personnes.

L'ennemi , par vous déposté,

Admire votre habileté.

En pareil cas quelque Voiture
Vous dirait qu'on vous vit toujours.
Auprès de Mars et des Amours ,
Dans la plus brillante posture.
Ainsi jadis on s'exprimait
Dans la naissante académie
Que votre grand-oncle formait ;
Mais la vieille dame endormie
Dans le sein d'un triste repos
Semble renoncer aux bons mots ,
Et peut-être même au génie.
Mais quand vous viendrez à Paris,
Après plus d'un beau poste pris.
Il faudra bien qu'on vous harangue
Au nom du corps des beaux esprits
Et des maîtres de notre langue.
Revenez bientôt essayer ^
Ces fadeurs qu'on nomme éloquence •
Ft donnez-moi la préférence.
Quaud il faudra vous ennuyer.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAIT.LES

V I V o N S pour nous , ma chère Rosalie : Que l'amitié , que le sang qui nous lie jNous tienne lieu du reste ées humains : Ils sont si sots , si dangereux , si vains ! Ce tourbillon q>i"on appelle le monde Est si frn oie , en tant d'erreurs abonde , Qu'il n'est permis d'e;i aimer le fracas Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après diné , l'iudolente Glycere Sort pour sortir, sans avoir rieu à faire : On a conduit sou insipidité An fuad d'un char, où, montant de côté , Son corps pressé gémit sous les barrières D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ; Chez sou amie au grand trot elle va, Monte avec joie , et s'en repent déjà , L'embrasse, et bâille, et puis lui dit: Madame, .l'apporte ici tout l'ennui de mon ame; .ioipnez un peu votre inutilité A ce fardeau de mou oisiveté.

Si ce u" sont ses paroles expresses C'en est le sens. Quelqtirs feintes caresses, Quelques propos sur le jeu , sur le temps. Sur un sermon, sur le prix des rubans, Ont épuisé leurs âmes excédées :

Elles chantaient déjà , faute d'idées; Dans !e néaut leur coeur est absorbé.

Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé . !■ ade plaisant , galant escroc , et prêtre ,

Et du logis ponr quelques mois le maît'c. Yient à la piste un fat en manteau noir Qui se rengoi'ge et se lorgne au miroir. Nos

deux pédants sont tous deux sûrs de plaire : Un officier arrive et les fait taire, Prend la parole, et conte longuement Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment Si par malheur on n'eût pas fait retraite; Il vous le mené au col de la Roquette; A Nice , au Var, à Digne il le conduit : Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.

Arrive Isis, dévote au saintieu triste, A l'air sournois ; un petit janséniste. Tout plein d'orgueil et de saint Augustin , Entre avec elle en lui serrant la main.

D'autres oiseaux de différent plumage.

Divers de goût, d'instinct», et de ramage. En sautillant font entendre à la fois Le gazouillis de leurs confuses voix ; Et dans les cris de la folle cohue La médisance est à peine entendue.

Ce chameillis de cent propos croisés Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés. Un profond calme, un stupide silence Succède au bruit de leur impertinence ; Chacun redoute un honnête entretien ; Ou veut penser, et l'on ne pense à rien. O roi David ! ô ressource assurée !

Viens ranimer leur langueur désœuvrée; Grand roi David, c'est toi dont les sixains Fixent l'esprit et le goût des humains ! Sur un taureau dès qu'on te voit paraître, Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître, Feinir sur-tout, chacun nift son espoir Dans tes cartons peints de rouge et de noir ; Leur ame vide est du moins amusée

io8 EPITRES.

Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupe»

Quitte à la liu le feu pour le soupe ; Chaque'convivc en liberté
déploie A ^n voisin son insipide joie.

L'homme machine, esprit qui tient dn corps. En bien man-
geant remonte ses ressorts; Avec le sang l'ame se renouvelle , Et
l'estomac gouverne la cervelle.

Ciel, quels propos! ce pédant du palais jBlâme la guerre, et se
plaint de la paix; Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne, Gé-
rait des maux que souffre la campagne ; Et cousu d'or, dans le
luxu plongé, Plaint le pays de tailles surchargé. Monsieur l'abbé
vous entame une histoire Qu'il ne croit point et qu'il veut faire
croire : On l'interrompt par un propos du jour Qu'un autre conte
interrompt à son tour ; Des froids bous mots, des équivoques
fades, Des quolibets et des turlupinades.

Un rire faux, que l'on prend pour gaité, l'ont le brillant de la
société.

C'est donc ainsi, tronpe absurde et frivole. Que nous usons de
ce temps qui s'envole; C'est donc ainsi que nous perdons des
jours , Longs pour les sots, pour qui pense si courts!

Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même? Il faut du
monde: ou le condamne, on l'aime; On ne peut vivre avec lui ni
sans lui : iVotre ennemi le plus grand c'est l'eunui. Tel qui chez
soi se plaint d'un sort tranquille "V'ole à la cour , dégoûté de la \
ille : Si dans Paris chacun parle au hasard, Dans cette cour on se
tait avec art, Et de la joie ou fausse ou passagère

On n'a pas même une image légère.

Heu!eux qui peut de son maître approchier ! Il n'a plus rien
dr-sormais à cherchier ; Mais Jupiter au fond de l'empyrée Cache

aux liûuains sa présence adorée : Il n'est permis qu'à quelques
demi-dieux D'entrer le soir aux cabinets des cieux. Faut-il aller,
confondu dans la presse, Prier les dieux de la seconde espèce Qui
des mortels font le mal ou le bien? Comment aimer des gens qui
n'aiment rien, Et qui , portés sur ces rapides sphères Que la for-
tune agite en sens contraires , L'esprit troublé de ce grand mou-
vement, N'ont pas le temps d'avoir un sentiment ? A leur lever
pressez-vous pour attendre, Pour leur parler sans vous en faire
entendre, Ponr obtenir, après trois ans d'oubli, Dans l'anti-
chambre un refus très poh.

Non, dites- vous, la cour ni le J.eau monde Ne sont point faits
pour celui qui les fronde : Fuis pour jamais ces puissants dange-
reux • Fuis les plaisirs qui sont trompeurs comme eux. Bon ci-
toyen, travaille pour la Fiance, Et du public attends ta
récompense.

Qui? le public, ce fantôme inconstant, Monstre à cent voix.
Cerbère dévorant.

Qui flatte et mord; qui dresse par sottise Une statue, et par dé-
goût la brise !

Tyran jaloux de quiconque le sert, Il profana la cendre de Col-
bert, Et, prodiguant l'insolence et l'injure.

Il a flétri la candeur la pins pure; Il juge , il loue, il condamne
au hasard Toute vertu, tout mérite, et tout art; C'est lui qu'on vit ,
de critiques avide , épItres. 10

iiio EPI TRES.

Déshonoï'er le clief-d'œuvre d'Arinide, Et pour Judith, Piraine
, et Kéguliis, Abandonner Phèdre et Britanuicus ; ' Lui qui dix ans

proscrit Athalie ; Qui, protecteur d'une scène avilue, Frappant
des mains, bat à tort à travers Au mauvais sens qui hurle en
mau'vais verSi^

Mais il revient, il répare sa honte; '''

Le temps l'éclairé : oui , mais-la mort plus proïñpte Ferme
mes yeux daas ce siècle pervers En attendant que les siens soient
ouverts:- " C.hez nos neveux oii me rendra justice ; [' ^ - Mais ,
moi vivant , il faut que je jouisse. ■ " Quand dans la tombe un
pauvre homine est infclus, Qu'importe iTnruit,un nom qu'on
n'enteudplusi* L'ombre de Pope avec les rois repose , Un peuple
entier fait son apothéose , Et son nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut persécuté.

Ah! cachon«-nous ; passons avec les sages Le soir serein d'un
jour mêlé d'orages, Et dérobons à l'œil de l'envieux ' Le peu de
temps que me laissent les dieux. Tendre amitié, don du ciel,
beauté jme, Porte un jour doux dans ma retraite obscure ; Puis-
sé-je vivre et mourir dans tes bras, Loin du méchant qui ne te
connaît pas, Loin du bigot dont la peur dangereuse Corrompt la
vie, et rend la mort affreuse !

LXV. A M. LE COMTE ALGAROTTI

vJ détestable Westphalie,

.Tous n'avez chez vous ni via frais ,

Ni lits , ni servante jolie ; De couvents vous êtes remplie, Et vous manquez de cabarets.

Quiconque veut vivre sans boije , Et sans dormir , et sans manger, Fera très bien de voyager Dans votre chien de territoire.

Monsieur l'évêque de Munster , Vous tondez donc votre province?

Pour le peuple est l'âge de fer.

Et l'âge d'or est pour le prince.

Je vois bien maintenant pourquoi Dans cette maudite contrée
On donna la paix et la loi A l'Allemagne déclurée :

Du très saint empire romain Les sages plénipotentiaires, Dégoûtés de tant de misères, "Voulurent en partir soudain, Et se hâtèrent de conclure Un traité fait à l'aventure. Dans la peur de mourir de faim.

Ce n'est pas de même à Berlin ; Les beaux arts, la magnificence, La bonne chère, l'abondance, "i font oublier le destin De l'Italie et de la V'rance.

De l'Italie ! Algarotti, Comment trouvez-vous ce langage ?

Je vous vois, frappé de l'outrage, Me regarder en ennemi.

Modérez ce bouillant courage, j Et répondez-nous en ami.

"Vos pantalons à robe large.

Un palais sans cour et sans parc, Où végète uu doge inutile ;

EPITRES, t'n vieux manuscrit d'évangile^ Griffonné, dit-on, par saint Marc ; Vos nobles avec prud'horumie Allant du sénat au marché Chercher pour deux sous d'ean-de-vie :

Un peuple mou , faible , entiché D'ignorance et de fourberie.

Au fessier souvent ébréché.

Grâce aux efforts du vieux péché Que l'on appelle sodomie:

"Voilà le portrait ébauché De la très noble seigneurie.

Or cela vaut-il , je vous prie, Ô Notre adorable Frédéric, Ses vertus , ses goûts , sa patrie ?

J'en fais juge tout le public.

LXVI. A M. LE PRÉSID. : « T HENAULT

Lunéville , novembre 1748.

Vous qui de la chronologie Avez réformé les erreurs ; Vous dont la main cueillit les fleurs De la plus belle poésie ; Vous qui de la philosophie Avez, sondé les profondeurs , Malgré les plaisirs séducteurs Qui partagèrent votre vie ; Hénault , dites-moi , je vous prie , < Par quel art, par quelle magie , Parmi tant de succès flatteurs.

Vous avez désarmé l'Envie ; Tandis que moi , placé plus bas ,

ÉPI TRES. n^o 3

Qui devrais être inconnu d'elle , Je vois chaque jour la cruelle Verser ses poisons sur mes pas.

Il ne faut point s'en faire accroire ; J'eus l'air de vouloir m'afficher Aux murs du temple de Mémoire; Aux sots vous sîtes vous cacher :

.Te parus trop chercher la {jloire , Et la gloire vint vous chercher.

Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage, Domine sur mille ai'bris-seaux, On respecte ses verds rameaux Et l'on danse sous son om-brage; Mais que du tapis d'un gazon Quelque brin d'herbe ou de fougère S'élcve un peu sur l'horizon, On l'en arrache avec colère.

Je plains le sort de tout auteur Que les autres ne plaignent gueres; Si dans ses travaux littéraires Il veut goûter quelque douce?ir.

Que des beaux esprits serviteur Il évite ses chers confrères.

Montagne, cet auteur charmant , Tour à tour profond et fri-vole , Dans son château paisiblement , Loin de tout frondeur ma-lévole , Doutait de tout impunément. Et se moquait très libre-ment Des bavards fourrés de l'école ; Mais quand son élevé Char-ron, Plus retenu, plus méthodique , De sagesse donna leçon, il fut près de périr, dit-on , Par la haine théologique.

Les lieux , les temps, roccasion,

Font votre gloire ou votre chute :

Hier on aimait votre nom ,

Aujourd'hui Ton vous persécute.

La Grèce à l'insensé Pvr rhon

Fait élever une statue ;

Socrate prêche la raison.

Et Socrate boit la ciguë.

Heureux qui dans d'obscurs travaux

A soi-même se rend utile !

Il faudrait pour vivre tranquille

Des amis et point de rivaux.

La gloire est toujours inquiète.

Le bel esprit est un tourment ;

On est du]e de son talent :

C'est comme une épouse coquette.

Il lui faut toujours quelque amant;

Sa van. té qui vous obsède

S'expose à tout imprudemment; Elle est des autres l'agrément.

Et le mal de qui la possède.

Mais finissons ce triste ton :

Est-il si malheureux de plaire.* L'envie est un mal nécessaire ;
C'est un petit coup d'aiguillon Qui vous force encore à mieux
faire.

Dans la carrière des vertus L'ame noble en est excitée.

"Virgile avait son Mévius, Hercule axait son Eurrsthée.

Que m'importent de vains discours Qui s'en\ oient et qu'on
oublie.*' Je coule ici mes heureux jours Dans la plus tranquille
des cours.

Sans intrigue , sans jalousie , Auprès d'un roi sans courtisans.

Près de Boufflers et d'Emilie ;

E PITRE s. ii5

Je les -rois et je les entends:

Il faut bien que je fasse envie.

LXVII. A M. i, E MARÉcHAi. DE SAXE

en lui envoyant les œuvres de M. le marquis de Piochemore, son ancien ami, mort depuis peu. (Ce dernier est supposé lui faire un envoi de l'auti-e monde.)

J E goûtais dans ma nuit profonde Les froides douceurs du repos.

Et m'occupais peu des héros Qui troublent le repos du monde ;
Mais dans nos champs élvsiens .le vois une troupe en colère De
liers Bretons , d'Autrichiens, Qui vous maudit et vous révère ; .le
vois des Français éventés Qui tous se flattent de vous plaire , Et
qui sont encore entêtés De leurs plaisirs et de leur gloire , Car ils
sont morts à vos côtés Entre les bras de la victoire.

Enfin dans ces lieux tout m'apprend Que celui que je vis à
table Gai, doux, facile, complaisant.

Et des humains le plus aimable.

Devient aujourd'hui le plus grand.

J'allais vous faire un compliment ; Mais, parmi les choses étranges Qu'on dit à la cour de Pluton , On prétend que ce fier Saxon S'enfuit au seul bruit des louanges, Comme l'Anglais fuit à son nom.

EPITILIES.

Lisez feulement mes folies , Mes vers qui n'ont loué jamais Que les trop dangereux attraits Du dieu du vin et des Sylvies :

Ces sujets ont toujours tenté Les héros de l'antiquité Comme ceux du siècle où nous sommes :

Pour qui sera la volupté S'il en faut priver les grands hommes?

LXVIIL A M. LE DUC DE RICHELIEU

à qui le sénat de Gênes avait érigé une statue.

Lunéville , novembre 174S.

J E la verrai cette statue

Que Gène élevé justement

Au héros qui l'a défendue.

Votre grand-oncle, moins brillant,

Vit sa gloire moins étendue ;

Il serait jaloux à la vue

De cet unique monument.

Dans l'âge frivole et charma i>t OÙ le plaisir seul est d'usage ,
Où vous reçûtes en partage l'^art de tromper si tendrement.

Pour modeler ce beau visage Qui de Ténus ornait la cour , On
eût prit celui de l'Amour, Et sur-tout de l'Amour volage; Et
quelques traits moins enfantins Auraient été la vive image Du
dieu qui préside aux jardins.

Ce double et charmant avantage Peut diminuer à la fin ;

EPURES. ir?

Mais la gloire augmente avec l'âge.

Du sculpteur la modeste main Vous fera l'air moins libertin;
C'est de quoi mon héros enrage.

On v^ peut filer tous ses jours Sur le trône heureux des
amours ; Tous les plaisirs sont de passage; Mais vous saurez ré-
gner toujours Par l'esprit et par le courage.

Les traits du Richelieu coquet.

De cette aimable créature.

Se trouveront en miniature Dans mille boîtes à portrait OÙ
Macé mit votre figure; Mais ceux dn Richelieu vainqueur.

Du héros soutien de nos armes , Ceux du père, du défenseur
D'une république en alarmes ,

Ceux de Richelieu son vengeur

Ont pour moi cent fois plus de charmes.

Pardon ; je sens tous les travers De la morale où je m'engage :

Pardon; vous n'êtes pas si sage
Que je le prétends dans ces vers.
.Te ne veux pas que l'univers
Vous croie un grave personnage.
Après ce jour de V'ontenoi
Où couvert de sang et de poudr#
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi ,
Lorsque, prodiguant votre vie.
Vous eûtes fait pâlir d'effroi.
Les Anglais , l'Autriche , et l'Envie,
Vous revîntes vite à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour TOUS seul , à ce que je vois.

Le Temps et l'Amonr n'ont point d'ailes; Et vous servez encor
les belles , Comme la France et les Génois.

LXIX. A M. D'ARNAUD

J_j X F IN d'Arnaud , loin de Manon,

S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de ['rédéric-Apollon.
Alil j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse©.
Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène ,
Ce conquérant législateur
Qui sut classer de son domaine
Tout dévot et tout procureur.
Deux fléaux de l'engeance humaine.
Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hippocrène;
Non pas comme dans ce jardin
Où l'art avec effort amené
Les Naïades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine
Fort étonné de son chemin;
Mais par un art bien plus divin ,
Par le pouvoir de ce génie

Qui sans effort tient sous sa main
 Toute la nature embellie.
 Mon d'Arnaud est donc appelé
 Dans ce séjour que l'on renomme ;
 Et tandis qu'un troupeau zélé
 De pèlerins au front pelé
 Court à pied dans les miirs de Rome Pour voir un trisle jubilé ,
 L'heureux d'Arnaud voit un grand liomme.

LXX. AU ROI DE PRUSSE

(iT^'o.)

-[jL IN S I , dans -vos galants écrits Qui vont courant toute la
 France, "Vous flattez donc l'adolescence De ce d'Arnaud que je
 chéris , Et lui montrez ma décadence.

.!e touche à mes soixante hivers ; Mais quand tant de lauriers
 divers S'accumulent sur votre tête ' Par vos exploits et par vos
 vers , Grand prince , il n'est pas fort honnête De dépouiller mes
 cheveux Lianes De quelques feuilles néghgées Que déjà l'Envie et
 le Temps Ont de leurs détestables dents Sur mon front à demi
 rongées.

Quel fLable de Marc-Antonin .' Et quelle malice est la vôtre !

Vous égratignez d'une main Lorsque vous caressez de l'autre.

Croyez , s'il vous plaît , que mon cœur , En dépit de mes onze
lustres , Conserve encore quelque ardeur.

Et c'est pour les hommes illustres.

L'esprit baisse ; mes sens glacés Cèdent au temps impitoyable
, Coinjone des convives lassés D'avoir trop long-temps t^u table;

Mais mon cœur est inépuisable, Et c'est vous qui le
remplissez.

LXXI. A M. HELVETIUS.

\\vie. toujours de ses douces lois Le dieu des vers vous endoc-
trine; Qu'à vos chants il joigne sa voix, *I'andis que de sa main
divine Il accordera sous vos doigts La lyre agréable et badine
Dont vous vous servez quelquefois; Que l'Amour , encor plus fa-
cile, Préside à vos galants exjloits Comme Phébus à votre style ;
Et que Plutus, ce dieu surnois.

Mais aux autres dieux très utile, Rende par maints écus tour-
nois Tjes jours que la Parque vous file Des jours plus heureux
mille fois Que ceux d'Horace et de Virgile.

LXXII A M. LE COMTE DE TRESSA

X R E s A N , l'un des grands favoris Du dieu qui fait qu'on est
aimable.

Du fond des jardins de Cypris , Sans peijie et par la main des
Ris, Vous cueille/, ce laurier durable Qu'à peine un .Tuteur misé-
rable, A son dur travail attache.

Sur le haut du Pinde perché.

Arrache en se donuant au diable.

Vous rendez les amants jaloux ; Les auteurs vont être en alarmes; Car vos vers se sentent des charmes Que 1 Amour a versés sur vous.

Tressan, comment pouvez-vous faire Pour mettre si facilement Les neuf Pucelles dans Çythere , Et leur donner votre enjouenvenf ?

Ah! prêtez-moi votre art charmant, Prêtez-moi votre main légère; Mais ce n'est pas petite affaire De prétendre vous imiter:

Je peux tout au plus vous chanter ; Mais les dieux vous ont fait pour plaire.

Je vous reconnais à ce ton Si doux , si tendre , et si facile :

En vain vous cachez votre nom; Enfant d'Amour et d'Apollon, On vous devine à votre style.

L XXI IL A M. DESMAHIS

Vos jeunes mains cueillent des fleurs Dont je n'ai plus que les épines ; Vous dormez dessous les courtines Et des Grâces et des neuf Soeurs :

Je leur fais encor quelques mines.

Mais vous possédez leurs faveurs.

Tout s'éteint, tout s'use, tout passe; Je m'affaihlis , et vous croissez ; Mais je descendrai du Parnasse Content , si vous m'y remplacez.

E P I T R E S: Je joais pen , mais j'aime encore; Je verrai dn moins vos ainours; Le crépuscule de mes jours S'embellira de votre aurore. ' Je dirai : .le fus comme vous:

C'est))ie'aticonp mé vanter peut-être Mais je ne serSi point jaloux :

Le plaisir pérlnet-il de l'être?

LXXÎV. A -M. LE CA.RDIXAI. QUIRINL

Berlùÿj'-iySi.

I Jcoi î vous voulez donc que je cLante Ce temple orné par vos bienfaits.

Dont aujdurd'bui Berlin se vante!

Je vous admire, et je me tais.

Comment sur les bords de la Sprée , Dans cette infidèle contrée Oû de Piome on brave les lois, Pourrai-je élever une voix A des cardinaux consacrée?

Eloigné des murs de Sion , Je gémis en bon catholique.

Hélas ! mon prince est hérétique , Et n'a point de dévotion.

Je vois avec componction Que dans l'infernale séquelle

II sera près de Cicéron , Et d'Aristide et de Platon, Ou vis-à-vis de Marc-Aurele.

t)u sait que ces esprits fameux Sont punis dans la nuit profonde ; Il faut qu'il soit damné comme eux ,

Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.

IVI^is sur-tout que je suis fâché D« le voir toujours entiché De rénorme et cruel péché Que l'on nomme la tolérance!

Pour moi, je frémis quand je pense ^ Que le musulman , le païen , Le quakre , et le luthérien , L'enfant de Genève , et de Rpme, Chez lui tout est reçu si bien , Pourvu que l'on soit honnête homme.

Pour comble de méchanceté , 11 a su rendre ridicule Cette sainte inhumanité , Cette haine dont sans scrupule S'arme le dévot entêté , Et dont se raille l'incrédule.

Que ferai-je , grand cardinal , Moi chambellan très inutile D'un prince endurci dans le mal , Et proscrit dans notre évangile.'
"Vous dont le front prédestiné A nos yeux doublement éclate;
"Vous dont le chapeau d'écarlate Des lauriers du Piade est crue ;
Qui , marchant sur les pas d'Hor.ice, Et sur ceux de saint Augustin, Suivez le raboteux chemin Du Paradis et du Parnasse ,
Convertissez ce rare esprit ; C'est à vous d'instruire et de plaire ;
Et la grâce de .lésus-Christ Chez vous brille en plus d'un écrit
Avec les trois Grâces d'Homère.

T. X X V. AU ROI DE PRUSSE

JDlaise Pascal a tort , il en faut convenir: Ce pieux misanthrope, Heraclite sublime , Qui pense qn'ici-bas tout est misère et crime.

Dans ses tristes accès ose nous mainîenir Qu'un roi queTona-
muse, et inêmeunroi qu'on aime. Dès qu'il n'est plus environné.

Dès qu'il est réduit à lui-même, Est de tons les mortels le plus
infortuné. Il est le plus heureux s'il s'occupe et s'il pense. Vous le
prouvez très bien ; car loin de votre cour, — En hibou fort
souvent renfermé tout le jour, Vous percez d'un œil d'aigle en cet
abyme immense Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux ;

Et votre esprit laborieux.

Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître. Qui se
connaît lui-même , et qui n'en vaut que mieux. Par ce mâle exer-
cice augmente encor son être. Travailler est le lot et l'honneur
d'un mortel. Le repos est, dit-on , le partage du ciel; Je n'en crois
rien du tout : quel bien imaginaire D'être les bras cro ses pendant
l'éternité! Est-ce dans le néant qu'est la félicité ? Dieu serait mal-
heureux s'il n'ava.t rieu à faire ; Il est d'autant plus Dieu qu'il '-st
plus agissant. Touj ours , ainsi qne vous, il produit qu elque ou
vrage : On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il se repent. Il préside
au scrutin qui dans le Vatican Met sur un front ridé la coiffe à
triple étage : Du prisonnier Mahmoud il vous fait un sultan: Il
mûrit à Moka, dans le sable arabe. Ce café nécessaire au pays
des frimas ;

Il met la fièvre en nos climats ,

Et le reraede en Amérique :

Il a rendu riuijnain séjour De la variété le mobile théâtre:

Il se plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre Les charmes arrondis
du sein de Pompadour, Taudis qu'il vons étend un noir luisant
d'ébene Sur le nez aplati d'une dame africaine Qui ressemble à

la nuit, comme l'autre an beau jour. Dieu se joue à son gré de la race mortelle; Il fait vivre cent ans le normand Kontenelle, Et trousse à trente-neuf mon dévot de Pascal. Il a deux gros tonneaux d'où le bien et le mal

Descendent en pluie éternelle Sur cent mondes divers et sur chaque animal : Les sots, les gens d'esprit, et les fous, et les sages, Chacun reçoit sa dose , et le tout est égal. On prétend que de Dieu les rois sont les images;

Les Anglais pensent autrement :

Ils disent en plein parlement Qn'un roi n'est pas plus Dieu que le pape Lnfaiïhble.

Mais il est pourtant très plausible Que ces puissants du siècle, un peu trop adorés, A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés, Ressemblent en un point à notre commun maître ; C'est qu'ils font comme lui le mal et le bien-être; Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais Le tonneau des dégoûts , des chagrins , des caprices , Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits :

Répandez de pures délices Sur votre peu d'élus à vos banquets admis; Que leurs fronts soient sereins, que leurs cœurs soient

unis ; Au fea de votre esprit que notre esprit s'éclaire ; Que sans empressement nous cherchions à vous plaire;

Qu'en dépit de la majesté

12^ EPITKES.

Notre ajïréable liberté , Compagne du plaisir, mère de la saillie.

Assaisonne avec volupté

Les ragoûts de votre ambrosie.

Les honneurs rendent vain, le plaisir i-end heureux.

Versez les douceurs de la vie

Sur votre Olrrupe sablonneux , Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

LXXXVL L'AUTEUR arrivant dans sa terre , près du lac de Genève.

Mars 1755.

\J maison d'Aristippe , ô Jardins d'Epicnre, Vous qui me présentez dans vos enclos divers

Ce qui souvent manque à mes vers , Le mérite de l'art soumis à la nature ; Empire de Pomone et de Flore sa sœur,

Recevez votre possesseur ; Qu'il «oit , ainsi que vous, solitaire et tranquille. Je ne me vante point d'avoir en cet asyle

Rencontré le parfait bonheur ; Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;

Il est encor moins chez les rois;

Il n'est pas même chez le sage :

De cette courte vie il n'est point le partage; Il faut y renoncer ; mais ou peut quelqnefoi.i

Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés ! D'un tranquille océan l'eau pure et transparente R.iigne les bords fleuris de ces champs fortunés ; D'irmombrab'es coteaux ces champs sont couronnés;

EPITRES. i2j

Bacchns les embellit ; leur insensible pente Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux Qni pressent les enfers, et qui fendent les cieus. Le voilà ce théâtre et de nïi^e ei de gloire, Eternel boulevard qni n'a point garanti

Des Lombards le henu territoire.

"Voilà ces monts affreux célébrés fJans l'h sToire , Ces monts qu'ont traversés , par nn vol si hardi , Les Charles , les Othon . Catinat , et Conti ,

Sur les ailes de la victoire.

An bord de cette mer où s'égarent mes yeux , Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée,

Est-il vrai que dans ces beaux lieux , tJes soins et des grandeurs écartant toute idée , Tn vécns en vrai sage, en vrai voluptueux. Et que, lassé bientôt de ton doux hermitage , Tn voulus être pape , et cessas d'être sage.** Lieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant ; Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,

Si j'étais ainsi pénitent.

Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains, L'auteur harmonieux des douces Géorgiques, Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques , Ces lacs que la nature a creusés de ses mains

Dans les campagnes italiques.

Mon lac est le premier; c'est sur ces bords heureux Qu'habite des hamains la déesse éternelle , L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux. Que tout mortel embrasse, ou désire , ou rappelle, Qui vit dans tons les cœurs , et dont le nom sacré Dans les cours des tyrans est tout bas adoré, La liberté. J'ai vu cette déesse altière , Avec égalité répandant tous les biens.

Descendre de Morat en habit de guerrière ,

i2.<5 EPITRES.

Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens , Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques et ces dards, On traînait ces canons, ces échelles fatales Qu'elle-même brisa , quand ses mains triomphales. De Genève en danger défendaient les remparts. Un peuple entier la suit : sa naïve alégresse Fait à tout l'Apennin répéter ses clamenrs; Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce Aux champs de Marathon prodiguai taux vainqueur»; C'est là leur diadème ; ils en font plus de compte Que d'un cercle a fleurons de marquis et de comte , Et des larges mortiers à grands bords abattus. Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus. On ne voit point ici la grandeur insultante

Portant de l'épaule au côté

Un ruban que la vanité

A tissu de sa main brillante ; Ni la fortune insoleule Repous-
sant avec fierté La prière humble et tremblante De la triste
pauvreté.

On n'y méprise point les travaux nécessaires; Les états sont
égaux, ex les hommes sont frères.

Liberté, liberté, ton trône est en ces lieux. La Grèce où tu na-
quis t'a pour jamais perdue ,

Avec ses sages et ses dieux ; Rome depuis Brutns ne t'a jamais
revue; Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue. Le Sarmate
à cheval t'embrasse avec fureur ; Mais le bourgeois à pied, ram-
pant dans l'esclavage. Te regarde, soupire, et meurt dans la dou-
leur. L'Anglais , pour te garder , signala sou courage ; Mais on
prétend qu'à Londre on te veud quelquefois ;

Non, je ne le crois point; ce peuple fier et sage Te paya de son
saug, et soutiendra tes droits. Aux marais du hatave ou dit qne fa
cliancelles ; Xupeux te rassurer : la race des Nassanx, Qui dressa
sept autels à tes lois immortelles. Maintiendra de ses mains fi-
dèles Et tes honneurs et tes faisceaux.

Venise te conserve , et Gènes t'a reprise. Tout à côté (!n trône
à Stockholm on t'a mise : XJn si beau voisinage est souvent dan-
gereux. Préside à tout état où la loi t'autorise , Et restes-y si tu le
peux.

Ne va plus, sous les noms et de ligne et de fronde. Protectrice
funes e eu nouveautés féconde, Troubler les ; ours brillants d'nn
peu pie de vaincpteurs. Gouverné par les lo s, jilus encor par les
mœurs ;

Il chérit la grandeur suprême;

Qu'a-t-i! besom de tes faveurs.

Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-
mènie ?

Dans le vaste Orient ton sort n'est pas s: beau. Aux murs de
Constantin, tremblante et consternée. Sous les pieds dun -visir tn
languis enchaînée

Entre le sabre et le cordeau.

Chez tous les L^antins tu perdis ton chapeau : Que celui du
graud Tell orne en ces lieux ta tête. Descends dans mes foyers en
tes beaux jours de fête;

"Viens m'y fa re un destin nouveau.

Embellis ma retraite où. l'amitié t'appelle; ■ Sur de simples
gazons viens t'asseoir avec elle. Elle fuit comme toi les vanités
des cours. Les cabales du Juonde, et son règne frivole. O deux di-
vinités, vous êtes mon recours ; L'une élevé mon ame, et l'autre la
console;

Présidez à mes derniers^Jours . '

i3o EPITRES.

LXXVII. A M. DESMAÏIS

V ODS ne comptez pas trente hivers; Les grâces sont votre par-
tage, Elles ont dicté vos beaux vers ; Mais je ne sais par quel tra-
vers Vous vous proposez d'èti'e sage, r. est un mal qui prend à

mon âge , Quand le ressort des passions, Quand de l'amour la
main di\ine, Quand les belles tentations Ne soutiennent plus la
macliine.

Trop tôt vous vous désespérez :

Croyez-moi , la raison sévère, Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagère :

Vous êtes jeune et fait pour plaire.

Soyez sur que vous guérirez.

.Te vous en dirais davantage Contre ce mal de la raison.

Que je hais d'un si bon courage; Mais je médite un gros ou-
vrage Pour le vainqueur du Port ilahon.

Je veux peindre à ma nation Ce jour d'éternelle mémoire.

Je dirai , moi qui sais l'histoire, Qu'un géant nommé Gérion
l'ut pris autrefois par Alcide Daus la même isle , au même lieu Où
notre briUant Richelieu A vaincu l'Anglais intrépide ; .Te dirai
qu'ainsi que Paphos Jlinorque à Yénus fut soumise :

EPITRES. i3r

Vous voyez bien que mon héros

Avait double droit à sa prise.

Je suis prophète quelquefois:

.l 'ai prédit ses heureux exploits ,

Malgré l'envie et la critique;

Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

LXXVIII. A L'EMPEREUR (FRANÇOIS I), ET L'IMPERATRICE , REINE DE HONGRIE,

sur l'inauguration de l'université de Vienne. (ly^B.)

\iuAND un roi bienfaisant que ses peuples bénissent

Les a comblés de ses bienfaits , Les autres nations à sa gloire applaudissent; Les étrangers charmés deviennent ses sujets: Tous les rois à l'envi vont suivre ses exemples ; Il est le bienfaiteur du reste des mortels; Et, tandis qu'aux beaux arts il élevé des temples.

Dans nos coeurs il a des autels.

Dans Vienne à l'indigence on donne des asyles, Aux guerriers des leçons , des honneurs aux beaux arts ,

Et des secours aux arts utiles :

Connaissiez à ces traits la fille des Césars. Du Danube embelli les rives fortunées l'ont retentir la voix des premiers des Germains: Leurs chants sont parvenus aux Alpes étonnées,. Et l'écho les redit aux rivages romains.

i32 EPITRES.

Le Rhône impétueux, et la Tamise altière

Répètent les mêmes accents.

*l'hérèse et son époux ont dans l'Europe entière

Un concert d'applaudissements.

Couple auguste et chéri , recevez cet hommage

Que cent nations ont dicté :

Pardonnez cet éloge, et souffrez ce langage

En faveur de la vérité.

IXXIX. A M. LE DUC DE RICHELIEU

sur la conquête de Malion. (1756.)

ij EPUis plus de quarante années

Vous avez été mon héros ; J'ai présagé vos destinées :

Ainsi quand Achille à Scyros Paraissait se livrer en proie Aux
jeux, aux amours, au repos, il devait un jour sur les Ilots Porter
la flamme devant Troie :

Ainsi quand Phryné dans ses bras Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le }ossédait pas ; Et son nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade.

Jadis les amants, les époux Tremblaient en vous voyant paraître ; Près des belles et près du maître "Vous avez fait plus d'un jaloux ; Enlin c'est aux héros à l'être.

C'est rarement que dans Paris , Parmi les festins et les ris, Ou démêle un grand caractère :

EPITRES. i33

Le préjugé ne conçoit pas Que celui qui sait l'art de plaire Sache aussi sauver les états :

Le grand homme échappe au vulgaire.

Mais lorsqu'aux champs de Fonteuoi Il sert sa patrie et son roi , Quand sa main des peuples de Gi-nes Défend les jours et rompt les chaînes, Lorsqu'aussi prompt que les éclairs Il chasse les tyrans des mers Des murs de IMlnorque opprimée , Alors ceux qui l'ont méconnu En parlent comme son armée ; Chacun dit : Je l'avais prévu ; Le succès fait la renommée.

Homme aimable, illustre guerrier, En tout temps Thoimear de la France, Triomphez de l'Anglais altier.

De l'envie , et de l'ignorance.

Je ne sais si dans Port Mahoa Vous trouverez un statuaire :

Mais vous n'en avez plus affaire ; "Vous allez graver votre nom Sur les débris de l'Angleterre ; Il sera béni chez l'Ibère, Et chéri dans ma nation.

Des deux RicheUeu sur la terre Les exploits seront admirés :

Déjà tous deux sont comparés , Et l'on ne sait qui l'on préfère.

Le cardinal affermissait Et partageait le rang suprême D'un maître qui le haïssait ; Vous vengez un roi qui vous aime.

Le cardinal fut plus puissant.

Et même un peu trop redoutable ; épîtres. rî

i34 EPITRES.

Tous me paraissez bieu plus grand, Puisfjue vous êtes plus aimable.

LXXX. A M. LE PRÉSIDENT HENAULT

sur son ballet du Temple des Chimères, mis eu musique par M. le duc de ÎS'ivernois, et représenté chez M. le maréchal de BeUe-Isle, en 1760.

Votre amusement lyrique Ma paru du meilleur ton; Si Linus fit la musique.

Les vers sont d'Anacréon.

L'Auacréon de la Grèce Vaut-il celui de Paris?

Il chanta la douce ivresse De Silène et de Cypris ; Mais lit-il avec sagesse L'histoire de son pays ?

Après des travaux austères.

Dans vos doux délassements Vous célébrez les chimères :

EUes sont de tous les temps , Elles nous sont nécessaires :

Nous sommes de vieux enfants ; Nos erreurs sont nos lisières;
Et les vanités légères Nous bercent en cheveux, blancs.

EPITRES. 135

LXXXI. A M. LE MARQUIS DE XIMENES, qui lui avait adressé une épître. (176;.)

Vous flattez trop ma vanité :

Cet art si séduisant vous était inutile ; L'art des vers suffisait ,
et votre aimable style

M'a lui seul assez enchanté.

Votre âge quelquefois hasarde ses prémices

En esprit ainsi qu'en amour :

Le temps ouvre les yeux, et l'on condamne un jour De ses
goûts passagers les premiers sacrifices :

A la moins aimable beauté Dans son besoin d'aimer on prodigue son ame. On prête des appas à l'objet de sa flamme; Et c'est ainsi que vous m'avez traité.

Ah ! ne me quittez point , séducteur que vous êtes ;

Ma muse a reçu vos serments. . . .

Je .sébs qu'elle est au rang de ces vieilles coquettes

Qui pensent fixer leurs amants.

LXXXII. A DAPHNE, cÉleerf. actrice.

I7GI

Oeli, E Daphné , peintre de la nature.

Tous l'imitiez et vous l'embellissiez.

La voix , re.^prit, la grâce , la figure,

i36 EPITRES.

Le sentiment n'est point encore assez : Vonsnous rendez ces prodiges d'Athene Que le génie étalait sur la scène.

Quand dans les arts de l'esprit et du goût On est sablime, on est égal à tout; Que dis-je? on i-egne, et d'un peuple fidèle On est chéri . sur -tout si Ton est belle. O ma Dftphné ! qu'un destin si flatteur Est différent du destin d'un auteur J

Je crois vous voir sur ce brillant théâtre Oû tout Paris , de -votre art idolâtre , Porte eu tribut son esprit et son cœur : Vous récitez des vers plats et sans grâce , Tous leur dounez la force et la douceur ; D'un froid récit vous réchauffez la glace ; Les contresens deviennent des raisons ; Tous exprimez, par vos sublimes sons, Par vos beaux yeux, ce que l'auteur vent dire ; Tous lui donnez tout ce qu'il croit avoir; Tous exercez un magique pouvoir Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire : On bat des mains, et l'auteur ébaudi Se remercie et pense être applaudi.

La toile tombe ; alors le charme cesse : Le spectateur apportait des présents Assez communs de sifflets et d'encens ; Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse. L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui , L'encens pour vous, et les sifflets pour lui.

Tous cependant , au doux bruit des éloges Qui vont pleuvant de l'orchestre et des loges, Marchant en reine , et traînant après vous A^ingt courtisans l'un de l'autre jaloux. Tous admettez près de votre toilette Du noble essaim la cohue indiscrete ; L'un dans la main vous glisse un billet doux;

EPITRES. i37

L'autre à Passy vous propose une fête ; Josse avec vous veut souper tête à tête ; Caudale y soupe, et rit tout haut d'eux tous: On vous entoure, on vous presse, on vous lasse. Le pauvre auteur, est tapi dans un coin, Se fait petit . tient à peine une place. Certain marquis l'appercevant de loin , Dit: Ah! c'est vous; bon jour, nionsieurPancrace, Bon jour ; vraiment votre pièce a du bon. Pancrace fait révérence profonde.

Bégaie un mot, à quoi nul ue répond , Puis se retire, et se croit du beau monde.

Un intendant des plaisirs dits menus.

Chez qui les arts sont toujours bien venus, Grand connaisseur, et pour vous plein de zèle, Vous avertit que la pièce nouvelle Aura l'honneur de paraître à la cour.

Vous arrivez conduite par l'amour ; On vous présente à la reine , aux princesse!! , Aux vieux seigneurs , qui dans leurs vieux propos Vont regrettant le chant de la Duolos : A'^ous recevez compliments et caresses; Chacun accourt, chacun dit, La voilà ; De tous les yeux vous êtes remarquée, De mille mains on vous verrait claquée Dans le salon, si le roi n'était là.

Pancrace suit ; un gros huissier lui ferme La porte au nez : il reste comme un terme, La bouche ouverte et le front interdit : Tel

que le Kranc qui , tout brillant de gloire, Ayant en cour présenté son mémoire.

Crevé à la fois d'orgueil et de dépit.

Il gratte , il gratte , il se présente , il dit, .Te suis l'auteur. . . .
Hélas ! mon pauvre hère C'est pour cela que vous n'entrerez pas.
Le maDieureux, honteux de sa misère,

i38 EPITRES.

S'esquive en hâte , et murmurant tout bas De voir en lui les
neuf muses bannies. Du temps passé regrettant les beaux jours, Il
rime encore, et s'étonne toujours Du peu de cas qu'on fait des
grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur, Froid gazetier, jaloux
d'uu froid auteur, Quelque Fréron , dans l'Ane littéraire , Vient
l'entamer de sa dent mercenaire ; A l'aboyeur il reste abandonné
Comme un esclave aux bêtes condamné.

Voilà son sort. Et puis cherchez à plaire!

Mais c'est bien pis , hélas ! s'il réussit ; L'Envie alors, Eunié-
nide implacable.

Chez les vivants harpie insatiable.

Que la mort seule à grand'peine adoucit; L'affreuse Envie , ac-
tive , impatiente.

Versant le tiel de sa bouclie écumautC', Court à Paris, par de
lonfjs sifflements. Dans leurs grenieis réveiller ses enfants. A
cette voix les voilà qui descendent.

Qui dans le monde à grands flots se répandent , En manteau court, en soutane, en rabat, En petit maître , en petit magistrat : Ecoutez-les : Cette œuvre dramatique Est dangereuse, et l'auteur hérétique ; Maître Abraliam \a sur lui distillant L'acide impur qu'il vendait sur la Loire ; Maître Crevier, dans sa pesante histoire Qu'on ne lit point, condamne son talent.

Un petit singe a face de Thersite, Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris, Bel esprit faux qui hait les bons esprits, Fou sérieux que le bon sens irrite, Echo des sots, trompette des pervers , En prose dure insulte les beaux vers,

EPURES. i39

Poursuit le sage, et noircit le mérite.

Mais écoutez ces pieux loups-garous, Persécuteurs de l'art des Euripides , Qui vont lieu il faut en phrases insipides Contre la scène et même contre tous.

Quand vos talents entraînent au théâtre Un peuple entier, de votre art idolâtre. Et font valoir quelque ouvrage nouveau.

Un possédé , dans le fond d'un tonneau Qu'on coupe en deux, et qu'un vieux dais surmonte.

Crie au scandale , à Tliorreur, à la honte , Et vous dépeint au public abusé Comme un démon en fille déguisé.

Ainsi toujours unissant les contraires Nos chers Français, dans leurs têtes légères Que tous les vents font tourner à leur gré , Yont diffamer ce qu'ils ont admiré.

O mes amis, raisonnez , je vous prie; Un mot suffit. Si cet art est impie , Sans répugnance il le faut abjurer; S'il ne l'est pas , il

le faut honorer.

L XX XI IL A Madame DENIS, sur l'agriculture. (1761.)

V^ u ' 1 1, est doux d'emploVer le déclin de son âge Comme le grand Yirgile occupa sou printemps .' Du beau lac de Mautoue il aimait le rivage; 11 cultivait la terre et chantait ses présents; Mais bientôt, ennuyé des plaisirs dn village, D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour , Et malgré Mévius il parut à la cour.

i4f> EPITRES.

C"esllacour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.

Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre : Tu «ar-das les troupeaux , mais c'était ceux d'un roi : Je n'aime les mou-tois que quand ils sont à moi ; L'aibre qu'on a planté rit jilus à notre vue Que le parc de Versaille et sa vaste étendue. Le nor-mand Fontenelle, au-milieu de Paris, Prêta des agréments au chalumeau champêtre; Mais il vantait des soins qu'il craignait de couuaitre , Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits. Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise: Ne célébrons jamais que ce que nous aimons. En fait de sentiment l'art n'a neu qui nous plaise; Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons ; Ce sont des faussetés, et non des fictions.

Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire .' Me dit un petit-maitre amoureux du fracas. Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas; ; On s'oublie . on espère, on jouit . on désire ; Il nous faut du tumulte , et je sens que mon cœur, S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.

Attends ,bel étourdi, que les rides de l'âge Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage. Que Ganssin tait quitté, qu'un ingrat t'ait

trahi. Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite T'ait noirci des poisons de sa langue maudite , Qu'un opulent frippon , de ses pareils hai. Ait ravi des bonheurs qu'on enlevé au mérite ; Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi, Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.

]Mais vivre sans plaisir , sans faste , sans emploi .' Succomber sous le poids d'un ennui volontaire .'

De l'ennui .' penses-tu que , retiré chez toi , Pour les tiens , pour l'état , tu n'as plus rien à faire .' La nature t'appelle, apprend à l'observer;

EPITRES. i4r

La France a des déserts , ose les cultiver j Elle a des malheureux; un travail lueessaire, Ce partage de l'homme et sou consolateur. En chassant l'itudigence amené le bonheur; Change en épis dorés, change en gras pâturages Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages. Tes vassaux languissants qui pleuraient d'être nés , Qui redoutaient sur-tO|it de former leurs semblables, Et de donner le jour à des infortunés , Vont se lier gaiment par des nœuds désirables. D'un canton désolé l'habitant s'enrichit ; Turbilli dans l'Anjou t'imite et t'applaudit. Berlin, qui dans son roi voit toujours sa patrie. Prête un bras secourable à ta noble industrie. Trudaine sait as.sez que le cultivateur Des ressorts de l'état est le premier moteur , Et qu'on ne doit pas moins , pour le soutien du trône, A la faux de Cérés qu'au sabre de P)elloïie.

.T'aime assez saint Kenoit : il prétendit du moins Que ses enfants tondus , chargés d'utiles soins , Méritassent de vivre en guidant la charrue. En creusant des canaux , en défrichant des bois ;

, Mais je suis peu content du bon-homme l'rançois: Il crut
qu'un vrai chrétien doit gucuser dans la rue,

\ Et voulut que ses fds, robustes fainéants,

I Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.

' Dieu veut que l'on travaille, et que l'on s'évertue ;

I Et le sot mari d'Eve au Paradis d'Eden Reçut un ordre exprès
d'arranger sou jardin ; C'est la première loi donnée au premier
homme Avant qu'il eût mangé la moitié de sa ponime. Mais ne
détournons point nos mains et nos regards JVi des autres
emploi», ni sur-tout des beaux arts. Il est des temps pour tout; et
lorsqu'en mes vallées, , Qu'entoure un long amas de montagnes
pelées, De quelques malheoureux ma main sèche les pleurs,

Sur la sfbene à Paris j'en fais verser peut-être; Daus Versaille
étouné j'attendris de grands cœnr^s ^ Et, sans croire approcher de
Racine, mon maître. Quelquefois je peux pkire, à l'aide de Clai-
ron. Au fond de son boubrier je fais rentrer Fréron. L'archidiacre
Trublet prétend que je l'ennuie, La représaille est juste; et je sais
à propos Confoadre les pervers et me moquer des sots. En vain
sur son crédit un délateur s'appuie ; Sous son bonnet quarré, que
ma main jette à bas. Je découvre en riant la tête de Midas. J'ho-
nore Diderot malgré la calomnie; Ma voix parle plus haut que les
cris de l'envie ; Les échos des rochers qui ceignent mou désert
Répètent après moi le nom de d'Alembert. Un philosophe est
ferme et n'a point d'artifice; Sans espoir et sans crainte il sait
rendre justice; Jamais adulateur , et toujours citoyen, A son
prince attaché sans lui demander rien , Fuyant des factions les
brigues ennemies Qui se glissent par fois dans nos académies.
Sans aimer Loyola , condamnant saint Médard, Des billets qu'on

exige il se rit à l'écart, E^t laisse aux parlements à réprimer
l'église. Il s'élève à son Dieu quand il foule à ses pieds Un fatras
dégoûtant d'arguments décriés, Et son ame inflexible au vrai seul
est soumise. C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois. En
guerre avec les sots, en paix avec soi-même, Gouvernant d'une
main le soc de Triptolème , Et de l'autre essayant d'accoi'der sous
ses doigts La lyre de Racine et le luth de Chapelle.

O vous, à l'amitié dans tous les temps fidèle , Tous qui, sans
préjugés, sans vice, sans travers. Embellissez mes jours ainsi que
mes déserts , Soutenez iiies travaux et ma philosophie :

Tons cultivez les arts . les arts vous ont suivie. Le sang du
grand Corneille, élevé sous vos yeux. Apprend paj" vos leçons à
mériter d'en être. Le père de Cinua vient ni'instruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître; Son ombre
nous console, et nous dit qu'à Paris 11 faut abandonner la place
aux Seudéris.

LXXXIV. A Madame ELIE DE BEAUMOINT

en réponse à une épltre en vers , au sujet de mademoiselle
Corneille.

(■>.o mai 1761.)

O'iL est an monde une beauté Qui de Corneille ait hérité, Vous
possédez cet apanage.

L'enfant dont je me suis chargé N'a point l'art des vers en par-
tage :

Vous l'avez ; c'est un avantage Qui m'a quelquefois affligé, Et que doit fuir tout homme sage.

Ce dangereux et beau talent Est pour vous un simple ornement.

Un pompon de plus à votre âge; Mais quand un homme a le malheur D'avoir fait en forme un ouvrage.

Et quand il est monsieur l'auteur, C'est un métier dont il enrage.

Les vers, la musique, l'amour, Sont les charmes de notre vie:

Le sage en a la fantaisie , Et sait les goûter tour à tour; S'y livrer toujours c'est fohe.

LXXXV. A MADEMOISELLE CLAIRON

Xje sublime en tout genre est le don le plus rare ; C'est là le vrai phénix ; et , sagement avare , La nature a prévu qu'en nos faibles esprits Le beau , s'il est commun, doit perdre de son prix. La médiocrité couvre la terre entière; Les mortels ont à peine une faible lumière. Quelques vertus sans force, et des talents bornés. S'il est quelques esprits par le ciel destinés A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire, A franchir des beaux arts la limite ordinaire, La nature est alors prodigue en ses présents; Elle égale dans eux les vertus aux talents. Le souffle du génie et ses fécondes flammes N'ont jamais descendu que dans de nobles âmes: Il faut qu'on en soit digne, et le cœur épuré Est le seul aliment de ce flambeau sacré ; l'esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi que forma Vénus, et que Miurver anime, Toi qui ressuscitas, sous mes rustiques toits, L'Electre de Sophocle aux accents de ta voix , (Non l'Electre française à la mode soumise, Pour le galant Itys si gaLimment éprise ;) Toi qui peins la nature en osant renibéilir. Souveraine d'un art que tu sus ennoblir, Toi dont uu geste , un mot m'attendrit et m'enflamme. Si j'aime tes talents, je respecte ton ame. L'amitié , la grandeur , la fermeté , la foi , Les vertus que tu peins je les retrouve en toi. Elles sont dans ton cœur; la vertu quej'eucenss N'est pas des voluptés la severe abstinence. L'amour, ce don du ciel, digne de sou auli-ur, ^

EPITRES. i45

Des malheureux liura.iins est le consolateur : iui-même il fut un dieu dans les siècles antiques; On en fait un démon chez nos vils fanatiques: Très désintéressé sur ce péché charmant, J'en parle en philosophe, et non pas en amant. Une femme sensible , et que l'alnour engage, Quand elle est honnête homme ^ à mes yeux est un sage.

Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta Le démon Belphégor et madame Honesta , L'Esope des Français, le maître de la faLle, Ait de la Cha.'upmêlé vanté la voix aimable, Ses accents amoureux , et ses sons affétés , Echo des fades airs que Lambert a notés : Tu n'étais pas alors : on ne pouvait connaître Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naîti'e.

Corneille , des Romains peintre majestueux , T'aurait vue aussi noble, aussi romaine qu'eux. Le ciel , pour échauffer les glaces de mon âge , .Le ciel me résér^ait ce flatteur avantage ; Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux Ait pu nièler quelque ombre à tes jours glorieux. L'ame qui sait peuser n'en est point

étonnée; Elle s'en affermit, loin d'être consternée: C'est le creuset du sage ; et son or altéré Eu renaît plus brdlant, en sort plus épuré. En tous temps , en tous lieux le public est injuste: Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste. La malice, l'orgueil, un indigne désir D'abaisser des talents qui fout notre plaisir - De flétrir les beaux arts qui consolent la vie : Voilà le cœur de l'homme ; il est né pour l'envie. Al'éghse, au barreau, dans les camps, dans les cours. Il est , il fut ingrat , et le sera toujours.

Du siècle que j'ai vu tu sais quelle est la gloire : iCe siècle des tâeuts vivra dans la mémoire. ÉRÎTRES, etc. I ■)

Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna

L'auteur d'Ipliigénie, et celui de Cinna ,

Ce qu'essuya Quinault, ce que souffrit Sliolierc,

Eénéloii dans i'exii terminant sa carrière,

Arnaud , qui dut jouir du destin le plus beau,

Arnaud manquant d'asyle, et luênien de tombeau.

De l'âge où ûous vivons que pouvons-nous attendre '.

La lumière, il est vrai, commence à se répandre :

Avec moins de talents on est plus éclairé ;

Mais le goât s'est perdu, l'esprit s'est égaré.

Ce siècle ridicule est celui des brochures,

Des chansons, des extraits, et sur-tout des injures.

La barbarie approche : Apollon indigoé

Quitte les bords heureux où ses lois ont régné ;

Et, fuyant à regi'et son parterre et ses loges ,

Melporaene avec toi fuit chez les AUobroges.

L XX XVI. A M. l'abbé DE LA POKTE. (1765.)

JL V pousses trop loin l'amitié.

Abbé , quand tu prends ma défense ; Le vil objet de ta vengeance
Sous ta verge me fait pitié.

Il ne faut point tant de courage Pour se battre contre un poltron,
IVi pour écraser un Fréron Dont le nom seul est un outrage.

Un passant donne au polisson Un coup de fouet sur le visage ;
Ce n'est que de cette façon Qu'oa corrige un tel personnage, S'il
pouvait être corrigé.

Mais on le hue , on le bafoue ,

EPITRF.S. j47

On l'a mille fois fustigé :

Il se carre encor dans la boue ; Dans le mépris il est plongé.

Sur chaque théâtre on le joue :

Ne suis-je pas assez vengé ?

LXXXII. A HENRI IV

sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin, père de Louis xvi. (1766.)

XiîTRÉpiDE soldat , vrai chevalier , grand homme , jRon roi , fidèle ami, tendre et loyal amante , Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome , Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement , Henri , tons les Français adorent ta mémoire ; Ton nom devient plus cher et plus grand chaque jour ; Et peut-être, autrefois quand j'ai chanté ta gloire, Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.

Un des beaux rejetons de ta race chérie , Des marches de ton trône au tombeau descendu, Te porte en expirant les vœux de ta patrie, Et les gémissements de (on peuple éperdu.

Lorsque la mort sur lui levait sa faux tranchante, On vit de citoyens une foule tremblante Entourer ta statue, et la baigner de pleurs ; C'était là leur autel, et dans tous nos malheurs On t'implore aujourd'hui comme un dieu tutélaire. La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre, Tieusement célèbre en des temps ténébreux, N'entendpointuos regrets, n'exauce point nos vœiix, De l'empire français n'est point la protectrice.

C'est toi , c'est ta valeur , ta bouté , ta justice

Qui préside à l'état raffermi par tes mains :

Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères.

C'est l'encens qu'on te doit -jles Grecs et les Romains

Invoquaient des héros, et non pas des bergères.

O si de mes déserts, où j'achève mes jours , .Te m'étais fait entendre au fond du sombre empire! Si, comme au temps d'Orphée, un enfant de la lyre De l'ordre des destins interrompait le cours! Si ma voix.... mais tout cède à leur arrêt suprême; Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art et ses secours, ' Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,. Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité Est l'esclave éternel de la fatalité:

A d'immuables lois Dieu soumit la nature.

Sur ces monts entassés, séjour de la froidure , Aux creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux, Je vois des animaux maigres, pâles, hideux. Demi-nus, affamés, courbés sous l'infortune: Ils sont hommes pourtant; notre mère commune A daigné prodiguer des soins aussi puissants A pétrir de ses mains leur substance mortelle. Et le grossier instinct qui dirige leurs sens , Qu'à former les vainqueurs de Pharsale et d'Arbelle; Au livre des destins tous leurs jours sont comptés: Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités Epouvantent le lâche, et consolent le sage. Tout est égal au niontle ; un mouraul n'a point d'âge : Le dauphin le disait au sein de la grandeur, Au printemps de sa vie, au comble du bonheur; Il l'a dit en mourant, de sa voix affaiblie , A son 111s, à son père, à la cour attendrie. O toi, triste témoin de son dernier moment, Qui lis'de sa vertu ce faible monument, ,3Ne me demande point ce qui fonda sa gloire. Quels funestes exploits asurent sa mémoire,

Quels peuples malheureux on le vit conquérir, Ce qu'il fit sur la terre il t'apprit à mourir.

LXXXVIII. A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS

i R o Y E z qu'un vieillard cacochyme , Chargé de soixante et
douze ans , Doit mettre, s'il a quelque sens.

Son anie et son corps au régime.

Dieu lit la douce illusion Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition , Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon, Que Chaulieu même, et Saint-Au-
laire, Tiraient encor quelque chanson De leur cervelle
octogénaire.

Mais ces exemples sont trompeurs ; Et quand les derniers
jours d'automne Laissent éclore quelques fleurs, On ne leur voit
point les couleurs Et l'éclat que le printemps donne ; Les ber-
gères et les pasteurs N'en forment point une couronne, La Parque
de ses vilains doigts Marquait d'un sept avec un trois :

La tête froide et peu pensante De Fleuri qui donna des lois A
notre France languissante:

Il porta le sceptre des rois , Et le garda jusqu'à nouante.

Régner est un amusement

150 EPITRES.

Pour an vieillard triste et pesant, De toute autre chose inca-
pable ; Mais vieux bel-esprit, vieux amant, Vieux chanteur est
insupportable.

C'est à vous, ô jeune Roufflers, A vous dont notre Suisse admire
Le crayon , la prose , et les vers , Et les petits contes pour
rire ; C'est à vous de chanter Théniaire, Et de briller dans un
festin.

Animé du triple délire Des vers , de l'amour , et du vin.

LXXXIX. A M. I-RANÇOIS DE JNEUFCHATEAU

^i vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant ;
Si dans \otre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarri des dons de Flore;
Si votre voix jeune et sonore
Prélude d'un ton si touchant.
Quand je fredonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des Grâces, qu'en vain j'implore.
Tous devenez l'heureux amant ,
Et ."-i ma vieillesse déplore

La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore;
Tout cela peut m'humilier.
Mais je n'en vois point de remède.
Il faut bien que l'on me succède ;
Et j'aime en vous mon héritier.

XC. A M. DE CHABANON

qui , dans une pièce de vers , exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie. (1767.)

A. I M A B r, E amant de Polynie , Jouissez de cet àf;e heureux
Des voluptés et du génie ; Abandonnez-vous à leurs feux.

Ceux de jnou aiue appesantie iVe sont qu'une cendre amortie ,
Et je renonce à tous vos jeux.

L.a fleur de la saison passée Par d'autres fleurs est remplacée.

Une sultane, avec dé[]it.

Dans le vieux serrail délaissée , "Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand-seigneur l'a chassée.

Lorsqu'Elie était décrépité.

Il s'enfuit , laissant son esprit A son jeune élevé Elisée.

Ma muse est de moi trop lassée :

Elle me quitte et vous chérit; Elle sera mieux caressée.

XCI. A Madame DE SAINT-JULIEN

ÏJ E S contraires bel assemblage , Vous qui , sous l'air d'un papillon , •Cachez les sentiments d'un sage.

Revolez de mon liermitage

i52 EPITRES.

A votre brillant tourbillon; Allez chercher rillusion Compagne heureuse du bel âge.

Que votre imagination Toujours forte, toujours légère.

Entre Boufflers et Voisenon Répande cent traits de lumière;
Que Diane, que les Amours Partagent vos nuits et ^•os jours:

S'il vous reste en ce train de vie , Dans un temps si bien employé.

Quelques moments pour l'amitié, JN e m'oubliez pas , je vous prie ; J'aurais encor la fantaisie D'être au nombre de vos amants :

Je cède ces honneurs charmants Aux doyens de l'académie.

Mais quand l'aurai quatre-vingts ans.

Je prétends de ces jeunes gens Surpasser la galanterie.

S'ils nve surpassent en talents.

Ces petits vers froids et coulants Sentent un peu la décadence :

On m'assure qu'en plus d'un sens Il en est tout de même en France.

Le bon temps reviendra, je pense; Et j'ai la plus ferme espérance Dans un de messieurs vos parents.

XCII. A MON VAISSEAU. (ij^S

V^ Vaisseau , qui portes mon nom , Puisses-tu comme moi résister aux orages! L'empire de Neptune a vu moins de naufrage»

E PITRES. i53

Que le Permesse d'Apollon.

Tu voj^ueras peut-être à ces climats sauvages Que Jean-.laot]ue a vantés dans son nouveau jargon.

Ya débarquer sur ces rivages

Patouillet , Nonotte , et Fréron ;

A moins qu'aux chantiers de Toulon Ils ne servent le roi noblement et sans gages.

Mais non, ton sort t'appelle aux dunes d'Albion : Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise La liherté superbe auprès du trône assise. Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers; Et malgi'é ses partis, sa fougue et sa licence. Elle tient dans ses mains la corne d'abondance Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Prfris ne s'informerà guère

Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,

Ou si ton breton uautocnier Te conduit près de ÎNaple, en ce
séjour fertile Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier

Que de la c'endre de Virgile.

jS^e va point sur le Tibre ; il n'est plus de talents ,

Plus de héros , plus de grand hoiiiue :

(Jhez ce peup'e de conquérants

Il est un pape , 'et plus de Rouie.

\ a))hitôt vers ces nionls qu'autrefois sépara

]^e redoutable fils d'Alcmene, Qui domta les lions , sous qui
l'hydre expira , Va qui des dieux jaloux brava toujours la haine.
Tu verras en Espagne un Alcide nouveau,

Vainqueur d'une hydre plus fatale, Des superstitions déchirant
le bandeau,

Plongeant dans la nuit du tombeau De l'inquisition la puis-
sance infernale ;

i54 EPITRES.

Dis-lui^u'il est en France un mortel qui l'égale;

Car tu parles, sans doute, ainsi que le vaisseau

Qui transporta rlaus la Colchiile Les deux jumeaux divins, .ïa-
son, Orphée, Alcide. JBaptisé sous mon nom tu parles hardi-
ment: Que ne diras -tu point des énormes sottises

Que mes chers Français ont commises

Sur l'un et sur l'autre élément !

Tr brûles de partir ; attends , demeure , arrête ;

Je prétends m'embarquer; attends-moi, je te joins:

Libre de passions, et d'erreurs, et de soins,

J'ai su de mon asyle écarter la tempête ;

Mais dans mes prés fleuris , dans mes sombres forêts,

Dans l'abondance, et dans la paix.

Mon ame est encore inquiète:

Des méchants et des sots je suis encor trop près; Les cris des
malheureux percent dans ma retraite. Enfin le mauvais goût qui
domine aujourd'hui

Déshonore trop ma patrie:

Hier on m'apporta , pour combler mon ennui.

Le Tacite de la Blétrie.

Je n'y tiens point, je pars, et j'ai trop différé.

Ainsi je m'occupais, sans suite et sans méthode. De ces pen-
sers divers où j'étais égaré. Comme tout solitaire à lui-même
livré,

Ou comme un fou qui fait une ode , Quand Minerve, tirant les
rideaux de mon lit. Avec l'aube du jour m'apparut , et me dit : Tu
trouveras par-tout la même impertinence:

Les ennuyeux et les pervers

Composent ce vaste univers ;

Le monde est fait comme la France.

Je me rendis à la raison ;

EPITRES. l'ÎS

Et, sans plus m'affliger des sottises du monde. Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'oude , Et je restai dans ma maison.

XCIII. A M. DE SAINT-LAMBERT

V[^]HANTRE des vrais plaisirs, harmonieux émule

Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,

Qui peignez la nat-ure et qui l'embellissez,

Que vos Saisons m'ont plu ! que mes sens émoussés

A votre aimable voix se sentirent renaître!

Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!

Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez:

Dans ces champs malheureux , si long-temps désertés,

Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance ;

J'ai fait fleurir la paix, et régner l'innocence.

Ces vignobles, ces bois , ma main les a plantés ;

Ces granges ,ces hameaux désormais habités,
Ces landes , ces marais changés en pâturages.
Ces colons rassemblés, ce sont là mes ouvi-ages ;
Ouvrages fortunés , dont le succès constant
De la mode et du goût n'est jamais dépendant ;
Ouvrages plus chéris que Mérope et Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la satire.

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois , Les charmes
de l'amour , l'honneur des grands

exploits, Et, parcourant des arts la flatteuse carrière. Aux mor-
tels aveuglés rendre un peu de lumière ! Mais encor plus heureux
qui peut!, loin de la cour^ Embellir sagement un champêtre sé-
jour, ■!

Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent! De ses heu-
reux succès quelques frippons gémissent : Un vil cagot mitre , ty-
ran des gens de bien ,

i56 EPITRES. \

Va l'accuser en cour de n'être pas chrétien:' Le sage ministère
écoute avec surprise; Il reconnaît Tartuffe , et rit de sa sottise.

Cependant le vieillard ache\ e ses moissons : Le pauvre en est
nourri; ses chanvres, ses toisons Habillent décemment le berger,
lu beri^ere ; Il nuit par Thyinen Mœr'> avec Glycere ; Il donue
une chasuble au bon curé du lieu . Qui, buvant avec lui, voit bien
qu'il croit en Dieu. Ainsi dans l'alégresse^il achevé sa vie.

Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Ansonie De peindre ces tableaux ignorés dans Paris», D'en ranimer les traits par son beau coloris. D'inspirer aux humains le goût de la retraite. Mais de vos chers Français la noblesse inquiète, Pour avant régner chez soi, va ramper dans les cours: Les folles vanités consomment ses beaux jours; Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.

Plutus est dans Paris , et c'est là qu'il appelle Les voisins de l'Adour, et du Rhône, et du Var: Tous viennent à genoux environner son char; Les uns montent dessus, les autres dans la boue Baisent, en soupirant, les rayons de sa roue. Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé, A d'utiles travaux à quinze ans enlevé, Des laquais de Paris s'en va à la grosse armée : Il sert d'un vieux traitant la mairesse affamée ; De sergent des impôts il obtient un emploi; Il vient dans son hameau . tout fier, de par le roi l'ait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne, Rend aux citoyens le pain que je leur donne. Et traîne en des cachots le père et les enfants. Mais Vous le savez, grand Dieu! j'ai vu des innocents. Sur le faux exposé de ces loups juercenaires, Pour cinq sous de tabac envoyés aux galères.

Chers enfants de Cérès, ô chers agriculteurs.

EPURES. 157

Toutux nourriciers de vos persécuteurs, Jusqu'à quand serez-vous vers ces tristes frontières égarés sans pitié sous ces mains meurtrières? Ne vous ai-je rassemblés que pour vous voir périr En maudissant les champs que vos mains font fleurir! Un temps viendra , sans doute , où des lois plus humaines De vos bras opprimés relâcheront les chaînes : Dans ce moude nou-

veau vous aurez un soutien ; Car pour ce monde-ci je n'en espère rien. ExtT'einiim ejjiiod te allocjuor, lioc est.

XCIV. A Madasîe i.a ditcuesse DE CHOISEUI

\j ES dames de Paris Roilcau lit la satire. De la moitié du monde , hélas , faut-il médire ? .Teau-.lacque , assez connu par ses témérités. En nouveau Diogene aboie à nos beautés : 11 leur a préféré l'innocente faiblesse ; ' , Les faciles appas île sa grosse SuissesM^ Qui, contre son amant ayant peu combattu. Se défait d'un faux germe, et garde sa vertu. Miiis nos dames , dit-il , sont fausses et galantes . Sans esprit, sans pudeur , et fort impertinentes ; Elles ont l'air hautain, mais l'accueil familier. Le ton d'un petit-maitre, et l'œil d'un grenadier. O le méchant esprit ! gardez-vous bieu de lire De ce grave insensé l'insipide délire.

Auteurs mieux élevés , fêtez dans vos écrits Les dames de Yersaille et celles de Paris: Etudiez leur goût ; vous trouverez chez elles De l'esprit sans effort , des grâces naiurelles, ÉriTP.rs , etc. i 4

i58 EPITRÏLS.

De l'art de converser les naïves douceurs , L'honnête liberté qui réforma nos mœurs. Et tous ces agréments que souvent Polyranie Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.

Ne cotfnaissez-vous point une femme de bien Aimable en ses propos, décente en son ruaintien, Belle sans être vaine, instruite,

et pourtant sage? Elle n'est pas pour vous; mais briguez son suffrage.

Après un tel portrait cherchez-vous encor plus? Avec tous les attraits vous faut-il des vertus? Faites-vous présenter par certain secrétaire Chez certaine beauté dont le nom doit se taire ; C'est Vénus-IJranie , épouse du dieu Marî ; C'est elle dont l'esprit anime les beaux arts , Non celle qu'on voyait, sous le lils de Cy-nire De son frippon d'enfant suivant l'injuste empire. Entre Adonis et Mars partager ses faveurs.

Il est vrai qu'en sa cour il est très peu d'auteurs : Dans les palais des dieux elle vit retirée; Vénus est philosophe au sein de l'empyrée ; Mais sa philosophie est de faire du bien: Elle exige sur-tout que je n'en dise rien; Sur mille infortunés que sa bonté console J'ai promis le secret, et je lui tiens parole.

Toi qui peignis si bien , dans un slyle épuré, Une tendre novice, un honnête curé, Toi dont le goût formé voudrait encor s'instruire, Entre Mars et Vénus tâche de l'introduire : Déjà de leurs bienfaits lu connais le pouvoir; Il est un plus grand bien, c'est celui de les voir. Mais ce joueur est rare , et le dieu de la guerre Garde sou cabinet dont on n'a2)proche guère. •Je sais plus d'un brave homme à sa porte assidu. Qui lui doit sa fortune et ne l'a jamais vu. Il faut entrer pourtant; il faut que les Apelles Puissent à leur plaisir contempler leurs modèles,

EPITRES. i5()

Et, plein» de lears vertus ainsi que de leurs traits, En transmettre à nos yeux de fidèles portraits.

Tes vers seront plus beaux , et ta muse plus fiere D'un pas nlus assuré va fournir sa carrière. CoUrtin jadis en vers à Sonning dit: Adieu , Faites mes compliments à Vabbé de Chaulieu: Moi je te dis en prose : Enfant de rbarmonie, Présente mon hommage à Vénus -Uranie.

XCV. A BOILEAU, ou MON TESTAMENT

Jj oiLKAU, correct auteur de quelques bons écrits ,

Zo'de de Quinault, et flatteur de Louis,

Mais oracle du goût dans cet art difficile

Où s'égayait Horace , où travaillait Virgile ,

Dans la cour du Palais je naquis ton voisin :

De ton siècle brillant mes yeux virent la fin ;

Siècle de grands talents bien plus que de lumière.

Dont Corneille en bronchant sut ouvrir la carrière.

Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil ,

Qui chez toi, pour rimer, planta le chevre-feuil.

Chez ton neveu Dongois je passai mon enfance ,

Bon bourgeois, qui se crut un homme d'importance.

Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,

A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis.

Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,

Conronné de lauriers, t'envoyer aux galères :

Ce^ petits beaux eçprits craignaient la vérité

Et du sel de tes vers la piquante àcreté.

Louis avait du goût, Louis aimait la gloire:

D voulut que ta muse assurât sa mémoire;

Et satirique heureux , par ton prince avoué,

Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué

iGo EPITRES.

Bientôt les courtisans , ces singes de leur maître Surent tes vers par cœur, et crurent s"v connaître: On admira dans toi jusqu'au styie un peu dur Dont tu défigurais le vainqueur de Namur; Et sur l'amour de Dieu ta triste psalmodie , Du haineux janséniste en son temps applaudie ; Et l'Equivoque même, enfant pins ténébreux, D'un père sans vigueur avorton malheureux. Des muses dans ce temps au pied du trône assises. On aimait les talents, on passait les sottises. Un maudit Ecossais, chassé de son pays. Vint changer tout en France, et gâta nos esprits. L'espoir trompeur et vain, l'avarice au teint blême, Sous l'abbé Terrasson calciilant son système. Répandaient à grands flots leurs papiers imposteurs. Vidaient nos coffres forts, et corrompaient nos mœurs Plus dfe goût , plus d'esprit : la sombre arithmétique Succéda dans Paris à ton art poétique.

Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur. Lisaient pour tons écrits des billets au porteur. On passa du Permesse au rivage du

Gange , Et le sacré vallon fut la place du change.

Le ciel nous envoya , dans ces temps corrompus Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus, Econome censé, renfermé dans lui-même.

Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême. La France était blessée : il laissa ce grand cor[ds] Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts. Se l'établir lui-même en vi\ ant de i-égime. Mais si Fleuri fut sage , il n'eut rien de sublime ; 11 fut loin d'imiter la grandeur des Colberts; Il négligeait les arts, il aimait peu les vers. Pardon , si contre moi son ombre s'en irrite ! Mais il fnt, en secret, jaloux de tout mérite. .Je t'ai vu refuser, poliment iuhumain, Une place à Racine, à Crébillon du pain.

EPITRES. i6i

Tout empira depuis. Deux partis fanatiques, De la droite raison rivaux évangéliques, Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs. S'acharnaient à l'envi sur les pauvre* auteurs. Du faux-bourg saint Médard les dogues aboyèrent. Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent. J'ai vu ces factions, semblables aux brigands Eassemblés dans un bois pour voler les passants ; Et, combattant entre eux pour diviser leur proie, De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie. J'ai TU l'un des partis , de mon pays chassé , Maudit comme les Juifs, et comme eux dispersé; L'autre plus méprisé tombant dans la poussière. Avec Guyon, Fréron, Wonotte, et Soriniere.

Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirants , Au milieu des billets exigés des mourants. Dans cet amas confus d'opprobre et de misère Qui distingue mon siècle et fait son caractère , Quels chants pouvaient former les enfants des neuf

Sœurs .-' Sous un ciel orageux, dans ces temps destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées; Aux siècles des
Midas on ne voit point d'Orphées. Tel qui dans l'art décrire eût
pu te défier Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier ; De
dépit et de honte il a brisé sa lyre.

Ce temps est, réponds-tu, très bon pour la satire. Mais quoi!
puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot. Affliger sans raison
l'amour-propre d'un sot, Des Cotins de mon temps poursuivre la
racaille. Et railler un Coger dont tout Paris se raille ?]Non, ma
muse m'appelle à de plus hauts emplois ; A chanter la vertu j'ai
consacré ma voix. Vainqueur des préjugés que l'imbécille en-
cense^ J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance ; J e dis au
rich* avare , Assiste l'indigent ;

i()2 EPI TRES.

Au niiaistre des lois , Protège l'innocent ;

Au docteur tonsuré , Sois humble et charitable.

Et f;arde-toi sur-tout de damner ton semblable.

Malgré soixante hivers escortés de seize ans ,

.Te fais au monde encore entendre mes accents.

Du fond de mes déserts aux liialhenreux propice.

Pour Sirven opprimé je demande justice :

Je Tobtiendrai, sans doute , et cette même main

Qni rauima la veuve et vengea l'orphelin ,

Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée

Qu'un vil juge a jiroscrite et non déshonorée.
Ainsi je fais trembler, dans nies derniers moments ,
Et les pédants jaloux, et les petits tyrans.
J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.
Je fais le bien que j'aime ; et voilà ma satire.
Je vous ai confondus , vils calomniateurs ,
Détestables cagots , infâmes délateurs ;
Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître
De vos traits empestés me vengera peut-être.
Oui , déjà Saint-Lambert , en bravant vos clameurs.
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;
Aux sons harmonieux de sou luth noble et tendre
Mes mânes consolés chez, les morts vont descendre-,
jVous nous verrons, Boileau; tu me présenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin , Pradoa, Coras :
Je pouiTais t'amener enchaînés sur mes traces
IN os Zoïles honteux, successeurs des Garasses;
Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :
Des serpents d'Alecton nous les verrons fesser;
Mais je veux avec toi baiser dans l'Elysée

La main qni nous peiguit l'éponse de Thésée.

.T'embrasserai Quinault, en dnsses-tii crever.

Et si ton goiit sévère a pu désapprouver

Du brillant Torquato le séduisant ouvrage ,

Entre Homère et Tirgile il aura mon hommage.

Tandis que j'ai vécu , l'on m'a vu hauiemcut

EPITRES. i63

Aux badauds effarés dire mon sentiment; Je veux le dire eneor
dans ces royaumes sombres ; S'ils ont des préjugés, j'en guérirai
les ombres. A table avec Vendôme, et Cbapelle , et Chanlieu,
M'euivraut du nectar qu'on boit en ce beau Ijeu, Secondé de Ni-
non , dont je fus légataire , J'adoucirai les traits de ton humeur
austère. Partons ; dépèclie-toi , curé de mon hameau , Viens de
ton eau bénite asperger raon caveau.

XCVI. A M. PIGAL

V>HER Phidias, votre statue Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand votre main s'évertue A sculpter votre serviteur.

Vous agacez l'esprit railleur De certain peuple rimailleur Qui
depuis si long-temps me hne.

L'ami Fréron , ce barbouilleur D'écrits qu'on jette dans la rue ,
Sourdement de sa main crochue Mutilera votre labeur.

Attendez que le destructeur Qui nous consume et qui nous tue.

Le Temps, aidé de mon pasteur, Ait d'un bras exterminateur Enterré ma tête chenue.

Que ferez-vous d'un pauvre auteur Dont la taille et le cou de grue , Et la Diine très peu joufflue Feront rire le connaisseur ?

i64 EPITRES.

Sculptez-nous quelque beauté nue De qui la chair blanche et dodue Séduise l'œil du spectateur , Et qui daus son ame insinue Ces doux désirs et cette ardeur -Dont Pigmalion le sculpteur , Votre dipne prédécesseur, Brûla, si la fable en est crue.

Au marbre il sut donner un cœur, Cinq sens , instruments du bonheur, Une ame en ces sens répandue ; Et soudain lille devenue.

Cette lille resta pourvue De doux appas qne sa pudeur Ne dérobaît point à la vue; Même elle fut plus dissolue Que son père et son créateur.

Que cet exemple si flatteur Par vos beaux soins se perpétue !

DU LIVRE DES TROIS IMPOSTEURS

Ansipide écrivain, qui croisa tes lecteurs Crayonner les portraits de tes Trois Imposteurs, D'où vient que, sans esprit, tu fais le quatrième f Pourquoi , pauvre ennemi de l'essence suprême, Confonds-tu Mahomet avec le créateur, Et les œuvres de

l'homme avec Dieu , son auteur ? . . . Corrige le valet, mais respecte le maître; Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre : Reconnaissons ce Dieu , quoique très mal servi.

EPURES. i65

De lézards et de rats mon logis est rempli Mais l'architecte existe , et quiconque le uie Sous le manteau du sage est atteint de manie. Consulte Zoroastre , et Minos , et Solon , Et le martyr Socrate, et le grand Cicéron ; Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père. Ce système sublime à l'homme est nécessaire; C'est le sacré lien de la société , Le premier fondement tle la sainte équité, Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

Si les cieux, dépouillés de son emj)reinte auguste , Pouvaient cesser jamais de le manifester, Si Dieu n'existait pas , il faudrait l'inventer. Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent. Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler. Mou vengeur est au ciel; apprenez à trembler. Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi , raisonneur faux , dont la triste imprudenCf; Dans le chemin du crime ose les rassurer. De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer." Tes enfants à ta voix serout-ils plus dociles : ' Tes amis au besoin, plus sûrs et plus utiles ? la femme, plus honnête? et ton notiveau fermier, Pour ne pas croire en Dieu , va-t-il mieux te jjayer?... Ah .' laissons aux humains la crainte et l'espérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence De ces fiers charlatans aux honneurs élevés ,\ INourris de nos travaux , de nos pleurs abreuvés ; Des Césars avilis la grandeur usurpée , •

T'n prêtre au capitolè où triompha Pompée , Des faquins en sandale, excrément des humains , 1 rempant dans notre sang leurs détestables mains ; Ont villes à leur voix couvertes de ruines , Et de Paris «anglant les horribles matines : Je connais mieux que toi ces affrcTix monuments ;

i66 EPITRKS.

Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.

JMais de ce fanatisme ennejui formidable ,

J'ai fait adorer Dieu quand j'ai vaincu le diable.

Je distinguai toujours de la religion

Les malheurs qu'apporta la superstition.

L'Europe m'en sut gré ; vingt têtes couronnées

Daignèrent applaudir mes veilles fortunées ,

Tandis que Patouillet m'injurait en vain.

J'ai fait plus en mon temps (fue Luther et Calvin. On les vit opposer, par une erreur fatale. Les abus aux abus, le scandale au scandale ; Parmi les factions ardents à se jeter , , Ils condamnaient le pape et voulaient l'imiter. L'Europe par eux tous fut long-temps désolée. Ils oui troublé la terre, et je l'ai consolée. J'ai dit aux disputants l'nn sur l'autre acharnés : Cessez, impertinents , cessez, infortunés; Très sots enfants de Dieu , chérissez-vous en frères. Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères. Les gens de bien m'ont cru : les frippons écrases En ont poussé des cris du sage méprisés ; Et dans l'Europe enfin l'heureux lolérantisme De tout esprit bien fait devient le catéchisme.

J-e vois venir de loin ces temps, ces jours sereins, Où la philosophie éclairant les humains Doit les conduire en paix aux pieds du commun

maître :

Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître ; On aura moins de dogme avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu. Il n'amènera plus deux témoins à sa suite Jurer quelle est sa foi , mais quelle est sa conduite ; A l'attrayante sœur d'un gros bénéficié Un amant huguenot pourra se marier; Des trésors de Lorette, amassés pour Marie, On verra l'indigence habillée et nourrie ;

Le« enfants de Sara, que nous traitons de chien», Mangeront du jambon fumé par des chrétiens; Le Turc, sans s'informer si l'imam lui pardonne. Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne ; Mes neveux souperont sans rancune et gâteront Avec les héritiers des frères Porapignan; Ils pourront pardonner au pincé la littérature D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie; Entre les beaux esprits on verra l'union ; Mais qui pourra jamais souper avec; Fréron :'

XCVIII. A l'impératrice de Russie, CATHERINE

Jupiter, EVE d'Apollon, de Thémis , et de Mars , Qui sur ton trône auguste as placé les beaux arts , Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on

pense; Toi qu'on voit triompher du tyran deByzance, Et des sots préjugés, tyrans plus odieux; Prête à ma faible voix des sons mélodieux ; A mon feu qui s'éteint rends sa clarté premitre : C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumieif.

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha, Ses visirs, ses divans, son muphti, ses fetfa ; Fetfa ! ce mot arabe est bien dur à l'oreille ; On ne le trouve point chez Piacine et Corneille; Du dieu de l'harmopie il fait frémir l'archet : On l'exprime en français par lettres Je cachet.

Oui , je les hais , madame , il faut que je l'avoue. Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue Des droits de la nature et des jours des humains ;

ifî8 tPITRES.

Qu'un bacba daus mon sang trempe à son gré ses

naius ; Que, prenant pour sa loi sa pure fantaisie. Le visir au baclia puisse arracher la vie. Et qu'un lieureux sultan , daus le sein du loisir. Ait le droit de serrer le cou de son visir. Ce code en mon esprit fait naître des scrupules. Je ne saurais souffrir les affronts ridicules Que d'un faquin châtré les grossières hauteurs l-
"ont subir gravement à nos ambassadeurs, ïu venges ^UIJi^ ers en vengeant la Russie. 3e suis homme, je pense; et je te remercie.

Puissent les dieux sur-tout , si ces dieux éternels Entrent dans les débats des malheureux mortels, Puissent ces purs esprits émanés du grand Etre, Ces moteurs des tiestins, ces confidents du maître, Que jadis dans la Grèce imagina Platon , Conduire tes guerriers aux champs de îVIarathon, Aux remparts de Platée ,

aux murs de Salamine ! Que , sortant des débris qui couvrent sa ruine , Athènes ressuscite à ta puissante voix !

Rends -lui son uom, ses dieux, ses talents, et ses lois. Les descendants d'Hercule , et la race d'Homère , Sans cœur et sans esprit couchés dans la poussière, A leurs divins aïeux craignant de ressenibier , Sont des frippons rampants qu'un aga fait trembler. Ainsi dans la cité d'Horace et de Scévole On voit des récollets aux murs du capitolé ; Ainsi cette Circé qui sa^•ait dans son temps Disposer de la hine et des quatre éléments, (rourraandant la nature au cré de son caprice , Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulysse. Tu changeras le Grecs en guerriers généreux ; Ton esprit à la fin se répandra sur eux. Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.

Pierre était créateur , il a É'ormé des hommes.

EPITRES. i6y

Tu formes des héros. ... Ce .sont les souverains

Qui font le caractère et les mœurs des humains.

Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :

Quand Auguste buvait , la Pologne était ivre.

CJe grand homme a raison. Les exemples d'un roi

Feraient oublier Dieu , la natiire , et la loi.

Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.

Qu'un vieux sultan s'endorme avec l'ignominie Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal , Ses bâchas assoupis le serviront fort mal. Mais Catherine veille au milieu des conquêtes; Tous ses

jours sont marqués de combats et de fêtes ; Elle donne le bal , elle dicte des lois , De ses braves soldats dirige les exploits , Par les mains des beaux arts enrichit son empire , Travail jour et nuit, et daigne encor m'écrire; Taudis que Moustapha, caché dans son palais , Bâille , n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.

Si quelque chiaoux lui dit que sa hauteesse A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce ; Que son visir battu s'enfuit très à propos; Qu'on lui prend la Dacie , et Nimphée, et Colchos , Colchos où jVIithridate expira sous Pompée , De tous ces vains propos son ame est peu frappée ; .Tamaïs de Mithridate il n'entendit parler: Il prend sa' pipe , il fume ; et , pour se consoler , 11 va dans son harem , où languit sa maîtresse , Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse. Son vieil eunuque noir, fénaoin de son transport. Lui dit qu'il est Hercule ; il le croit , et s'endort. G sagesse des Dieux ! je te crois très profonde ; Mais à quels plats tyrans astu livré le monde ! Achevé , Catherine , et rends tes ennemis. Le grand Turc , et les sots , éclairés et soumis.

criTREs , etc.

XCrS. Au ROI DE Suède, GUSTAVE III.

Vjr L" s T A V E , jeune roi , digne de ton grand nom ,

.Te n'ai donc pu goûter le plaisir et la gloire

De voir dans mes déserts , en mon humble maison ,

Le fils de ce héros que célébra l'histoire !

J'aurais cru ressembler à ce vieux PhUémon

Qui recevait les Dieux dans son pauvre hermitage.

Je les aurais connus à leur noble langage,
 A leurs mœurs, à leurs traits, sur-tout à leur bonté (i) :
 Ils n'auraient point rougi de ma simplicité ;
 Et Gnsa\e , sur-tout , pour le prix de mon zèle,
 JN'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
 Je serais peu content que le pouvoir divin
 En un dortoir béni transformât mon jardin.
 De ma salie à mauger fit une sacristie:
 La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie;
 En vain mes chers vassaux me croiraient honoré
 Si le seigneur du lieu devenait leur curé.
 J'ai le cœur très profane, et je sais me connaître ;
 Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre;
 Si l'h;lémon le lut pour un jnauvais .souper,
 L'çclat de ce haut rang ne saurait me frapper.

Le gr'aud roi des Bretons, qu'à S. -Pierre on condamne , Est le
 premier prélat de l'Eglise anglicane. Sur les bords du Volga Ca-
 therine tient lieu ■ D'un __ave pTtîtriarce, ou, si l'on veut, de
 Dici.. De cette ambition je n'ai point l'ame éprise ,

(i) Le priuce soù frère était avec lui.

Et je sais tout au plus serviteur de l'Eglise. J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour , A contempler de près tout l'esprit de ta raere Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire, A revoir Sans-souci , ce fortuné séjour Où régner la victoire et la philosophie , Où l'on voit le pouvoir avec la modestie. Jeune héros du Nord, entouré de héros, A ces tiobles plaisirs je ne puis plus prétendre : Il ne m'est pas permis de te voir , de t'entend re. Je reste en ma chaumière , attendant qu'Atropos Tranche le fil usé de ma -vie inutile; Et je crie aux destins , du fond de mon as-vle : n Destins, qui faites tout ,eV qwi trompez nos vœn'^ ^ « Ne trompezpas les miens , rendez o%èfave heureux. »

C. Au ROI de: j© A*fe:tt'A'H<:jK., CHRISTIAN Vil

sur la liberté de la presse acéordéfe dans tousses états.

(i7Hii.)

IVJL ON A ROUE vertueux ; /{tiAîvyiie îré tiiespotique, Crois-tu régner sur moi de ton golfe baltique! Suis-je un de tes sujets poui'me traiter comme eux, Pour consoler ma vie , et po'ur me rendre heureux ? Peu de rois, comme toi , transgressi^iit les limites Qu'à leur pouvoir sacré la nflture a prescrites. L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent. Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment. Je suis phis satisfait de l'auguste amazone Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône;

Et Stanislas le sage , et Frédéric le grand

(Avec qui j'eus jadis un petit différent) ,

Font passer quelquefois dans mes humbles retraites

Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.

Avec Ganganeëli je ne suis pas si bien ; Sur mon voyage eu Prusse il m'a cru peu chrétien. Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaiUible.

Mais , sans examiner ce qu'on doit à la bible, S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi. S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi, Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse Ose se faire entendre à ta sage jeunesse ; Et libre avec respect , hardi sans être vain, .Te me jette à tes pieds au nom du genre hum;iiin: Il parle par ma voix, ilbénit ta clémence ; Tu rends ses droits à l'homme , et tu permets qu'on

pense.

Sermons , romans , physique , ode , histoire , opéra , Chacun peut tout écrire ; et siffle qui voudra.

Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase. Dans Paris quelquefois un commis à la phrase Me dit : <c A mon bureau ■* enez vous adresser ; « Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser ; « Pour avoir de iVsprit allez à la police ; " Les filles y vont bien sans qu'aucune en rougisse ; ■' Leur métier vaut le vôtre, il estcent fois plus doux; « Ei-le public sensé leur doit bien plus qu'à vous. »

C'est donc ainsi, grand roi, qu'on traite le Parhasse, Et les suivants honnis de Plutarque et d'Horace ! Eélisaire à Paris ne peut rien publier S'il n'est pas de l'avis de monsieur Ribalier.

Hélas ! dans un Etat l'art de l'imprimerie jNe fut en aucun temps fatal à la patrie. Les pointes de Voiture , et l'orgueil des grands mots, Que prodigua Balzac assez mal-à-propos , Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde;

EPURES. 17S

Chapelain ne fit point la guerre de la Froddê. Chez le Sarmate altier la discordé en l'ureur Sous un roi sage et doux semâQt partout l'Iiorrelir, De reimpire ottoman la splendeur éclipsee , Sous l'aigle de Moscow sa force terrassée , Tous ces grands mouvements seraient-ils donc l'effet D'un obscur conimenlaire ou d'un méchant sonnet? Non; lorsqu'aux factions uu peuple entier se livre , Quand nous nous égorgeons , ce n'est pas pour uh livre.

Hé , quel mal après tout peut faire un pauvre auteur .>' Ruiner son libraire, excéder son lecteur, Faire siffler par-tout sa charlatanerie, Ses creuSes visions , sa folle théorie. Un livre est-il mauvais, rien ne peut l'excuser ; Est-il bon , tous les rois ne peuvent l'écraser. On le supprime à Rome, et dans Londres on l'admire -, Le pape le proscrit , l'Europe le veut lire.

Un certain charlatan , qui s'est mis en crédit. Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais desprit. Tu n'y parviendras pas , apostat d'Hippocrate ; Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate : Va , cesse de vexer les vivants et les morts ; Tyran de ma pensée , assassins de mon corps. Tu peux bien empêcher tes malades de vivre , Tu peux les tuer tous , mais non pas un bon livre. Tu les brûles , lérôme; et de ces condamnés La flamme , en m'éclairant, noircit ton vilain nez.

Mais voilà, me dis-tu, des phrases mal-sonnantes , Sentant son philosophe, au vrai même tendantes; Hé bien , réfute-les ;

n'est-ce pas ton métier ? Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier? Le public à profit met toutes nos querelles; De ijos cailloux frottés il .sort des étincelles, La lumière en peut naître; et rios'gcandsérudits

Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.

Sifflez-moi librement, je vous le rends, nies frères.

Sans le droit d'examen et sans les adversaires

Tout languit , comme à Rome, où depuis huit cents ans

Le tranquille esclavage écrasa les talents.

Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence , Que cette liberté dégénère en licence , Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés; A conserver les moeurs ils sont intéressés ; D'uii écrivain pervers ils font toujours justice.

Tous ces libelles vains dictés par Tavarice , Enfants de l'impudence élevés chez Marteau , y trouvent en naissant un éternel tombeau.

Quf dans TEurope entière on me montre un libelle Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle , Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti Dans le fond du borbier dont il était sorti !

On punit quelquefois et la plume et la langue, D'un ligueur turbulent la dévote haraugue. D'un Guignard, d'un Bourgoïn les horribles sennons. Au nom de .Jésus-Christ prêches par des démons.

Mais quoi ! si quelque main dans le sang s'est trempée , "Vous est-U défendu de porter une épée." En coupables propos si l'on

peut s'exhaler, Doit-on faire une loi de ne jamais parler .■" l n
cuistre en son taudis compose une satire ; En ai-je moins le droit
de penser et d'écrire.^ Qu'on punisse l'abus, mais l'usage est
permis.

De l'auguste raison les sombres ennemis Se plaignent quel-
quefois de l'inventeur utile Qui fondit en métal un alphabet mo-
bile , L'arrangea sous la presse, et sut multiplier Tout ce que
notre esprit peut transmettre au papier. Cet art , disait Boyer , a
troublé des familles ;

Il a trop raffiné les garçons et les filles. Je le veux; mais aussi
quels biens n'a-t-11 pas fails ? Tout peuple , excepté Piome, a sen-
ti ses bienfaits. Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie, Dans
quel cloaque affreux barbotait ma patrie .' Quel opprobre , grand
Dieu , quand un j)euplc indigent Courait à Rome à pied porter
son peu d'argent, Et revenait, content de la sainte Madone, Chan-
tant sa litanie, et dejnandant l'auraône! Du temple au lit d'hymen
un jeune époux condui* Payait au sacristain pour sa première
nuit ; Un testateur mourant sans léguer à saint Pierre jVe pouvait
obtenir l'honneur du cimetière ; Enfin tout un royaume interdit
et damné Au premier occupant restait abandonné , Quand, du
pape et de Dieu s'attirant la colère. Le roi, sans payer Rome,
épousait sa commère.

Rois , qui brisa les fers dont vous étiez chargés.*' • Qui put
vous affranchir de vos vieux préjugés? Quelle main favorable à
vos grandeurs suprcmt-s A du triple bandeau vengé cent dia-
dèmes .-' Qui , du fond de son puits tirant la vérité, A su donner
une ame au public hébété .' Les livres ont tout fait ; et, quoi qu'on
puisse dire. Rois , vous n'avez régné que lorsqu'on a su lire. Soyez
reconnaiss^ts , aimez les bons auteurs ; Il ne faut pas du moins

vexer vos bienfaiteurs. Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous

donnent , Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent.** Les pleurs de Melpomene et les ris de sa sœur I N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur? Souvent un roi s'ennuie ; il se fait lire à table De Charle ou de Louis l'histoire vériditable: Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot, Ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot .**

Il faut qu'il soit à l'aise ; il faut que l'aigle altiere

Des airs à son plaisir franchise la carrière.

Je ne plains j)oinl un bœuf au joug accoutumé ,

C'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé;

Au cheval qui vous porte un mors est nécessaire ;

Un moine est de ses fers esclave volontaire:

Mais au mortel qui pense on doit la liberté.

Des neuf savantes sœurs le Parnasse habité

Serait -il un couvent sous une mereabbesse.

Qu'un évêque bénit , et qu'un Grizel confesse ?

On ne leur dit jamais ; Gardez-vous bien , ma sœur, De vous mettre à penser sans votre directeur ; Et, quand vous écrirez sur l'almanach de Liège Ne parlez des saisons qu'avec un privilège. Que dirait llranie à ces plaisants propos ..* Le Parnasse ne veut ni tyrans ni bigots ; C'est une république éternelle et suprême Qui n'admet d'autre loi que la loi de Thélème; Elle est plus libre

encor que le vaillant Bernois, Le noble de Venise, et l'esprit genevois; . D'un bout du monde à l'autre elle étend son emjiire; Parmi ses citoyens chacun voudrait s'inscrire. Chez nos sœurs , ô grand roi , le droit d'égalité, Ridicule à la cour , est toujours respecté : Mais leur gouvernement, à tant d'autres contraire'. Ressemble encore au tien, puisqu'Aous il sait plaire.

CI. AU ROI DE LA CHINE

sur sou recueil devers qu'il a fait imprimer.

11 EçoTs mes compliments , charmant roi de la Chine, i on trône est donc placé sur la double colline !

On sait daus l'Occident que, malgré mes travers, J'ai toui'our.s fort aime les rois qui l'ont des vers. David même me plut, quoiqu'à parler sans feinte Il prône trop souvent sa triste cité sainte. Et que d'un même ton sa muse à tout propos Fasse danser les monts et reculer les flots. Frédéric a plus d'art, et connaît mieux son monde; Il est plus varié , sa veine est plus féconde : Il a lu son Horace , il l'imite; et vraiment Ta majesté chinoise en devrait faire autant.

Je vois avec plaisir que sur notre hémisphère L'art de la poésie à l'homme est nécessaire ; Qui n'aime point les vers a l'esprit sec et lourd. Je ne veux point chanter aux oreilles d'un sourd. Les vers sont en effet la musique de l'ame.

O toi que sur le trône un feu céleste enflamme , Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris Est aussi dlflicile à Pékin qu'à Paris; Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure Qui veut qu'avec

six pieds d'une égale mesure. De deux alexandrins côte à côte marchants , L'un serve pour la rime, et l'autre pour le sens ." Si hien que , sans rien perdre , en hравant cet usage , On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.

Je me flatte , grand roi , que tes sujets heureux Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux. Plus importun cent fois que les aides , gabelles. Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles. Bulle Unigenitiis ^ billets aux confessés , Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.

Parmi nous le sentier qui mené aux deux collines Ainsi que tout le reste est parsemé d'épines. A la Chine , sans doute, il n'en est pas ainsi. Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici: C'est de l'esprit français la devise éternelle. Je veux m'y conformer , et d'un crayon fidèle

J78 EPITJIES.

Peindre notre Parnasse à les regards chinois. Ecoute ; mon partage est d'ennm-er les rois. 'Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles) Quels débats inhumains . quelles guerres cruelles Occupent tous les mois l'infatigable main Des sales héritiers d'Etienne et de Plantin. Cent rames de journaux , des rats fatale proie. Sont le champ de bataille où le sort se déploie. C'est là qu'où \h briller ce grave magistrat Qui \int de Montauban pour gouverner l'Etat. Il donna des leçons à notre académie.

Et fut très mal pavé de tant de prud'hommie. Du jjiusénisme obscur le fougueux gazetier Aux beaux esprits du temps ne fait aucun quartier. Hayer poursuit de loin les encyclopédistes ; Liuguet fond en courroux sur les économistes ; A briller les païens

Ribalier se morfond; Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à

Keaumont ; PaUssot contre eux tous puissamment s'évertue :
Que de liel s'évapore, et que d'encre est perdue .' Pjirmi les combattants vient un rimenr gascon, Prédicaiit petit-maître, ami d'Aliboron, Qui Jiour se signaler refait la Henriade; Et taudis qu'en secret chacun se persuade De voler en vainqueur au haut du mont sacré , On vit dans Tamertume , et l'ou meurt ignoré ; La discorde est par-tout, et le public s'en raille. On se hait au Parnasse encor J)lins qu'à Versaille. Grand roi, de qui les vers et l'esprit sont si doux. Crois-moi, reste à Pékin, ne viens jamais chez nous. Aux bords du lleuve jaune un peuple entier t'admire ; Tes vers seront toujours très bons dans ton empire ; Wais gare que Paris ne flétrit tes lauriers ! Les Français sont malins et sont grands chansonniers.

Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année , Sur les pas d'une étoile à marcher obstinée , Combler l'enfant Jésus des plus rares piésents. N'emportent de Paris, pour tous remerciements. Que des couplets fort gais qu'on chante sans scrupule; Collé dans ses refrains les tourne e-n ridicule. Les voilà bien payés d'apporter un trésor ! Tout mon étonnement est de les voir encor.

Le roi , me dii-as-tu , de la zone cimbrique , Accompagné partout de Testirae publique , "Vit Paris sans rien craindre , et régna sur les cœurs ; On respecta son nom comme on chérit ses maurs. Oui : mais cet heureuxroi , qu'on aimeet qu'on révère , Se connaît en grands vers , et se garde d'en faire. Nous ne les aimons plus; notre goût s'est usé, Boileau , craint de son siècle , au nôtre est méprisé : Le tragique, étonné dé sa métamorphose , Fatigué de

rimier , va ne pleurer qu'en prose. De MoUere oublié le sel s'est affadi.

En vain, pour ranimer le Parnasse engourdi , Du peintre des saisons la main féconde et pure Des plus brillantes fleurs a paré la nature ; Vainement, de "Virgile élégant traducteur. De Lille a quelquefois égalé son auteur : D'un siècle dégoûté la démente imbécille Préfère les remparts et Vaux -hall à Virgile; On verrait Cicérou sifflé dans le palais.

Le léger vaudeville et les petits couplets Maintiennent notre gloire à l'opéra comique ; Tout le reste est passé ; le sublime est gothique. N'expose point ta muse à ce peuple inconstant. Les l'réron^ te loueraient pour quelque argent comptant ; Mais tu serais peu lu, malgré tout ton génie. Des gens qu'on nomme ici la bonne con ..agnie. Pour réussir en l'rance il faut prendre son temps.

i8o EPITRES.

Tu seras bien reçu de quelques grands savants

Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée, .

Et que la compagnie autrefois tant vantée,

En disant à la Chine un éternel adieu.

Vous a permis à tous de renoncer à Dien.

Mais, sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire ,

Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire;

La cour pourrait te faire un fort mauvais parti.

Et blumer-\^AT arrêr tes vers et ton Changti. La Sorboune en latin (mais non sans solécismes)

Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes ;

Qu'il n'est de gens de bien tfice nous et nos amis;

Que l'enfer , grâce à Dieu , t'est pour jamais promis.

Dispensateurs fourrés de la vie éternelle.

Ils ont rôti irajan et bouilli Mare-Aurele.

Ils t'en feront autant; et, par-tout condamné,

Tu ne seras venu que pour être damné.

Le monde en factions dès long-temps se partage; Tout peuple a sa folie ainsi que son usage. Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Eternel Jadis à Mahomet députa Gabriel, Vont se laver le coude aux bassins des mosquées; Plus loin du grand lama les reliques musquées Passent de son derrière au cou des plus grands rois. Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix, L'élú , fût-il un sot , est dès lors infaillible. Dans l'Inde le Veidam , et dans Ijondres la Bible , A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.

Mouarque au nez camus des fertiles rivages Peuplés , à ce qu'on dit , de frippons et de sages , Règne en paix, fais des vers, et goûte de beaux jours* Tandis que, sans argent, sans amis, sans secours , Le mogul est errant dans l'Inde ensanglantée, Que d'orar;,"s nouveaux la Perse est agitée, Qu'une pipe à la maiu, sur un large sofa

Mollement étendu, le pesant Moustapha Voit le Russe entasser des victoires nouvelles Des rives de l'Araxe an bord des Dardanelles , Et qu'un bâcha du Caire à sa place est assis Sur le trône où les chats régnaient avec Isis.

Nous autres cependant , au bout de l'hémisphère , Nous , des Velches grossiers postérité légère , Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs, A nos frivolités que nous nommons plaisirs ; Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances. Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances !

CIL A HORACE

XouJOURS ami des vers, et du diable poussé , Au rigoureux Boileau j'écrivis Tan passé. Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire ; Mais il me répondit par un plat secrétaire. Dont récrit froid et long , déjà mis en oubli , Ne fut jamais connu que de l'ablié Mabli.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace, A toi qui respiras la mollesse et la grâce. Qui, facile en tes Ters et gai dans tes discours , Chantas les doux loisirs , les vins , et les amours , Et qui connus si bien cette sagesse aimable Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je suis un peu fâché pour Tirgile et pour Joi Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi. Mon Frédéric du moins, né roi très légitime , Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime. Ton maître était uu fourbe, un tranquille assassin; Pour voler son tuteur il lui perça le sein ;

ÉpîTRES,etC. itt

i82 EPITRE'^.

Il triilliit Cicéron père de la patrie ;
Amant incestueux de sa Jiile Julie,
De son rival Ovide d proscrivit les vers ,
Et fit transir sa muse au milieu des déserts.
Je sais que prudemment ce politique Octave
Payait Theureux encens d'un plus adroit esclave.
Frédéric exigeait des soins moins complaisants ;
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens;
De sou goût délicat la liuesse agréable
Faisait , sans nous gêner, les honneurs de sa table;
Nul roi ne fut jamais plus fertde eu bons mots
Contre les préjugés . les frippons , et les sots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueU philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola ; je partis avec hii.

Je cherchai la retraite. On disait que l'ennui ' De ce repos
trompeur est l'insipide frcre. Oui, la retraite pesé à qui ne sait
rien faire ; Mais l'esprit qni s'occupe y goûte un vrai bonheur. Ti-
bur était pour toi la cour de l'empereur; Tibur , dont tu nous fais

l'agréable peinture , Surpassa les jardins vantés par Epicure. Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés, Sur cent vallons fleuris doucement promenés. De la mer de Genève admirent l'étendue; Et les Alpes de loin , s'élevant dans la nue . D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux. Là quatre Etats divers arrêtent ma pensée ;

- Te vois de ma terrasse , à l'équerre tracée. L'indigent Savoyard, utile en ses travaux , Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts Des riches Genevois les campagnes brillantes, Des Bernois valeureux les cités florissantes , Enfin cette Comté , franche . Lujonrd hui de nom , Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :

EPITRES, i83

Et izu bord de mon lac à tes rives du Tibre Je te dis , mais tout bas. Heureux un peuple libre !

Je le huis en secret dans mon obscurité. Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté. D'un pédant d'Annecy j'ai confondu la rage, J'ai ri de sa sottise ; et quand mon hermitage "Voyait dans son enceinte arriver à grands flots De cent ilivers pays les belles , les béros , Des ; imeurs , des savants , des têtes couronnées , Je laissais du vilain les fureurs aobarnées Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs. Mes sages voluptés n'ont point de repentirs. J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage. Mon s.'jour est charmant; mais il était sauvage : Depuis le grand édit , inculte , inhabité , Ignoré des humains dans sa treste beauté, La nature y mourait : je lui portai la vie ; J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie Rassembla des colons par la misère épars ; , J'apj>elai les métiers qui précèdent les arts ; Et, pour mieux

cim< nter mon utile entreprise, J'un.'S le protestant avec ma sainte église.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin , Dieu tolérant , Dieu bon, tu bénis mon dessein : André Ganganelli, ton sage et doux vicaire, Sait m'appiouver en roi , s'il me blâme eu saint-pere. L'ignorance en frémit : et Nonotte hébété S'indigue en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonotte , Un Ignace, un Calvin, leur caliale bigotte , Un prêtre roi de Rome , un pape, un vice-dieu , Qui , deux clefs à la main, commande au même lieu Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée, Et la terre en tremblant par César usurpée; Aux champs élysiens tu dois en être instruit; Vingt siècles descendus daus l'éternelle nuit

i84 EPITRES.

T'ont dit comme tout change , et par quel sortbizarre

Le laurier des ïrajans fit place à la tiare ;

Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,

Fut mis au rang des saints , même des beaux esprits ,

Comment il eu déchut, et par quelle aventure

iNous vint l'ahbé Xouotte après l'abbé de Pure.

Ce monde , tu le sais , est un mouvant tableau , Tantôt gai, tantôt triste, éternel et nouveau. L'empire des Romains finit par Augustule ; Aux horreurs de la fronde a succédé la bulle : Tout passe , tout périt , hors ta gloire et ton nom. C'est là le sort heu-

reux des vrais fils d'Apollon. Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.

Hélas! je n'aurai point un pareil avantage. Notre langue un peu secbe et sans inversions Peut-elle subjuguier les autres nations ? IN'oTis avons la clarté , l'agrément , la justesse ; Mais égalérons-nous l'Italie et la Grèce .•* Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté , Et ne péchons-nous pas par l'uniformité.' Sur vingt tons différents tu sus monter ta lyre > J'entends ta Lalagé , je vois son doux sourire ; Je n'ose te parler de ton Ligurinns, Mais j'aime ton Mécène , et ris de Catius. Je vois de tes rivaux l'importune phalange : Sous te^ traits redoublés enterrés dans la fange, Quç pouvaient contre toi ces serpents ténébreux .' Mécène et PoUion te défendaient contre eux. Il n'en est pas ainsi chez nos Velches modernes.

Un vil tas de grimands , de rimcurs subalternes , A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs ; Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs , Souvent en balayant dans une sacristie,
\\

Ils traitent uu grand roi d'hérétique et d'impie. L'uu dit que mes écrits, à Cramer bien vendus. Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus;

EPITRES. i85

L'autre, que j'ai traité la Genèse de fahle , Que je n'aime point Dieu, niaisque je crains le diable; Soudain Fréron l'imprime ; et l'avocat IMarchand Prétend que je suis mort, et fait mon testament. Un autre, moins plaisant , mais plus hardi faussaire, Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire, Au mépris de la

lane;ue,au mépris de la liart, Rédiger mon symbole en patois savoyard.

Ainsi lorsqu'un pauvre homme, au fond de sa chaumière , En dépit de Tissot , finissait sa carrière, On vit avec surprise une troupe de rats Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.

Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse; Jouissons, écrivons , vivons, mon cher Horace. .T'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur, Ayant joué son rôle en excellent acteur. Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse. Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce. J'ai vécu jilus que toi ; mes vers dureront moins ; Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins A suivre les leçons de ta philosophie , A mépriser la mort en savourant la vie , A lire tes écrits pleins de grâce et de sens , Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence , A jouir sagement d'une honnête opulence , A vivre avec soi-même , à servir ses amis , A se moquer un peu de ses sots ennemis, A sortir d'une vie ou triste ou fortunée En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée. Aussi , lorsque mon poulx inégal et pressé Faisait peur à Tronchin, près de mon lit placé. Quand la vieille Atropos ,aux humains si sévère, Approchait ses ciseaux de ma trame légère, Il a vu de quel air je prenais mon congé.

i86 EPITRES.

Il sait si mon esprit, mon cœur était change.

Hubert me faisait rire avec ses pasquinades.

Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus Unir ainsi. Tes maximes , tes vers, Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers, Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme; Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.

Là jamais on ue vit monsieur l'abbé Gri^el Ennuyer un malade ;iu nom de l'Eternel , Et, fatiguant en vain ses oredles lassées , Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu. Quoi donc! pn vil mortel , un ignorant tondu, Au chevet de mon lit viendra sans me connaître Gonrmander ma faiblesse et me parler en maître ! Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton En lui faisant moi-même un plus sage sermoii ,*' A qui S8 porte bien qu'on prêche la morale 5 Mais il est ridicule en notre heure fatale D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger; Un mort dans son tombeau ne peut se corriger. Profitons bien du temps; ce sont là tes maximes.

Cher Horace , plains-moi de les tracer en rimes : La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux , Enfants denii-polis des Normands et des Goths; Elle flatte l'oreille ; et souvent la césure plaît, je ne sais comment , en rompant la mesure. Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé. Corneille , Despréaux et Racine ont rimé. Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomene propose D'abaisser son cothurne , et de parler en prose.

EPITRES. ig^

cm. BENALDAKI A CARAMOUFTEE,

FEMME DE GIAFAR LE EARMÉcIDE.

-L/E Barmécide épouse généreuse, Toujours aimable et toujours vertueuse, Qnaud vous sortez des rives de Ragdat,

■ Quand vous quittez leur faux et triste éclat,

Et que, tranquille aux champs de la Syri^e, Vous retrouvez
votre belle patrie ; Quand tous les cœurs en ces climats heureux
Sont sur la route , et vous suivent tous deux , Votre départ est un
triomphe auguste; • Chacun bénit Barmécide le juste; Et la re-
traite est pour vous une cour. Nul intérêt : vous réglez par Ta-
mour ; Un tel empire est le seul qui nous flatte. Je vis hier sur les
bords de TEuphrate Gens de tout âge et de tous les pays ; Je leur
disais . Qui vous a réunis?'

— C'est Barmécide. Et toi , quel dieu propice • T'a relevé du
fond du précipice?

— C'est Barmécide. Et qui t'a décoré De ce cordon dont je te
vois paré ." Toi, mon ami, de qui tiens-tu ta place, Ta pension.'
Qui t'a fait cette grâce?

— C'est Barmécide. Il répandait le bien • De son calife, et pro-
diguait le sien.

Et les enfants répétaient, Barmécide!

Ce nom sacré sur nos lèvres réside Comme en nos cœurs. Le
calife à ce bruit , Qui redoublait encor pendant la nuit,

i88 EPITRES.

Nous défendit de crier davantage:

Chacun se tn^e, ainsi qu'il est d'usage ; Mais les échos répé-
tèrent cent fois :

C'est Barmécide ; et leur bruyante voix Du doux sommeil priva
, pour son dommage, Le commandeur des croyants de notre âge.

An point du jour alors qu'il s'endormit, Tout en rêvant , le calife redit :

C'est Barmécide; et bientôt sa sagesse A ranimé sa première tendresse.

CIV. A M. D'ALEMBERT

spRiT juste et profond, parfait ami, vrai snge, D'Alembert , que dis-tu de mon dernier ouvraïje .-' Le roi danois et toi , mes juges souverains , Vous donnez carte blanche à tous les écrivains. Le privilège est beau ; mais que faut-il écrire i* iVIe permettriez-vous quelques grains de satire ' Virgile a-t-il bien fait de pincer Mévius? Horace a-t-il raison contre Nomentanus?

Oui, si ces deux Latins montés sur le Pamass» S'égayaient aux dépens de Virgile et d'Horace. . La défense est de droit, et d'un coup d'aiguillon L'abeille en tous les temps repoussa le frelon. La guerre est au Parnasse , au conseil, en Sorbonnc : Allons, défendons-nous , mais n'attaquons personne.

Vous m'avez endormi, disait ce bon Trublet; Je réveillai mon homme à grands coups de sifflet. Je fis bien : chacun rit , et j'en ris même encore. La critique a du bon, je l'aime et je l'honore; Le parterre éclairé juge les combattants, Et la saine raison triomphe avec le temps.

Lorsqnc dans son grenier certain Larcher réclame La loi qui prostitue et sa iille et sa femme, Qu'il vent dans Notre-Dame éta-biir son serrail, On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail Est ouvert aux travaux d'un savant antiquaire; Mais que jamais la loi

nordonna l'adultère. Alors on examine ; et le public instruit Se moque de Larcher qui jure en son réduit. L'abbé François écrit ; le Lélbé sur ses rives 5.éçoit avec plaisir ses feuilles fugitives. Tancrede en vers croisés fait-il bâiller Paris.-* On m'ennuie à mon tour des plus pesants écrits; A Danchet , à Krunet le pout-neuf me compare'; On préfère à mes vers Crébillon le barbare ; Cette longue dispute échauffe les esprits. Alors, du plus beau feu vingt poètes épris , De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissant la scène, Sur de sublimes tons font ronfler Melpamène. Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli .' L'esprit, le goût s'épure, et l'art est embelli.

Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires, De libelles affreux écrivains téméraires , Aux stances de la Grange, aux couplets de Rousseau, Que Mégère en courroux tira de son cerveau. Pour gagner vingt écus ce fou de la Beaumelle Insulte de Louis la mémoire immortelle : Il croit déshonorer dans ses obscurs écrits Princes, ducs , maréchaux, qui n'en ont rien appris. Contre le vil croquant tout honnête homme éclate Avant que sur sa joue, ou sur son omoplate. Des rois et des héros les grands noms soient vengea Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.

Ces serpents odieux de la littérature , Abreuvés de j)oisons et rampants dans l'ordure. Sont toujours écrasés sous les pieds des passants, Vive le cygne heureux qui par ses doux ^cœur\$

igo EPITRES.

Célébra les saisons , leurs dons, et leurs nsag^s, Les travaux , les ^•ertus , et les plaisirs des sages l Vainement de Dijon l'impudent écolier Croassa contre lui du foml de son borbier. Nous laissons le champ libre à ces petits critiques, De l'ivroi^ne Fréron

disciples faméliques , Qui, ne pouvant apprendre un honnête métier, Devers Siint-înnocent vont salir du papier. Et sans les dons des dieux porter leurs mains impies ; Animaux raal-faisants , semblables aux harpies , De leurs ongles crochus et de leur souffle affreux Gâtant un bon diner qui n'était pas pour eux.

CV. AU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III

Jeune et digne héritier du grand nom de Gustave, Sauveur d'un peuple libre, et roi d'un peuple brave, Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu: Gustave a triomphé sitôt qu'il a paru.

On t'admire aujourd'hui , cher prince, autant qu'on

t'aime; Tu viens de resaisir les droits du diadème». Et quels sont en effet ses véritables droits? De faire des heureux en protégeant les lois ; De rendre à son pays cette gloire passée. Que la discorde obscure a long-temps éclipsée; De ne plus distinguer ni bonnets , ni chapeaux , Dans un trouble éternel infortunés rivaux ; De couvrir de lauriers ces têtes égarées Qu'à leurs dissensions la haine avait livrées , Et de les réunir sous un roi généreux. Un état divisé fut toujours malheureux ;

EPITAPES. ^ 191

De sa liberté Taine il vante le prestige. Dans son illusion sa misère l'afflige; Sans force, sans projets pour la gloire entrepris , De l'Europe étonnée il devient le mépris. Qu'un roi ferme et prudent prenne en ses mains les

rênes , Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes , Tout
chani^e, tout renaît , tout s'anime à sa voix , On marche alors
sans crainte aux pénibles exploits, On soutient les travaux, on
prend un nouvel être; Et les sujets enfin sont dignes de leur
maître.

CVI. A Madame DE SAINT-JULIEN

NÉE COMTESSE DE LA ToCR-DU-PiN.

Jt iM.E de ces dauphins de qui l'extravagance S'ennuva de ré-
gner pour obéir en France, Femme a mable, bonne te homme, es-
prit hbre et hardi, Qui, n'aimant que le vrai , ne suis que la na-
ture. Qui méprisas toujours le vulgaire engourdi

Sous l'empire de l'imposture.

Qui ne conçus jamais la moindre vanité

Ni de l'éclat de la naissance

Ni de celui de la beauté.

Ni du faste de l'opulence ; Tu quittes le fracas des villes et des
cours. Les spectacles , les jeux , tousles riens du grand monde,

Pour consoler mes derniers jours

Dans ma solitude proifonde :

En habit d'amazone, au fond de mes déserts. Je te vois arriver
plus belle et plus brillante Que la divinité qui naquit sur les mers.
D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante

t92 ÉPITRES.

Apporte un jour nouveau dans mon obscurité:

Ce n'est point de l'amour Je flambeau redoutable. C'est celui
de la vérité ;

C'est elle qui t'instruit , et tu la rends aimable. C'est ainsi
qu'auprès de Platon, Auprès du vieux Anacréon, Les belles
nympbes de la Grèce Accouraient pour donner leçon Et de plaisir
et de sagesse.

La légende nous a conté '

Que l'on vit sainte Tecla , au public exposée. Suivant par-tout
saint Paul, en homme déjà usée. Braver tous les brocards de la
malignité.

Cet exemple de piété

En tout pays fut imité

Chez la révérende prêtrise;

Chacun des pères de l'église

Eut une femme à son côté;

Il n'est point de François de Sale ■* Sans une dame de Chantai
:

Un dévot peut penser à mal.

Mais ne donne point de scandale.

Bradez donc les discours malins; Demeurez dans mon hermi-
tage , Et craignez plus les jeunes saints Que les fleurettes d'un

vieux sage.

CVII. A M. MARMONIEL

iv± oTf très aimable successeur, De la France historiographe,

Votre indigne prédécesseur Attend de vous son épitaphe.

Au bout de quatre- vingts hivers.

Dans mon obscurité profonde , Enseveli dans mes déserts , Je me tiens déjà mort au monde.

Mais sur le point d'être jeté Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été.

Tout ce que je vois me rappelle A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le soir un triste orage Vient ternir l'éclat d'un beau jour
, Je me souviens qu'à votre cour Le temps change encor
davantage.

Si mes paons de leur beau plumage Me font admirer les couleurs ,
Je crois voir nos jeunes seigneurs Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'Inde sont l'image De leurs pesants imitateurs.

De vos courtisans hypocrites Mes chats me rappellent les
tours ; Les renards, autres ohatemites.

Se glissant dans mes basse-cours.

Me font penser à des jésuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlants, Qu'un loup impunément dévore.

Sans songer à des conquérants Qui sont beaucoup plus loups encore?

Lorsque les chœurs du printemps Réjouissent de leurs accents Mes jardins et mon toit rustique.

Lorsque mes sens en sont ravis.

On me soutient que leur musique Cède aux bémols des Mousiquis, irréguliers, etc. 17

Qu'on chante à l'opéra comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique !

Brioune arrive ; on est surpris ; On croit voir Pallas, ou Cypris , Ou la reine des immortelles; Mais chacun m'apprend qu'à Paris 11 en est cent presque aussi belles.

Je lis cet éloge éloquent Que Thomas a fait savamment Des dames de Rome et d'Athènes; On me dit : Partez promptement, Tenez sur les bords de la Seine, Et vous en direz tout autant Avec moins d'esprit et de peine.

Ainsi du monde détrompé , Tout m'en parle, tout m'y ramena.

Serais je un esclave échappé Qui tient encore un bout de chaîne?

IVon; je ne suis point faible assez Pour regretter des jours stériles , Perdus bien plutôt que passés Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu : faites de jols riens, "Vous encor dans l'âge de plaie,
Vous que les Amours et leur mère Tiennent toujours dans leurs
Uens. Nos solides historiens Sont des auteurs bien respectables ;
Mais à ^ os chers concitoyens Que faut-il , mon ami . ■ * des
fables.

CVIII, A M. GUYS

qui avait adressé à l'auteur son voyage littéraire de la Grèce.

J'_E bon vieillard très inutile Que vous nommez Anacréon ,
Mais qui n'ent jamais de Batile, Et qui ne fit point de chanson ,
Loin de Marseille et d'Hélicoa Achevé sa pénible vie Auprès d'un
poêle et d'un glaçon Sur les montactnos d'Helvétie.

Il ne connaissait que le nom De cette Grèce si pol e.

La bigotte nquisition S'opposait à sa passion De faire un tour
en Italie. ' Il disait aux treize cantons :

Hélas ! il faut donc que je meure Sans avoir connu la demeure
Des Virgdes et des P'atons !

Enfin il se croit au rivage Consacré par ces demi-dieux:

Il les reconnaît beaucoup mieux Que s'il avait fait le voyage ,
Car il les a vus par vos yeux. ^

CIX. A UN HOMME, (i)

Jthilosophe indulgent, minibtre citoyen , Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien , Qui d'un peuple léger, et trop ingrat peut-être , Préparais le bonheur et celui de son maître , Ce qu'on nomme disgrâce a payé tes bienfaits. Le vrai prix du travail n'est que de vivre en paix. Ainsi que Lamoignon, délivré des orages , A toi-même rendu, tu n'instruis que les sages; Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris.

Je crois voir à la fois Athene et Sibaris Transportés dans les murs embellis par la Seine : Un peuple aimable et vain , que son plaisir entraîne , Impétueux , léger , et sur-tout inconstant , Qui vole au moindre bruit, et qui tourne à tout vent, Y juge les guerriers , les ministres , les princes ; Rit des calamités dont pleurent les provinces ; Clabaude le matin contre un édit du roi , Le soir s'en va siffler quelque moderne , ou moi; Et regrette à souper, dans ses turlupiaades , Les divertissements du jour des barricades.

Voilà donc ce Paris ! voUà ces connaisseurs Dont on veut captiver les suffrages trompeurs . ' Hélas ! au bord de l'Inde autrefois Alexandre Disait sur les débris de cent villes en cendre : Ah ! qu'il m'en a coûté quand j'étais si jaloux , Railleurs Athéniens, d'être loué par vous . '

Ton esprit , je le sais , ta profonde sagesse , Ta mâle probité n'a point cette faiblesse.

(i) M.Turgot.

A d'éternels travaux tu t'étais dévoué Pour servir ton pays , non pour être loué. Caton, dans tous les temps gardant son carac-

tère, Mourut pour les Romains sans prétendre à leur plaisir. La sublime vertu n'a point de vanité.

C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé. Dans le grand art des vers, et dans celui d'Orphée, Que du désir de plaire une muse échauffée Du vent de la louange excite son ardeur. Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur. L'amour-propre a dicté sermons et comédies. L'éloquent Montazet, gourmandant les impies, N'a point été fâché d'être applaudi par eux. Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux. Mais où sont les héros dignes de la mémoire , Qui sachent mériter et mépriser la gloire ?

ex. A MADAME NECKER.

J'ÉTAIS nonchalamment tapi

Dans le creux de cette statue

Contre laquelle a tant glapi

Des méchants l'énorme cohue ;

.Te voulais d'un écrit galant

Cajoler la belle béroïue

Qui me Ht un si beau présent

Du haut de la double colliue :

Mais ou m'apprend que votre époux,

Qui sur la croupe dn Parnasse

S'était mis à côté de vous,

A changé tout-à-coup de place ;

Qu'il va de la cour de Phébus ,

Petite cour assez brillante, A la grosse cour de Plutus, Plus solide et plus importante.

Je l'aimai , lorsque dans Paris De Colbert il prit la défense , ^
Et qu'au Louvre il obtint le prix.

Que le goût donne à l'éloquence.

A monsieur Turgot j'applaudis , Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce et la liuance.

I] faut qu'entre les beaux esprits Il soit un peu de différence ;
Qu'à son gré chaque mortel pense; Qu'on soit honnêtement en France
Libre et sans fard dans ses écrits.

On peut tout dire , on peut tout croire ; Plus d'un chemin
mené à la gloire , Et quelquefois au paradis.

CXI. A M. LE MARQUIS DE VILLEÏÏE

ivxoN Dieu! que vos rimes en ine

M'ont fait jpasser de doux moments !

Je reconnais les agréments

Et la légèreté badine

De tous ces contes amusants

Qui faisaient l.-., doux passe-temps

De ma nièce et de ma voisine.

.Te suis sorcier , car je devine

Ce que seront les jeunes gens ;

Et je prévois bien dès ce temps

Que votre muse libertine

Serait philosophe à trente ans:

Alcibiade en son printemps Etait Socrate à la sourdine.

Plus je relis et j'examine "Vos vers sensés et très plaisants,
Plus j'y trouve un fonds de doctrine Tout pro[]re à messieurs les
savants , IN on pas à messieurs les pédants , De qui la science
chagrine Est l'éteignoir des sentiments.

Adieu : réunissez long-temps La gaité , la grâce si lîne De vos
folâtres enjoûments , Avec ces grands traits de bon sens Dont la
clarté nous illumine.

.Te ne crains jjoint qu'une coquine Vous fasse oublier les ab-
sents ; C'est pourquoi je me détermine A vous ennuyer de mes
ents Entrelacés avec des ine.

SUR SON MARIAGE

Traduction d'une épître de Properce à Tibulle , qui se mariait
avec Délie.

Décembre 1777.

J? LEDvE heureux du Léthé, j'allais passer ton onde ,

Dont j'ai vu si souvent les bords; Lass   de ma souffrance, et du
jour, et du monde , Je descendais en paix dans l'empire des
mors, Loisque TibuUe et Délie Avec l'Hymen et l'Amour ,

ao   EPITRES.

Ont emLelli mon scjonr,

Et m'ont fait a'uirr la vie ; Les glaces de mon cœur on< ressen-
ti leurs feuxj La Parque a renoué ma traîne d  sunie ;

Leur bonheur me read heureux.

Enfin vous renoncez . mon aimable Tibulle, A ce fracas de
Rome , au luxe , aux vanités, A tous ces faux plaisirs célébrés loar
Catulle;

Et vous osez dans ma cellule

Goûter de'^urcs voluptés!

Des petits-maîtres emportés,

Gens sans pudeur et sans scrupule,

Dans leurs indécentes gr,!t  s

Voudront tourner en r dicule

La réforme où vous vous jetez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la fripponne, La Vénus
des soupeis, la Vénus d'un moment,

La Vénus qui n'aime peisonne , Qui séduit tant de monde, et
qui n'a point d'amant, Vaut mieux que la Vénus et tendre et ra-
sounable, Que tout homme de bien doit servir constamment.

Ne croyez pas imprudemment

Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie : heureux entre ses bras,

Osez chanter sur votre lyre

Ses vertus comme ses appris. Du véritable amour établissez
l'empire:

Les beaux esprits romains ne le couaissent pas.

CXIII. A M. LE PRINCE DE LIGNE

sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette
de Bruxelles, au mois de février 1778.

J R I N c E , dont le charmant esprit Avec tant de grâce m'at-
tire ; Si j'étais mort, comme on l'a dit, N'auriez-vous pas eu le
crédit De m'arracher du sombre empire?

Car je sais très bien qu'il suffit De quelques sons de votre lyre.

C'est ainsi qu'Orphée en usait Dans l'antiquité révérée ; Et
c'est nue chose avérée Que plus d'un mort ressuscitait.

Croyez que dans votre gazette.

Lorsqu'on parlait de mou trépas, (l'e n'était pas chose indis-
crète ; Ces messieurs ne se trompaient pas.

En effet qu'est-ce que la vie ?

C'est un jour , tel est son destin ; Qu'importe qu'elle soit finie
"Vers le soir ou vers le matin ?

CXIV. A M. I.E MARQUIS DE VILLETTE

Les adieux du vieillard.

Paris, 177S.

A. DIEU, mon cher Tibulle , autrefois si volage, Mais toujours
chéri d'Apollon,

aosî EPÎTRES.

Au Parnasse fêté comme aux bords da Lignon,

Et dont l'Ainoiir a fait un sage.

D^s champs élys ens , adieu , pompenx rivage , De palais, de
jardins, de pT>lices bordé, Qa'unt encore embt-lli . pour Thon-
neur de notre âsre ^ Les enfants d'Henr -Qaa're et ceux du grand
Condé ; Combien vousm'eïii^hantipz. Muses, Grâces nouvelles,
Dont les talents et les écrits Seraient de tous nos besiix esprits On
la censura on les modèles !

Que Paris est changé '. les Velcbes n'y sont plus. Je n'entends
plus siffl-r ces ténébreux reptiles, Les Tartuffes alfreux, l^s inso-

lenîs Zoiles: J'ai passé; ne la terre ils étaient d-spams. Mes yeux,
après trente ans, n'ont va qn'nn peuple

aimable, Instfu t , mais indnljeT'.t , do'ix . vif, et sociable, n
est né pour aimer : l'élite des français Est l'exemple dn monde, et
vaut tons les Anglais. , De la société les douceurs désirées Dans
viii^t états pnissants sont encore ignorées : On les soute à Paris:
c'est le premier des aits. Peuple heureux, il naqi^it, il règne en
vos remparts. Je m'arrache en pleurant à son charmant empire;
Je rrtonrne à ces monts qui menacent les cieux, A ces antres gla-
cés où la nature expire: Je vous regretterais à la table des dieux.

SIK DES EPITaES.

I. SUR LES POETES EPIQUES

A Madame la marquise DU CHATELET.

XLEiN de beautés et de défauts, Le vieil Homère a ii;on es-
time; Il est, comme tous ses héros.

Babillard outré ^ mais sublime.

Virgile orne mieux la raison, A plus d'art , autant d'harmonie ;
Mais il s'éj)uise avec Didon , Et rate à la lin Lavinie.

De faux brillants, trop de magie, Mfttent le Tasse un cran plus
bas ; Mais que ne tolere-t-on pas Pour Armide et pour
Herminie."

Milton, plus sublime qu'eux tous, A des beautés moins
agréables; Il semble clianfer pour les fous, Pour les anges , et

pour les diables.

Après Milton , après le Tasse, Parler de moi serait trop fort ;
Et j'attendrai que je sois mort, Pour apprendre quelle est ma
place.

Vous en qui tant d'esprit abonde.

Tant de grâce et tant de douceur ; Si ma place est dans votre
cœur, Elle est la première du monde.

II. A M. DE FORCALQUIER

Vous philosophe! ah , quel projet !

N'est-ce pas assez d'être aimable?

Aurez- vous bien l'air en effet D'un vieux raisonneur vénérable
?

D'inutiles réflexions Composent la philosophie.

Eh ! que deviendra \otre vie, Si vous n'avez des passions?

C'est un pénible et vain ouvrage Que de vouloir les modérer ;
Les sentir et les inspirer Est à jamais votre partage.

L'esprit , l'imagination , Les grâces , la plaisanterie , L'amour
du vrai, le goût du bon.

Voilà votre philosophie.

III AU MEME,

au nom de madame la marquise du Cbâtelet , à qui il avait envoyé une pagode chinoise.

V_iE gros Chinois en tout diffère Du Français qui me l'a donné ;

STANCES. 205

Son ven're en tonne est façonné, .

Et vol' taille est bien légère.

Il a l'air de s'extasier En admirant notre hémisphère ; Vous a.-mez à vous égayer Pour le moins sur la race entière Que Dieu s'avisa d"y créer.

Le cou penché , clignant les yeux, Il rit aux anges d'un sot rire ; A'ous avez de l'esprit comme eux, Je le crois, et je l'entends dire.

Peut-être, en vous parlant ainsi, C'est vous donner trop de louanges ; IMais il se pourrait bien aussi Que je fais trop d'honneur aux anges.

IV. A Monseigneur le prince DE CONTI

pour un neveu du P. SanaJon, jésuite. (Le P. Sanadoa est supposé parler lui-même, de l'autre monde.

Votre ame, à la vertu docile, Eut de moi plus d'une leçon; Je fus autrefois le Chiron Qui guidait cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon, Connu de vous dans \otre enfance, TS'a pour ressource que nion nom, Vos bontés et sou

espérance.

ÉpÎTRES,etC. iS

eo6 STANCES.

A vos pieds je voudrais bien fort L'amener pour vous rendre
hommage; Mais j'ai le malheur d'être mort , Ce qui s'oppose à
mou voyage.

Votre cœur n'est point endurci.

Et sur vous mon espoir se fonde.

Je ne peux rien dans l'autre monde.

Vous pouvez tout dans celui-ci.

Je pourrais me faire un mérite D'avoir pour vous bien prié
Dieu; Mais jeune prince aime fort peu Les oremus d'un vieux
jésuite.

Je ne sais d'où dater ma lettre :

Si par vous mes vœux sont reçus , En paradis vous m'allez
mettre, Mais en enfer par un refus.

Non ., mon neveu , seul misérable , Est seul à souffrir condam-
né ; Car qui n'a rien se donne au diable:

Empêchez qu'il ne soit damné.

V. A Madame DU BOCAGE

IVliLTOii dont vous suivez les traces Yoas prête ses transports di-
vins ; Eve est la mère des humains , Et vous êtes celle des Grâces.

Comment n'eût-elle pas séduit La raison la plus iudomtable f

STANCES. ao7

Vous lui donnez tout votre esprit ; Adam était Lien
pardonnable.

Eve le rendit criminel ,

Et vous méritez nos louanges;

Eve sédnisit un mortel ,

Et vous auriez séduit les anges.

Sa faute a perdu l'univers; Elle ne doit plus nous déplaire, Et
sou erreur nous devient chère Dès que nous lui devons vos vers.

Eve, par sa coquetterie.

Nous a fermé le paradis ; I/amour, les grâces, le génie , Nous
l'ont rouvert par vos écrits.

VI. Au yRÉsiDENT HENAULT, en lui envoyant le manuscrit
de Mérope,

Juin 1740.

J_joRSQu'À la ville un solitaire envoie Des fruits nouveaux ,
honneur de ses jardins, Nés sous ses.yeux et plantés de ses
mains, IX les croit; bous , et prétend qu'on le croie.

Quand , par le don de son portrait flatté, La jeune Aminte à sts
lois vous engage, Elle ressemble à la, divinité Qui veut vous, faire
adorer son image..

Quand un auteur de son œuvre entêté

aoS STANCES.

Modestement vous en fait nne offrande , Que veut de vous sa
fausse humilité?

C'est de l'enceDs que son orgueil demande.

r Las ! je suis loin de tant de vanité.

r A tous ces traits gardez de reconnaître

i Ce qui par moi vous sera présenté;

Wf C'est un tribut , et je l'offre à mon maître.

VII. AU ROI DE PRUSSE

en lui adressant un marchand de vin.

A Bruxelles, le 16 auguat 1740-

JL/E voilà ce monsieur Hony Que Bacchus a comb'é de gloire
:

Il prétend qu'il sera honni S'il ne peut vous donner à boire.

Il garde un mépris souverain Pour Phébus et pour sa fontaine
; Et dit qu'un verre de son vin Vaut le Permesse et l'Hippocrène.

Je crois que quelques rois jaloux Et quelques princes de l'em-
pire, Pour essayer de vous séduire , Ont député Hony vers vous.

Comme on leur dit que la sagesse A grand soin de vous éclai-
rer, Ils ont voulu vous enivrer Pour vous réduire à leur espèce.

Cher Hony , cette trahison Est un bien faible stratagème ; Ja-
mais Bacchus et l'Amour niéjn»

Ne pourront rien sur sa raison.

Le dieu des amours et le vôtre , Hony, sont les dieux du plaisir
; Tous deux sont faits pour le servir;

Mais il ne sert ni l'un ni l'autre.

Sans doute Bncelius et l'Amour Ne sont point ennemis du sage
; Il les reçoit sur son passage Sans leur permettre un long séjour.

VIII. AU ROI DE PRUSSE

Berlin, ce 2 novembre 1740.

A-D I E u , grand homme ; adieu coquette, Esprit ssblime et
séducteur , Fait pour l'éclat, pour la grandeur.

Pour les Muses , pour la retraite.

Adieu , vainqueur ou protecteur Du reste de la Ger-ianie, De
moi , très cbétif raisonneur, Et de la noble poésie.

Adieu , trente âmes dans un corps Que les dieux comblèrent
de grâce, Qui réunissez les trésors Qu'on voit divisés au Parnasse.

Adien , vous dont l'auguste main, Toujours au travail occupée,
Tient pour l'honneur du genre humala La plume, la lyre, et l'épée
;

Vous qui prenez tous les chemins De la gloire la plus durable ,
Avec nous autres si traitable, Si grand avec les souverains !

Vous qui n'avez point de faiblesse, ' Pas même celle de blâmer
Ceux qu'on voit un peu trop aimer Ou leurs erreurs ou leur maîtresse !

Adieu: puis-je me consoler Par votre amitié noble et pure ?

Le roi me fait un peu trembler, Mais le grand homme me rassure.

IX. A M. DE CIDEVILLE

A Bruxelles . 11 juillet 1741.

vous voulez que j'aime encore Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours Rejoignez, s'il se peut , l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin Avec l'Amour tient son emj)ire.

Le Temps, qui me prend par la main, M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur Tirons au moins quelque avantage:
Qui n'a pas l'esprit de son âge De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse Ses folâtres emportements :

Nous ne vivons que ileux moments , Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez, Tendresse , ill usion , folie ,
Dons du ciel (jui me consoliez Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois . je le vois bien : Cesser d';iimer et d'être aimable, C'est uue mort insupportable;^ Cesser de vivre , ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte Di's erreurs de mes premiers ans; Et mon ame, aux désirs ouverte, I Regi-ettait ses égarements.

Du ci«'l alors daignant descendre, L'amitié vint à mon secours:

Elle était peul-ptre aussi tendre.

Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle.

Et de sa lumière éciairé, Je la suiv.s ; m.iis je pleurai De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

X. AU ROI DE PRUSSE

pour en obtenir la grâce d'un Français détenu depuis long-temjis dans les prisons de Spandau. (i744-)

VJTÉNiE universel , ame sensible et ferme, Grand homme, il es t sous vous de malheureux mortels t Mais quand à ses vertus

on n'a point mis de terme. On en met aux tourments des plus grands criminels.

Depuis vingt ans entiers faut-il qu'on abandonne Un étranger mourant au poids affreux des fers ? Pluton punit toujours , mais Jupiter pardonne : j\'imiterez-vous jllus que le dieu des enfers ?

Toyez autour de vous les Prières tremblantes. Filles du repentir , maîtresses des grands cœurs ^ S'étonner d'arroser de larmes impuissantes La généreuse main qm sécha tant de pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence Ce spectacle 'brillant où triompha Titus ? Pour embellir la fête égalez sa clémence. Et l'imites en tout , ou ne le vantes plus.

XI. A Madame la marquise DE POMPADOUR

A Etiole, juillet 1745.

X I. sait aimer, il sait combattre ; Il envoie en ce beau séjour

STANCES, ai3

Un Tirevet digne d'Henri-Onatre, Signé Louis, Mars, et l'Amour.

Mais les ennemis ont leur tour; Et sa valeur <t .'a prudence Donnent à Gand le même jour Un brevet de ville de P'rance.

Ce» deux brevets si bien venus Vivront ions deux dans la mémoire :

Ch?z lui les autels de Vénus Sont dans le temple de la Gloire.

DÉPUTÉ DES ÉTATS G É K É R A C X

ij ÉMOSTHENEau conseil, et Piiidare an Parnasse, L'auguste Vé-
riié marche devant tes pas; Tyrtée a dans ton sein répandu son
audace. Et tu tiens sa troinpetle, organe des combats.

Je ne pnis t'imiter , mais j'aime ton courage : Né pour la liber-
té tu penses en héros; Ma:S qui naquit sujet ue doit penser qu'en
sage. Et \ivre obscurément, s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme anx lieux qui l'ont vu

naître :

A Rome on est esclave, à Londres citoyen. La grandeur d'un
Batave est de vivre sans maître; Et mon premier devoir est de
servir le mien.

XIII. SUR LE LOUVRE.(i

iVJ. o N u M E N T imparfait de ce siècle vanté Oui sur tons les
beaux arts a fondé sa mémoire, "Vous verrai-je toujours, en attes-
tant sa gloire, Faire un juste reproche à sa postérité ?

Faut-il que l'on s'iudigne alors qu'on vous admire. Et que les
nations qui veulent nous braver, Fieres de nos défauts, soient en

droit de nous dire Que nous commençons tout pour ne rien achever?

Sous quels débris honteux, sons quel amas rusrique On laisse ensevelis ces chefs-doeuvre divins .' Quel barbare a mêlé la bassesse gothique A toute la grandeur des Grecs et des Romains .'

Louvre, palais pomj)enx, dont la France s'honore. Sois digne de ce roi, ton maître et notre appui; Embellis les climats que sa vertu décore. Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

XIV. STANCES IRREGULIERES, A Madame LA DAUPHINE

INFASTE d'esPAGNE.

Souvent la plus belle princesse Langu;t dans l'âge du bonheur;
L'étiquette de la gi-andeur,

STANCES. ■ 2i5

Quand rien n'occupe et n'intéresse , Laisse un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne, Entouré de sujets soumis.

Que tout l'éclat de sa couronne Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu console ; Mais l'ennui vient à pas comp-
tés , A la table d'un cavagnole , S'asseoir entre des majestés.

On fait tristement grande chère

Sans dire et sans écouter rien ,

Tandis que l'hébéte vulgaire

"Vous assiège, vous considère.

Et croit voir le souverain bien. ^

Le lendemain , quand l'hémisphère Est brûlé des feux du soleil
, On s'arrache aux bras du sommeil Sans savoir ce que l'on va
faire.

De soi-même peu satisfait , On veut du monde, il embarrasse ;
Le plaisir fuit , le jour se passe Sans savoir ce que l'on a fait.

O temps , ô perte irréparable !

Quel est l'instant où nous vivons !

Quoi ! la vie est si peu durable , Et les jours paraîtraient si
longs!

Princesse , an-dessus de votre âge,

ai6 * STANCES.

De deux cours anguste ornement ^ Vous eir.ploTez utiieiiient
Ce temps qui si rapidement Trompe la jeune^sse volage.

Vous cultivez, l'esprit charmant Que vous a donné la nature ;
Les réflexions, la lecture, Eu font le solide aliment , Et sou usage
est sa parure.]

S'occuper c'est savoir jouir :

L'oisiveté pesé et tourmente.

L'anie est un feu qu'il faut nourrir, Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

XV. IMPROMPTU

' fait à un souper dans une cour d'Allemagne.

Al faut penser, sans quoi l'homme devient, Malgré son arae,
un vrai cheval de somme. Il faut aimer , c'e.ît ce qui nous sou-
tient ; Sans r.en aimer, il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société

De gens savants, instruits sans suffisance.

Et de plaisirs grande variété,

Sans quoi les jourssuntpluslongsqa'on ne pense.

Il faut avoir an ami qu'en tout temps Pour son bonheur on
écuute, on consulte, Qui puisse rendre à notre ame en tumulte
Les maux moins vifs, et les plaisirs plus grands.

STANCES. ai7

Il faut,l#soir^ uu soaper délectable , Où l'on soit libre, où l'on
goûte à propos Les mets exqu's , les bous vins , l'^s bons mots ;
Et sans être ivre ii faut sortir de table.

Il faut , la nuit , tenir entre deux draps Le tendre objet que
votre cœur ado\e, Le caresser, s'endormir dans ses bras , Et le

matin i-ecoramencer encore.

Mes cbers amis , avouez que voili De quoi passer une assez douce vie :

Or , dès l'instant que i'iiiiiai ma Sylvie , Sans trop chercher j'ai tiouvé tout cela.

XVI. AU ROI DE PRUSSE

JLiA mère de la mort , la vieillesse pesante, A de son bras d'airain courbé mon faible corps , Et des maux qu'elle entraîne une suite effrayante De mon acoe immortelle attaque les ressorts.

Je brave vos assauts , redoutable vieillesbe;

.Te vis auprès d'un sage , et e ne vous crains pas :

Il vous prêtera plus d'appas Que le plaisir trompeur n'eu donne à la jeunesse.

Coulez, mes derniers joui-s, sans trouble, sans terreur, Coulez près d'un héros doi.t le mâle éénie Vous fait goûter en paix le songe de la vie , Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raison qu'il éclaire en est plus intrépide; Mes pas par' lui guidés ea sont plus affermis : ÉPÎTRES, etc. 19

2i8 STA^fCES.

Un mortel que PalJas couvre de sou égide Ne craint point les dieux ennemis.

O philosophe roi , que ma carrière est belle .' J 'irai de Sans -
souci, par des chemins de fleurs, Aux champs élyséens parler à
Marc-Anréle Du plus grand de ses successeurs.

A Salluste jaloux je lirai votre histoire,

A Lvcnrgue vos lois, à Virgile vos vers :

.Te surprendrai les morts ; ils ne pourront me croire ;

INul d'eux n'a rassemblé tant de talents divers.

Mais, lorsque j'aurai vu ces ombres immortelles , IN'allez pas
après moi confirmer mes récits : Vivez, rendez heureux ceux qui
vous sont soumis , Et n'allez que fort tard auprès de vos modèles.

XVII. A Madame DENIS

Aux Délices. (1755.)

JLj'art n'y fait rien;les beaux noms,les beaux lieux Très rare-
ment nous donnent le bieu-être. Est-on heureux , hélas .' pour le
jjaraitre , Et suffit-il d'en imposer aux yeux.*"

J'ai vu jadis l'abbesse de la Joie, Malgré ce titre, à la douleur
en proie; Dans Sans-Souci certain roi renommé Fut de soucis
quelquefois consumé.

Il n'en est pas ainsi de mes retraites ; Loia des chagrins , loin
de l'aïubition ,

De mes plaisirs elles portent le nom : Vous le savez, car c'est
vous qui les faites.

XVIII. A M. BLIN DE SAIx\MORE

qui avait euvoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Estrées à Henri IV.

i\J. ON amour-propre est vivement flatté De votre écrit; mon goût l'est davantage: On n'a jamais par un plus doux langage Avec plus d'art blessé la vérité^.

Pour Gabrielle , en son apoplexie , Aucuns diront qu'elle parle long-temps ; Mais ses discours sont si vrais , si touchants , Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur sage avec plaisir verra Qu'en expirant la belle Gabrielle Ne pense point que Dieu la damnera Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très chrétien C'est œuvre pie ; on n'y peut rien reprendre : Le paradis est fait pour un cœur tendre. Et les damnçs sont ceux qui n'aiinent rien.

XÎX. A M. LE cHEVAiiER DE BOUFFLERS, qui lui arait envo-vé nne' pièce de vers iutital^e

LE Co£CR.

V^ERTAiNE damç honnête , et savante , et profonde,

Ayant lu le traité du cœur.

Disait en se pâmant : Que j'aime cet antenr .' Ah! je vois bien qu'il a le plus ^rand cœur da monde.

De mon heurenx printemps j'ai m passer la flenr ;

Le cœur pourtant mt parle encore :

Du nom de Pet;t-cœnr quand mon amant m'honore

Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas .' faibl?shnma;n9, qneîs destins sont les nôtres ! Qu'on a
n al placé les Sfrandenrs .' Qu'on serait heureux si les cœurs
Etaient faits les nns pour les autres !

Illustre chevalier, vous chantez vos combats ,

Vos victoires et votre empire; Et dans vos vers heureux,
comme vous pleins d'appas,

C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lisette vous dit: Rodrigue, as-tu du cœur.' Sur l'heure
elle l'éprouve , et dit avec franchise :

Il eut encor plus de valeur

Quand il était homme d'église.

XX. A M. DEODATI DE TOVAZI

qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue
italienne.

A Ferney, le i février 1761.

Hj t a I. F. z moins votre alioudance , Votre origiae et vos hon-
neurs -, Il ne sied pus aux grands seigneurs De se vanter de leur
naissance.

L'Italie instruisit la France ; Mais par uu reproche indiscret
Nous serions forcés à regret A manquer de reconnaissance.

Dès long-temps sortis de l'enfance, Nous avons quitté les ge-
noux D'une nourrice en décadence Dont le lait n'est plus fait pour
nous.

Nous pourrions devenir jaloux Quand vous parlez notre lan-
gage ; Puisqu'il est embelli par vous.

Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente nn sage :

Terminons ainsi le procès; Quand on est égal aux Français Ce
n'est pas un mauvais partage.

StANCES.

XXI. A L'IMPERATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II

à l'occasion de la prise de CLoczim parles Russes, en 1769-

Fc..^,viMrs,bachas,spahis,etjanissaires:

Si le nonce du pape, allié du moufti.

Se damnait en armant vos tronpes sanguinaires, Catherine a
vaincu, le nonce est converti.

Il doit l'être du moins ; il doit sans doute apprendre A ne plus
réunir la mitre et le turban. Malheureux Polonais , le fer de l'Ot-

toman Metiait donc par vos mains la république en cendre . '

De vos vrais intérêts devenez plus jaloux : Rome et Constantinople ont été trop fatales ; Il est temjis de finir ces horribles scandales ; Vous serez désormais fortunés malgré vous.

Bientôt de Galitzin la vigilante andace

Ira dans son serrail éveiller Moustapha,

Mollement assoupi sur son large sofa ,

Au ben même où naquit le fier dieu de la Thrace.

O Minerve du Nord, ô toi , sœur d'Apollon , Tu vengeras la Grèce en chassant ces infâmes , Ces ennemis des arts et ces geôliers des femmes : Je pars; je vais l'attendre aux champs de Marathon,

XXII. A Madame la duchesse DE CHOISEUL

sur la fondation dé Versoy . (1 769.)

iVJ. A D A M E , nn héros destructenr ,

S'il est n;rand, n'est qu'un grand coupable ;

J'aime bien mieux un fondateur :

L'un est un dieu, l'autre est un diable.

Dites bien à votre mari

Que des neuf filles de Mémoire

Il sera le seul favori

Si de fonder il a la gloire.

Didon, que j'aime tendrement,

Sera célèbre d'âste en âge ;

Mais quand Didon fonda Carthage

C'est qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Assyrie Avait eu pour surintendant Un
conseiller du parlement , Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très sots aïeux autrefois Ont fondé de pieux asyles- Pour
mes moines de saint François; Mais ils n'ont point fondé de
villes.

Envoyez-nous des Ampbions, Sans quoi nos peines sont per-
dues :

A Versoy nous avons des rues, Et nous n'avons point de
maisons.

Sur la raison , sur la j ustice ,

Snr les grâces, sur la douceur

Je fonde aujourd'hui mon bonheur ,

Et vous êtes ma fondatrice.

XXIII. A M. S A U R I N

DE L'ACADtâIE FRANÇAISE,

sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur à l'ordre de saint François, en recounaissancejde que^ ques services qu'il avait rendus h ce? moines.

X L est vrai , je suis capucin ,

C'est sur quoi mon sahit se fonde ; .Te ne veux pas dans mon déclin Finir comme les gens du nionde.

Mon malheur est de n'avoir plus Dans mes nuits ces bonnes fortunes, Ces nobles grâces des élus, A mes confrères si communes.

.Te ne suis point frère Frapart, Confessant sœur Luce et scène i?iice ; .Te ne porte point le cilice De saint Grizel , de saint Billard.

.l'achevé doucement ma vie; .Te suis prêt à partir demain.

En communiant de la main Du bon curé de Mélanie.

Dès que monsieur l'abbé Terrai A su ma capacinerie.

De mes biens il ma délivré :

Que servent-ils dans l'autre vie ?

J'aime fort cet arrangement, Il est leste et plein de prudence:

Pliit à Dieu qu'il en fît autant A tous les moines de la France !

XXIV. A Madame NECKER

V^uEti-F. étrange idée est venue Dans votre esprit sage , éclairé?

Que vos bontés l'ont égaré !

Et que votre peine est perdue !

A moi chétif une statue !

.Te serais d'orgueil enivré!

L'ami Jean-.facque a déclaré Que c'est à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat :

L'univers par reconnaissance Lui devait cette récompense;
Mais l'univers est un ingrat.

C'est vous que je figurerai En beau marbre d'après nature.

Lorsqu'à Papbos je reviendrai , Et que j'aurai la main plus
sûre.

Ah .' si jamais de ma façon

De vos attraits ou voit l'image...

On sait comment PTpmalion Traitait autrefois son ouMage.

XXV. A Madame DU DEFFANT

A Feruey, le 16 novembre 1773,

. E quoi, vous êtes étonnée Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muse faible et surannée Puisse encor fredonner des vers?

Quelquefois un peu de verdure Rit sous les glaçons de nos
champs; Elle console la nature , Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre Après la saison des beaux
jours ; Mais sa voix n'a plus rien de tendre , Il ne chante plus ses
amours.

Ainsi je touche encor ma lyre Qui n'obéit plus à mes doigts;
Ainsi j'essaie encor ma voix Au moment même qu'elle expire.

Je veux dans mes derniers adieux , Disait TibuUe à son
amante, Attacher mes yeux sur tes yeux. Te presser de iiih main
mourante.

Mais quand on sent qu'on va passer.

Quand l'ame fuit avec la vie ,

A-t-oD (les yeux pour voir Délie, Et des mains pour la
caresser?

Dans ce moment chacun oublie Tout ce qu'il a fait en santé;
Quel mortel s'est jamais flatté D'un rendez-vous à l'agonie?

Délie elle-même à son tour S'en va dans la nuit éternelle, En
oubliant qu'elle fut belle Et qu'elle a vécu pour l'amonr.

Nous naissons , nous vivons , bergère , Nous monrons sans sa-
voir comment ; Chacun est parti du néant :

Oii va-t-il?... Dieu le sait, ma chère.

,f- XXVI. LES DESAGREMENTS DE LAVIEILLESSE.

V/ui,je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins Ces beaux
fruits incarnats et de Perse et d'Epire, De savourer en paix la sève
de ses vins ,

Et de manger ce qu'on admire.

J'aime fort un faisan qu'à pi o(ios on rôtit ; , De ces
perd^eaux maillés le fumet seul m'attire; Mais je voudrais en-
core avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades , Sur ces prés
émaillés, dans ces sombres forêts. Je voudrais bien danser avec
quelques dryades; Mais il faut avoir des jarrets.

J'aime leurs yeux, leur taille, ot leurs couleurs vermeilles ,
sait STANCES.

Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur;

Mais il faudrait avoir des yeux et des oreilles ;

On do.t s'aller cacher quand un na que son cœur.

Vous serez comme moi quand vous aurez mon âge , Arche-
vêques . afcbés , empourprés cardinaux,

Princes , rois , fermiers-généraux :

Chacun avec le temps devient tristement sage»

Tous nos plaisirs n'oHt qu'an moment:

Hélas ! quel est le cours et le but de la vie ? Des fadaises et le
néant.

O Jupiter ! tu lis en nous créant Une froide plaisanterie.

XXVII. AU ROI DE PRUSSE

sur un buste en porcelaine fait à BerUn, représentant l'auteur , et
envoyé par sa majesté en janvier lyjS.

iPicTETE aa bord du tombeau A reçu ce présent des mains de
Marc-Aurele;

Il a dit : Mon sort est trop beau :

J'aurai vécu pour Ici; je lui mourrai fidèle,

TSons avons cultivé tous deux les mêmes art»

Et la même philosophie , Moi sujet, lui monarque et favori de
Mars, Et tous les deux par fois objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ses exjloits jaloux ; Moi je fus harcelé
des gredins du Parnasse. Il eut des ennemis , il les dissipa tous ;
Et ia troupe des miens dans la fange croasse.

Les cagots m'ont persécuté ; Les cagots à ses pieds frémis-
saient en silène*. Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité.

Nous prêchâmes la tolérance.

ffoas adorions tous deux le Dieu de l'univers, (Car il en est un
, quoi qu'on dise ;) Mais nous n'avions pas la sottise

De le déshonorer par des cultes pervers.

Nous irons tous les deux dans la céleste sphère. Lui fort tard,
moi bientôt. Il obtiendra, je ci-oi , Un trône auprès d'Achille, et
même auprès d'Hc»aere^ Et j'y vais demander un tabouret pour
moi.

XXVIII. STANCES

sur ralliance renouveléi; entre la France et les Canton* Helvétiques , jurée dans l'église de Soleure , le 15 auguste 1777.

V[^]UF, Li,E est dans ces lieux saints cette solemnité

Des fiers enfants de la Victoire.^ Ik marchent aux autels de la Fidélité,

De la Valeur , et de la Gloire.

Tels on vit ces héros qui , dans les champs d'Yvri , Contre la ligue, et Rome , et l'Enfer et sa rage ,

Vengeaient les droits du grand Henri ,

Et l'égalaient dans son courage.

C'est un dieu bienfaisant, c'est un ange de paix Qui vient renouveler cette auguste alliance ; Je vois des jours nouveaux marqués par des bienfaits, Par de plus douces aïeux , et la même vaillance, éw'tres, etc. 20

230 STANCES.

On joint le caducée au bonclier de Mars

Sous les auspices de Vergennes.

O monts helvétiques, vous êtes les remparts

Des beaux lieux qu'arrose la Seine.

Les meilleurs citoyens sont les meilleurs guerriers: Ainsi Philadelphie étonne l'Angleterre ;

Elle unit l'olive aux lauriers, Et défend son pays en condamnant la guerre.

Si le ciel la permet, c'est pour la liberté. Dieu forma l'homme libre alors qu'il le lit naître; L'homme, émané des cieux pour l'immortahlé. N'eut que Dieu pour père et pour maitre.

On est libre en effet sous d'équitables lois; Et la félicité (s'il en est dans ce monde) Est d'être en sûreté dans une paix profonde Avec de tels amis et le meilleur des rois.

XXIX. STANCES OU QUATRAINS

pour tenii- heu de ceux de Pibrar, tpù ont un peu vieilU.

J. OUT annonce d'un Dieu l'éternelle existence ; On ne peut le comprendre, ou ne peut l'ignorer : La voix de l'univers annonce sa puissance. Et la voix de noiicœais dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage; Dieu vous comble de ses présents.

Ah ! si vous êtes son image , Soyez comme lui bienfaisants.

STANCES. 23i

Pères , de vos enfants guidez le premier âge, Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas ; Etndiez leurs mœurs , leurs talents , leur courage : On conduit la nature , on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat; sois soumis, doux ,

sincère ; ■ Obéis , si tu veux qu'on t'obéisse un jour. Vois ton dieu dans ton père : un dieu veut ton amour ; Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop s'avilit:

De la vauité uait la honte.

C'est par l'orgueil qu'on est petit ;

On est grand quand ou le surmoule.

Fuyez l'indolente paresse ; C'est la rouille attachée aux plus brillants métaux : L'honneur , le plaisir même est ît; iils des travaux ; Le mépris et l'ennui sont nés de la mollesse.

Ayez de l'ordre en tout : la carrière est aisée Quand la règle conduit Thémis , Phebus , et Mars ; La règle oustere et sûre est le 111 de Tliésee Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fiis de la nature ; II faut dans ses atours de 1h simplicité : ÎNe lui donnez jamais de tiop grande pa'ure; Quand on veut trop l'orner oa cache sa beauté.

Soyez vrai, mais discret; soyez ouvert, mais sage; Et, sans la pi'odiguer, aimez la vérité;

Cachez-la sans duplicité ;

Osez la dire avec couiase.

Réprimez tout emportement;

On se nuit alors qu'on offense ,

Et l'on hâte son châtiment ,

Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit Ce que la grâce est au visage:

De la bonté du cœur elle est la douce image; Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire

C'est de prodiguer les bienfaits :

Si vous en répandez, j'erez-en la mémoire; Si vous en recevez, publiez-le à jamais,

La dispute est souvent Tune autant que vaine; A ces combats d'esprit craignez de vous livrer; Que le flambeau divin qui doit vous éclairer Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De rémulatioç distinguez bien l'envie:

L'une mené à la gloire, et l'autre au déshonneur; L'une est l'aliment du génie , Et l'autre est le poison du cœur..

Par un humble maintien , qu'on estime et qu'on aime, Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux;

Devant eux rentrez eu vous-même,

Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge; L'amour-propre ne meurt jamais.

Ce flatteur est tyran, redoutez ses attraits , Et vivez avec lui sans être en esclavage.

SUR LE VŒU DE LOUIS XIU

ij V roi des rois la voix puissante S'est fait entendre dans ces lieux.

L'or brille, la toile est vivante, Le marbre s'anime à mes yeux.

Prêtresses de ce sanctuaire, La Paix , la Piété sincère , La Foi, souveraine des rois.

Du Très-Haut filles immortelles , Rassemblent en foule autour d'elles Les arts animés par leurs voix.

O Vierges, compagnes des justes , .Te vois deux héros proster-nés Dépouiller leurs bandeaux augustes Par vos mains tant de fois ornés.

Mais quelle puissance céleste Imprime sur leur front modeste Cette suprême majesté ?

Terrible et sacré caractère Dans qui l'œil étonné révère Les traits de la Divinité.

L'un voua ces fameux portiques; Son fils vient de les élever.

O que de projets héroïques Seul il est di^e d'achever !

C'est lui, c'est ce sage intrépide Qiii triompha da sort perfide Contre sa vertu conjuré ; Et de la discorde étouffée Vint dresser un nouveau trophée Sur l'autel qu'U u consacré.

Tel autrefois la cité sainte Yit le pins sage des mortels Du Dieu qu'enferma son enceinte Dresser les superbes autels ; Sa main redoutable et chéri»

Loin de sa paisible patrie Ecartait les troubles affreux, Et son autorité tranquille Sur un peuple à lui seul docile Faisait luire des jours heureux.

O toi , cher à notre mémoire , Puisque Louis te doit le jour.

Descends du pur sein de la gloire , Des bons rois éternel séjour ; Re\ ois les rivages illustres Oïi ion lîls depuis tant de lustres Porte ton sceptre dans ses mains ; Reconnais-le aux vertus suprême* Qui ceignent de cent diadèmes Son front respectable aux humains.

^ iens ; la chicane insinuante , Le duel armé par l'affi'ont, La révolte pâle et sanglante.

Ici ne lèvent plus le front:

Tu vis leur cohorte effrénée De leur lialeine empoisonnée Souffler leur rage sur tes lit ;

Leurs dents , leurs flèches sont brisées , Et sur leurs têtes écrasées Marche ton invincible fils.

Viens sous cette voûte nouvelle , De l'art ouvrage précieux ; Là brûle , allumé par son zèle, L'encens que tu promis aux cicux.

Offre au Dieu que son cœur révère Ses vœux ardents, sa foi sincère, Humble tribut de piété :

Voilà les dons que tu demandes ; Grand Dieu , ce sont là les offrandes Que tu reçois daus ta bonté.

Les rois sont les vives images

Du Dieu qu'ils doivent honorer.

Tous lui consacrent des hommages ;

Combien peu savent l'adorer !

Dans une offrande fastueuse

Souvent leur piété pompeuse

Au Ciel est un objet d'horreur ;,

Sur l'autel que l'orgueil lui dresse ' ^

Je vois une main vengeresse

Montrer l'arrêt de sa fureur.

Heureux le roi que la couronne N'éblouit point de sa splendeur ; Qui , fidèle au Dieu qui la donne , Ose être humble dans sa grandeur; Qui , donnant aux rois des exemples , Au Seigneur élevé des temples.

Des asyles aux malheureux ; Dont la clairvoyante justice Dèmele et confond l'artifice De l'hypocrite ténébreux .'

Assise avec lui sur le trône, La sagesse est son ferme appui; Si la fortune l'abandonne Le Seigneur est toujours à lai :

Ses vertus seront couronnées D'une longue suite d'années.

Trop courte encore à nos souhaits; Et l'abondance dans ses villes Fera germer ses dons fertiles Cueillis par les mains de Ja paix.

Prière pour le roi.

Toi qui formas Louis de tes mains salutaires Pour augmenter ta gloire et pour combler nosvnenx. Grand Dieu, qu'il soit encor

l'appui de nos neveux. Comme il fut celui de nos pères !

IL SLR LES MALHEUTxS DU TEMPS.

-/lu X maux les plus affreux le Ciel nous ab.indonne. Le déses-
poir, la mort, la faim nous environne ; Et les dieux, contre nous
souleyés tant de fois. Equitables vengeurs des crimes de la terre ,

Ont frappé du tonnerre

Les peuples et les rois.

Des plaines du Tortose aux bords du Rorystbene "VLars a
conduit son cbar attelé par la haine : Les vents contagieux ont
volé sur ses pas ; Et soufflant de la mort les semences funestes ,

Ont dévoré les restes

Echappés aux combats.

D'un monarque puissant la race fortunée [Remplissait de son
nom l'Europe consternée : Je n'ai fait que passer, ils étaient dis-
parus ; Et le peuple abattu, que ce malheur étonne,

Les cherche auprès du trône ,

Et ne les trouve plus.

Peuples , reconnaissez la main qui vous accable ; Ce n'est
point du destin l'arrêt irrévocable , C'est le courroux des dieux,
mais facile à calmer: Méritez d'être heureux ,osez quitter le vice ;

C'est par ce sacrifice

Qu'on peut le désarmer. ^

Rome , en sages héros autrefois si fertile, Rome, jadis des rois
la terreur ou l'asyle ., Rome fut vertueuse et domta l'univers ;
Mais l'orgueil et le luxe, enfants de la victoire ,

Du comble de la gloire

L'ont mise dans les fers.

Quoi ! verra-t-on toujours de ces tyrans serviles , Oppresseurs
insolents des veuves, des pupiles , Elever des palais dans nos
champs désolés." Verra-t-on cimenter leurs portiques durables

Du sang des misérables

Devant eux immolés.'

Elevés dans le sein d'une infâme av:n-ice, Leurs enfants ont
sucé le lait de l'injustice, Et dans les tribunaux vont jager les hu-
mains : Malheur à qui , fondé sur la seule innocence ,

A mis son espérance

En leurs indignes mains !

Des nobles cependant l'ambition captive

S'endort entre les bras de la mollesse oisive ,

Et ne porte aux combats que des corps languissants :

Cessez, abandonnez à des mains plus vaillantes

Ces piques trop pesantes

Pour vos bras impuissants.

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère ; Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire Et d'exciter en nous de funestes penchants ; Son enfance prévient le temps d'être capable ;

Le vice trop aimable

Instruit ses premiers ans.

Bientôt , bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage. Elle abandonne aux mains d'un courtisan volage De ses trompeurs ajipas le charme empoisonneur ; Que dis-je à cet époux à qui l'hymen la Ue ,

Traquant l'infamie ,

La livre au désionneur.

Ainsi vofts outragez les dieux et la nature ! Oh ! que ce n'était pas de cette source impure Qu'on vit naître les Francs, des Scythiens, Qui, du char d'Attila détachant la fortune,

De la cause commune

Furent les défenseurs.

Le citoyen alors sa\ait porter les armes ; Sa îdele moitié, qui négligeait ses charmes. Pour son retour heureux préparait des lauriers, Recevait de ses mains sa cuirasse sanglante,

Et sa hache fumante

Du trépas des guerriers.

Au travail endurci leur superbe courage Ne prodigua jamais un imbécille hommage

ODES. >3d

A de vaines beautés à leurs yeux sans appas ; Et d'un sexe timide et né pour la mollesse

Ils jûlaiguaient la faiblesse,

Et ne l'adoraient pas.

De ces sauvages temps Théroïque rudesse Leur dérobaient encor la délicate adresse D'excuser leurs forfaits par un subtil détour ; Jamais on n'entendit leur bouche peu sincère

Donner à l'adultère

Le tendre nom d'amour.

Mais insensiblement l'adroite politesse, Des cœurs efféminés souveraine maîtresse, Corrompit de nos mœurs l'austère pureté. Et, du subtil mensonge empruntant l'artifice,

Bientôt à l'injustice

Donna l'air d'équité.

Le luxe à ses côtés marche avec arrogance; L'or qui naît sous ses pas s'écoule en sa présence; Le fol orgueil le suit ; compagnon de l'erreur, Il sape des états la grandeur souveraine , De leur chute certaine , Brillant avant-coureur.

III. SUR LE FANATISME

V[^]HARMANTE et sublime Emilie ,

Amante de la vérité ,

Ta solide philosophie

T'a prouvé la Divinité.

Ton ame éclairée et profonde ,

FrancUissaut les bornes du monde,

S'élance au sein de son auteur.

Tu parais son plus bel ouvrage ; Et tu lui rends un digne hommage Exempt de faiblesse el d'ei'reur.

Mais , si les traits de l'athéisme Sont repoussés par ta raison,
De la coupe du fanatisme Ta main veiiverse le poison :

Tu sers la justice éternelle, Sans l'àcreté de ce faux zèle De tant de dévots mal-faisants; Tel qu'un sujet sincère et juste Sait approcher d'un trône auguste Sans les vices des courtisans.

Ce fanatisme saci-ilegé

Est sorti du sein des autels;

Il les profane, il les assiège,

Il en écarte les mortels.

O religion bienfaisante ,

Ce farouche ennemi se vante

D'être né dans ton chaste flanc'

Mère tendre , niere adorable ,

Croii-a-t-on qu'un hls si coupahl*

Ait été formé de ton sang ?
Ou a vu souvent des athées
Estimables dans leurs erreurs ;
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs;
Spinoza fut toujours fidèle
A la loi pure et naturelle
Du Dieu qu'il avait combattu ;
Et ce des Barreaux qu'on outrage,
S'il n'tat pas les clartés du sage,
En eut le cœur et la vertu.
Je sentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux
Qui nierait l'utile existence
De l'astre qui brille à mes yeux !
Ignorer ton être suprême,
Grand Dieu ! c'est un moindre blasphème
Et moins digne de ton courroux
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,

Jaloux , injuste comme nous.

torsqu'un dévot atrabilaire,

Nourri de superstition ,

A par cette affreuse chimère

Corrompu sa religion.

Le voilà stupide et farouche ;

Le liel découle de sa bouche.

Le fanatisme arme sou bras ;

Et, dans sa piété profonde,

Sa rage immolerait le monde

A son Dieu, qu'il ne connaît pas.

Ce sénat proscrit dans la France, ; Cette infâme inquisition, Ce tribunal où l'ignorance Traîna si souvent la raison ; Ces Midas en mitre , en soutane , Au philosophe de Toscane Sans rougir ont donné des fers.

Aux pieds de leur troupe aveuglée Abjurez, sage Galilée, Le système de l'univers.

Ecoutez ce signal terrible ÉpirRES, etc. 21

24a ODES.

Qu'on vient de donner dans Paris ,

Regardez ce carnage horrible ,

Entendez ces lugubres cris ;

Le frère est teint du sang du frère ,

Le fils assassine son père,

La femme égorge son éponx ;

Leurs bras sont armés par des prêtres.

O ciel ! s'out-ce là les ancêtres

De ce peuple léger et doux. ?

Jansénistes et niolinistes , Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raisons des sophistes, Leurs traits , leur bile, et leur
en&ui: Tremblez qu'enfin votre querelle Dans vos murs un jour
ne rappelle Ces temps de vertige et d'horreur; Craignez ce zèle
qui vous presse :

Ou ne sent pas dans son ivresse Jusqu'où peut aller sa fureur.

ÎVlMalheureux , vonlez-vous entendre La loi de la religion.^
Dans Marseille il fallait l'appreudie Au sein de la contagion ,
Lorsque la tombe était ouverte.

Lorsque la Provence couverte.

Par les semences du trépas, Pleurant ses %'illes désolées.

Et ses campagnes dépeuplées.

Fit trembler tant d'autres états.

Belsuns , ce pastenr vénérable , Sauvait son peuple périssant :

Langeron , guerrier secourable , Bravait un trépas renaissant;

Tandis que vos lâches cabales Daus la mollesse et les scandales Occupaieat votre oisiveté De la dispnte ridicule Et sur Quesnel et sur la bulle, Qu'oublîrala postérité.

Pour înstuire la race hamaine; Faut-il perdre l'humanité .•" Faut-il le flambeau de la haine Pour nous montrer la vérité.' Un ignorant qui de sou frère Soulage en secret la misère Est mon exemple et mon docteur ; Et l'esprit hautain qui dispute, Qui condamne , qui persécute , N'est qu'un détestable imposteur.

IV. A M. LE DUC DE RICHELIEU

SUR L 'ingratitude.

\J toi , mon support et ma gloire , Que j'aime à nourrir ma mémoire Des biens que ta vertu m'a faits , Lorsqu'en tous lieux l'ingratitude Se fait une pénible étude De l'oubli honteux des bienfaits!

Doux nœuds de la reconnaissance , C'est par vous que dès mon enfance Mon cœur à jamais fut lié ; La voix du sang, de la nature , j\'est rien qu'un languissant murmure

Près de la voix de l'amitié.

Eh.' quel est en effet mon père?

Celui qui m'instruit, qui m'éclaire, Dont le secours m'est assuré :

Et celui dont le cœur oublie Les biens répandus sur sa vie^' C'est là le fils dénaturé.

Ingrats , monstres que la nature A pétris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer.

Il manque à votre ame sauvage Des humains le plus beau partage ;
Vous n'avez pas le don d'aimer.

IN'ous admirons le fier courage Du Uon fumant de carnage ,
Symbole du dieu des combats.

D"où vient que l'univers déteste La couleuvre bien moins
funeste?

Elle est l'image des ingrats.

Quel monstre plus hideux s'avance?

La nature fuit et s'offense

A l'aspect de ce vieux Giton ;

Il a la rage de Zoile,

De Gacon l'esprit et le style.

Et l'ame impure de Chausson.

C'est Desfontaines , c'est ce prêtre Ycnn de Sodôme à Kicêtre,
De Bicêtre au sacré vallon ; A-t-il l'espérance bizarre Que le bû-
cher qu'on lui prépare Soit fait des lauriers d'Apollon?

Il m'a dû l'honneur et la vie , Et , dans son ingrate furie , De
Rousseau lâche imitateur, Avec moins d'aj't et plus d'audace , De
la fange où sa voix croasse Il outrage son bienfaiteur.

Qu'un Hibernois , loin de la France , Aille ensevelir dans Ri-
zance Sa honte à l'abii du croissant ; D'un œil tranquille et sans

colère ,je vois son crime et s:i misère; Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat dévoré d'envie ,
Trompette de la calomnie,
Qui cherche à flétrir mon honneur ,
Voilà le ravisseur coujiable ,
Voilà le larcin détestable
Dont je dois punir la noirceur.
Pardon si ma main vengeresse
Sur ce monstre un moment s'abaisse
A lancer ces utiles traits ,
Et si de la douce peinture
De ta vertu brillante et pure
Je passe à ces sombres portraits.

Md^s lorsque Virgile et le Tasse Ont chanté dans leur noble
audace ' Les dieux de la terre et des mers , Leur muse, que le ciel
inspire.

Ouvre le ténébreux empire , Et peint les mop\$tres des enfçrs.

T. A MM. DE L'ACADEMIE DES SCIENCES

qui ont été sons l'équateur et an cercle polaire mesurer des de-
grés de latitude. (1735.)

\J vérité sublime ! 6 céleste Uranie!

Esprit né de l'esprit qui forma l'univers ^ Qui mesures des
cieux la carrière infinie, Et qni pesés les airs :

Tandis qae tu conduis snr les gouffres de Tonde CfS voyageurs
sa-\ants, ministres de tes lois, De l'ardent équateur ou du polc du
monde Entends ma faible voix.

Que font tes vrais enfants." Vainqueurs delà nature. Us arrac-
benf son voile, et ces rares esprits rixent la pesanteur , la jnasse
et la figure De l'univers surpris.

Les enfers sont émus au bruit de leur vovage: Je vois paraître
au jour les ombres des héros. De ces Grecs renommés qu'admira
le rivage De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-dieax delà Grèce , Castor, PoUux,
Orphée, et vous, heureux .lason. Tous de qui la valeur, et l'amour,
et l'adresse, Ont conquis la toison;

En voyant les travaux et l'art de nos grands hommes. Que vous
êtes honteux de vos travaux passés ! \ otre siècle est vaincu par le
siècle où nous sommes : Venez , et rougissez.

Quand la Grèce parlait, l'univers en silence Respectait le men-
songe ennobli par sa voix ; Et l'Admiration , fille de l'Ignorance ,
Chanta de vains exploits.

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière l'ont vu
fassent-ils qu'un pas , leurs noms sont publiés : Ceux qui, trop
tard venus, la franchissent entière Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au temple de Mémoire ; Il y grava des
mains de la Crédulité Tous ces fastes des temps destinés pour
l'histoire Et pour la vérité.

tiranie, abaissez ces triomphes des fables; Effacez tous ces
noms qui nous ont, abusés; Montrez aux nations les héros véri-
tables Que vous seule instruisez.

Le Génois qui chercha , qui trouva l'Amérique, Cortez qui la
vainquit par de plus grands travaux , Eu voyant des Français l'en-
treprise héroïque Ont prononcé ces mots :

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples , Et par
nos descendants ne peut être imité ; Ceux à qui l'univers a fait
bâtir des temples L'avaient moins mérité.

Nous avons fait beaucoup , vous faites davantage; Notre nom
doit céder à l'éclat qui vous suit. Plutus guida nos pas dans ce
monde sauvage; La vertu vous conduit.

Comme ils parlaient ainsi , Newton dans l'empyrée ,

Newton les regardait, et du ciel entr'ouvert , Confirmez, disait-
il , à la terre éclairée Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le tronc méprisable , Sous l'em-
pire des sens indignement vaincu , De ses jours indolents traî-
nant le lili coupable, Meurt sans avoir vécu ;

Donnez un digne essor à votre âme immortelle; Eclaircz des
esprits nés pour la vérité: Dieu vous a confié la plus vive étincelle

De la divinité.

De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage ; Et le plus digne
objet de regards éternels, Le plus brillant spectacle est l'ame du
vrai sage Instruisant les mortels.

Mais sur-tout écarter ces serpents détestables, Ces enfants de
l'Envie ,et leur souffle odieux; Qu'ils n'empoisonnent pas ces
âmes respectables Qui s'élèvent aux cieux.

Laissez un vil Zoile aux fanges du Parnasse De ses croasse-
ments importuner le ciel.

Agir avec bassesse, écrire avec audace, Et s'abreuver de fiel.

Imitez ces esprits , ces fids de la lumière , Confidents du Très-
Haut , qui vivent dans son sein. Qui jettent comme lui sur la na-
ture entière Un œil pur et serein.

VI. SUR LA PAIX DE 1736

Xj'etn A. renferme le tonnerre

Dans ses épouvantables flancs ;

Il Tomit le feu sur la terre,

Il dévore ses habitants.

Fuyez, dryades gémissantes.

Ces campagnes toujours brûlantes ,

Ces abîmes toujours ouverts,

Ces torrents de flamme et de soufre ,

Echappés du sein de ce gouffre

Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ses ravages.

Plus lier dans ses débordements.

Le Pô renverse ses rivages Cachés sous ses flots écumants:
Avec lui marchent la ruine, L'effroi , la douleur , la famine , La
mort, les désolations ; Et dans les fanges de Ferrare Il entraîne à
la mer avare Les dépouilles des nations.

Mais ces débordements de l'onde,

Et ces combats des éléments ,

Et ces secousses qui du monde

Ont ébranlé les fondements ,

Fléaux que le ciel en colère

Sur ce malheureux hémisphère

A fait éclater tant de fois ,

Sont moins affreux , sont moins sinistres

Que l'ambition des ministres , •

Et que les discordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France

Le soleil, en son vaste tour.

Ne voit qu'une famille immense
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères;
Jetez ces armes mercenaires :
Que cherchez- vous dans les combats?
Quels biens poursuit votre imprudence."
En aurez-vous la jouissance
Dans la triste nuit du trépas?
Encor si pour votre patrie ' Vous saviez vous sacrifier!
Mais non; vous vendez votre vie Aux mains qui daignent la
payer.

A"ous mourez pour la cause inique De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connaissent pas ; Et vous n'êtes, dans vos mi-
sères , Que des assassins mercenaires Armés pour des maîtres
ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine ,
Et ces animaux raal-faisants ,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs ;
Aux sons d'un instrument sauvage,
Animés, ardents, pleins de rage.

Ils vont d'un vol impétueux ,
Sans choix, sans intérêt , sans gloire ,
Saisir une folle victoire
Dont le prix n'est jamais pour eux.
O superbe , 6 triste Italie . '

ODES. 25i

Que tu plains ta fécondité!

Sous tes débris ensevelie

Que tu déplores ta beauté !

.1 e vois tes moissons dévorées

Par les nations conjurées

Qui te flattaient de te venger:

l'aible , désolée , expirante ,

Tu combats d'une main tremblante

Pour le cboix d'un maitre étranger.

Que toujours armés pour la guerre, ^os rois soient les dieux de
la paix ; Que leurs mains portent le tonnerre.

Sans se plaire à lancer ses traits.

Nous chérissons un berger sage Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux sous ses lois :

Malheur au pasteur sanguinaire Qui les expose en téméraire
»'''

A la dent du tyran des bois .'

Eh , que m'importe la victoire D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achète la gloire De ma fortune et de mon sang!

Quoi ! dans l'horreur de l'indigence.

Dans les langueurs, dans la souffrance.

Mes jours seront-ils plus sereins.

Quand on m'apprendra que nos princes Aux frontières de nos
provinces Nagent dans le sang des Germains,'

CoLbert , toi qui dans ta patrie Amenns les arts et les jeux ;
Colbert, ton heureuse industrie Sera plus chère à nos neveux

Que la vigilance inflexible

De Louvois dont la main terrible

Embrasait le Palatinat,

Et qui sous la mer irritée

De la Hollande épou\antée

Voulait anéantir l'état.

Que Louis jusqu'au dernier âge Soit honoré du nom de Grand
; Mais que ce nom s'accorde au sage.

Qu'on le refuse au conquérant.

C'est dans la paix, que je l'admire, C'est dans la paix que son empire Fiorissait sous de justes lois , Quand son peuple aimable et fidèle Fut des peuples l'heureux modèle , Et lui le modèle des rois.

YII. SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VL

Al tombe pour jamais ce cèdre dont la tête Défia si long-temps les vents et la tempête , El dout les grands rameaux ombrageaient tant d'états.

En un instant frappée.

Sa racine est coupée

Par la faux du trépas.

Voilà ce roi des rois et ses grandeurs suprêmes :

La mort a déchiré ses trente diadèmes,

Duu front chargé d'eiuuis dangereux ornement.

O race auguste et fiere ,

Un reste de poussière

Est ton seul monu)uent.

Son nom même est détruit, le tombeau le dévore ; Et si le faible bruit s'en fait entendre encore. Ou dira quelquefois : Il régnait , il n'est plus ;

Eloges funéraires

De tant de rois vulgaires

Dans la foule perdus.

Ah ! s'il avait lui-même en ces plaines fumantes Qu'Eugène
ensanglanta de ses maips triompLautes Conduit de ses Germain
les nombreux armements ,

Et raffermi l'empire ,

De qui la gloire expire

Sous les fiers Ottomans!

S'il n'avait pas languì dans sa ville alarmée, Redoutable en sa
cour aux ch^fs de son armée. Punissant ses guerriers par lui-
même avilis ;

S'il eût été terrible

Au sultan invinciile

Et non pas à Vallis !

Ou si , plus sage encore, et détournant la guerre ,

Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre

Les beaux jours, les vertus, l'abondance, et les arts.

Et cette paix profonde

Que sut donner au monde

Le second des Césars !

La Renommée alors, en étendant ses ailes, Eût répandu sur lui
les clartés immortelles Qui de la nuit du temps percent les pro-
fondeurs ;

Et son nom respectable

Eût été plus durable

Que ceux de ses vainqueur*.

Je ne profane point le» dons de l'harmonie ;

ÉPITRES , etc. 12.

Le sévère Apollon défeud à mon génie

De verser, en bravant et les mœurs et les lois,

Le fiel de la satire

.Sur la tombe où respire

La majesté des rois.

Mais, ô Vérité sainte ;ô juste Renommée, Amour du genre hu-
main dont mon ame enflammée Reçoit avidement les ordres
éternels.

Dictez à la mémoire

Les lérons de la gloire

Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguste ' Où vous êtes
pesés aux balances du juste. Votre siècle est témoin ; le juge est

l'avenir : Demi-dieux, mis en poudre , Lui seul peut vous absoudre, Lui seul peut vous punir.

Vin. AU KOI DE PRUSSE,

sur son avènement au trône. (1740.)

Il n'est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie? Ne me trompé-je point dans un espoir si doux .•' Vous réglez. Est-il vrai que la philosophie Va régner avec vous.-*

Fuyez loin de son trône, imposteurs fanatiques. Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs, Vous dont l'âme implacable et les mains frénétiques Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi ! je t'entends encore , absurde calomnie ! C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuis Et Descartes, et Bayle, et ce puissant génie Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère Pour frapper saintement les plus sages humains. Mon roi va te percer du fer que le vulgaire Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs -,11 venge notre injure; La vérité renaît, l'erreur s'évanouit; La terre élevée au ciel une voix libre et pure; Le ciel se réjouit.

Et vous, de Rorgia détestables maximes, Science d'être injuste à la faveur des lois , Art d'opprimer ; la terre, art malheureux des crimes, Qu'on nomme l'art des rois ;

Périssent à jamais vos leçons tyranniques : Le crime est trop facile, il est trop dangereux. Un esprit faible est fourbe ; et les grands poétiques Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidèles, Yovoïis-y les tyrans ; ils sont tous malheureux ; les foudres qu'Us portaient dans leurs mains criminelles

Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre , ils sont morts dans

la rage; Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle , Titus, Ont eu des jours sereins, sans nuit et sans orage, Purs comme leurs vertus.

Tout siècle eut ses guerriers ; tout peuple a dans

la guerre Signalé des exploits par le sage ignorés. Cent rois que l'on méprise ont ravagé la terre ; Régnent et réclairez.

On a vu trop long-temps l'orgueilleuse ignorance , Ecrasant sous ses pieds le mérite abattu, Insulter aux talents , aux arts , à la science Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître , Un esclave de cour, enfant des voluptés, S'est écrié souvent: Est-on fait pour connaître? Est-il des vérités.*'

Il n'en est point pour vous, ame stupide et fière; Absorbé dans la nuit, vous méj)risez les cieux. Le Salomon du Nord apporte la lumière ; Barbare , ouvrez les yeux.

IX. A LA REINE DE HONGRIE, MARIE-THERESE D'AUTRICHE

Jr IL LE de ces héros que l'Empire eut pour maîtres, Digne du trône auguste où l'on vit tes ancêtres Toujours près de leur chute et toujours affermis ;

Princesse magnanime ,

Qui jouis de l'estime

De tous tes ennemis :

Le Français généreux, si fier et si traitable,

Dout le goût pour la gloire est le seul goût d'invincible ,

Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit, Inouïe ton empire , Te combat, et t'admire.

T'adore et te poursuit.

Par des noeuds étonnants l'altière Germanie, A l'empire français malgré soi réunie, Fait de l'Europe entière un objet de pitié ;

Et leur longue Querelle

Fut cent fois moins cruelle

Que leur triste amitié.

Ainsi de l'équateur et des antres de l'ourse

Les vents impétueux emportent dans leur course

Pes nuages épais l'un à l'autre opposés;

Et tandis qu'ils s'unissent

Les fou(!res reteu lissent

De leurs flancs embrasés.

Quoi ! des rois bienfaisants ordonnent ces ravages ! Ils annoncent le calme , ils foriuent les orages ! Ils prétendent conduire à la félicité

Les nations tremblantes ,

Par les routes sanglantes

De la calamité .'

O vieillard vénérable, à qui les destinées Ont de Iheureux JNestor accordé les années, Sage que rien n'alarme et que rien n'éblouit,

Veux-tu priver le monde

De cette paix profonde

Dont ton ame jouit . ^

Ah ! s'il pouvait encore , au gré de sa prudence Tenant également le glaive et la balance, Fermer, par des ressorts aux mortels inconnus,

aSS ODES

De sa main respectée La porte ensanglantée Da temple de Janas !

Ri de l'or des Français les sources égarées, ISe fertilisant plus de lointaines contrées. Rapportaient l'abondance au sein de nos

remparts , ~ Embellissaient nos villes ,

Arrosaient les asyles

Où languissent les arts!

Beaux arts, enfants du ciel, delà paix, et des grâces, Que Louis
en triomphe amena sur ses traces , Ranimez vos travaux, si
brillants autrefois,

Tos mains découragées ,

Vos lyres négligées ,

Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès sont le gage. Tous ces traités rom-
pus, et suivis du carnage , Ces triomphes d'un jour, si vains,. si
célébrés,

Tout))asse et tout retombe

Dans la nuit de la tombe,

Et vous seuls demeurez.

X. LA CLEMENCE DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV DANS LA VICTOIRE

IJ E V o I R des rois , leçon des sage» , Vertu digne des immortels
, Clémence, de quelles images Dois-je décorer tes autels.* Dans
les débris du Capitole

ODES. 25g

Irαι-je chercher ton symbole?

K.ome seule a-t-elle un Titus ?

Les Trajaus et les Marc-Aureles ■ Sont-ils les stériles modèles
Des inimitables vertus?

Ce monarque brillant, illustre.

Digne en effet du nom de grand , Louis , ne dut-il tant de
lustre Qu'aux triomphes du conquérant?

Il le doit à ces arts utiles Dont Colbert enrichit nos villes , Aux
bienfaits versés avec choix, A ses vaisseaux maîtres de l'onde, A
la paix qu'il donnait au monde , Aux exemples qu'il donne aux
rois.

Imitez , maîtres de la terre ,

Et sa justice et sa bonté ;

Que les maux cruels de la guerre

Soient ceux de la nécessité ;

Que dans les horreurs du carnage

Le vainqueur généreux soulage

L'ennemi que son bras détruit.

Héros entourés de victimes,

Vos exploits sont autant de crimes

Si la paix n'en est pas le fruit.

La paix est fiUe de la guerre :

Ainsi les rapides éclairs Par les vents et par le tonnerre
Epurent les champs et les airs :

Ainsi les alcyons paisibles , Après les tempêtes horribles.

Sur les eaux chantent leurs amours :

Ainsi , quand Nimegue étonnée

360 ODES.

Vit par Louis la paix donnée , L'Europe entière eut de beaux
jours.

Telle est la brillante carrière i Qu'ouvrit le dernier de nos rois :

Son fils la remplit tout entière Par sa clémence et ses exploits ;
Comme lui bienfaiteur du monde , Son cœur est la source fé-
cunde De la publique utilité ; Comme lui conquérant et sage.

Il sait combattre avec courage, Et secourir avec bonté.

Adorateurs de la Clémence , Transportez--vous à Fontenoi.

Le jour luit , le combat commence , Belloue admire votre roi.

"Voyez cette plume altière, Dans sa marche tranquille et
fière , En tous nos rangs porter la mort; Et Louis . plus inébran-
lable , Par son courage inaltérable Changer et maîtriser le sort.

Ce jour est le jour de la gloire , Il est celui de la vertu.

Louis au sein de la victoire PU'ure jouir al>aitu.

Les succès n'ont rien qui l'enivre, Il sait qu'un héros ne doit
vivre Que pour le bonheur des humains; Parmi les feux qui Ten-
vironnent, Sous les lauriers qui le couronnent.

L'olive est toujours dans se» nuûns.

Gnemers frappés de son tonnerre Et secourus par ses bienfaits
, Dans les bras sanglants de la guerre Il daigne demander)a paix.

Par quelles maximes funestes Préférez-vous aux dons célestes
Les fléaux qu'il veut détourner?

O victimes de sa justice, Quoi ! vous voulez qu'il vous punisse
Quand il ne veut que pardonner !

XI

ST-iL encor des satiriques Qui, du présent toujours blessés, Dans
leurs malins panégyriques Exaltent les siècles passés ; Qui, plus
injustes que sévères.

D'un crayon faux peignent leurs pères Dégénérants de leurs
aïeux ; Et leurs contemporains coupables , Suivis d'enfants plus
condamnables, Menacés de pires neveux .'.

Silence , i'mposture outrageante ; Déchirez-vous , voiles af-
freux ; Patrie auguste et florissante.

Connais-tu des temps plus heureux?

De la cime des Pyrénées Jusqu'à ces rives étonnées Oû la mort
vole avec l'effroi, Montre ta gloire et ta puissance; Mais pour
mieux connaître la France Qu'on la contemple dans son roi.

a6a ODES.

Quelquefois la giandeur trop fiere , Sur son front jiorant les dédain.

Foule aux pieds dans sa marche altièrè Les rampants et faibles humains.

Les Prières humbles , tremblantes , Pâles , sans force, chancelantes , Baissant leurs yeux mouillés de pleurs, Abordent ce monstre farouche , Un indigne élogf à ia bouche , Et la haine au fond de leurs cœurs.

Favori du dieu de la guerre, Héros , dont l'éclat nous surprend, De tous les vainqueurs de la terre Le plus modeste est le plus grand.

O modestie, ô douce image De la belle ame du vrai sage!

Plus noble que la maiesté, Tu relevés le diadèniC, iü décores ia valeur même, , Comme tu pares ia beauté.

Kous l'avons vu ce roi terrible Qui sur des remparts foudroyé»

Présentait l'olivier paisible A ses entiemis effrayés.

Tel qu'un dieu guidant les orages, D'nne main portant les ravages Et les tonnerres destructeurs , De l'autre versant ia rosée Sur la terre fertilisée , Couverte de fruits et de fleurs.

L'airain gronde au loin sur la Flandre, Il n'mterrompt point nos loisirs.

Et quand sa voix se fait entendre

C'est pour annoncer nos plaisirs ; Les Muses en habit de fêtes , Des lauriers coui-onnant leurs têtes, Eternisent ces henrenx

temps ; El sous le bonheur qui l'accable La critique est inconsolable De ne plus voir de mécontents. '

Venez, enfants des Charlemagnes, Paraissez , ombres des Valois , Venez contempler ces campagnes Que vous désoliez autrefois ; Vous verrez cent villes superbes Aux lieux où d'inutiles herbes Couvraient la face des déserts , Et sortir d'une nuit profonde Tous les arts étonnant le monde De miracles toujours divers.

Au Heu des guerres intestines De quelques brigands forcenés Qui se disj)utaient les ruines De leurs vassaux infortunés, Vous verrez un peuple paisible, Généreux, aimable, invincible.

Un prince au lieu de cent tyrans , Le joug porté sans esclavage , Et la concorde heureuse et sage Du roi, des peuples, et des grands.

. Souvent un labourenr habile , Par des efforts industriels.

Sur un champ rebelle et stérile Attira les faveurs des cieux ; Sous ses mains la terre étonnée Se vit de moissons couronnée

Dans le sein de l'aridité ; Bieutôt une race nouvelle De ces champs préparés pour elle Augmenta la fécondité.

Ainsi Pyrrhus après Achille rit encore admirer son nom ; Ainsi le vaillant Paul-Emile Fat suivi du grand Scipion; Virgile au-dessus de Lucrèce Aux lieux arrosés du Permesse S'éleva d'un vol immortel ;< Et]\ichel-Ange vit paraître , Dans lart que sa main lit renaître, Les prodiges de Raphaël.

Que des vertus héréditaires A jamais ornent ce séjour!

Vous avez imité vos pères ; Qu'on vous imite à votre tour.

Loin ce discours lâche et vulgaire Que toujours l'homme dégénère,
Que tout s'épuise et tout linit:

La nature est inépuisable , Et le travail infatigable Est un dieu
qui la rajeunit.

XII Sur la mort de S. A. S. madame la princesse DE
BAREITH.

¡Lorsqit'en des tourbillons de flamme et de fusnée Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,

OBES

De leurs globes brûlants reuversent une armée, Quand de guerriers mourauts les sillons sont couverts ,

Tous ceux qu'épargna la foudre ,

Voyant rouler dans la poudre

Leurs compagnons massacrés,

Sourds à la pitié timide ,

Marchent d'un pas intrépide

Sur leurs rnembres déchirés.

Ces féroces humains , plus durs , plus iuflexLLles Que l'acier
qui les couvre au milieu des combats, S'étonnent à la fin de devenir sensibles ,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas ,
Lorsqala mort en silence D'un pas terrible s'avance Vers un ob-

jet plein d'attraits , Quand ces vœux qui dans les âmes Lançaient
les plus douces flammes Vont s'éteindre pour jamais.

Une famille entière , interdite, éplorée. Se presse en gémissant
vers un lit de douleurs ; La victime l'attend , pâle , défigurée ,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs ;

Tournant en vain la paupière

Vers un reste de lumière

Qu'elle gémit de trouver ,

Elle présente sa tête ;

La faux redoutable est prête ,

Et la mort va la lever.

Le coup part, tout s'éteint; c'en^st fait ; il nite reste De tant de
dons heureux, de tant d'attraits si chers, De ces sens animés
d'une flamme céleste , Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers-
Ce spectacle lamentable, ÉPÎTRES, etc. ^3

a66 ODES.

Cette perte irréparable Tous frappe d'un coup plus fort Que
cent mille funérailles De ceux qui dans les batailles Donnaient et
souffraient la mort.

O Bareith ! ô vertus ! o grâces adorées ! Femme sans préjugés,
sans vice, et sans erreur, Quaud la mort t'enleva de ces tristes
contrées , De ce séjour de sang , de rapine et d'horreur,

Les nations acharnées

De leurs haines forcenées

Suspendirent les fureurs ;
Les discordes s'arrêtèrent
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.
De la douce vertu tel est le sur empire ;
Telle est la digne offrande à tes mânes sacrés :
Vous qui n'êtes que grands , vous qu'un flatteur
admire , Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez.'
La mort que Dieu vous envoie
Est le seul moment de joie
Qui console nos esprits.
Emportez . âmes cruelles ,'
Ou nos haines éternelles.
Ou nos éternels mépris.
Mais toi dont la vertu fut toujours seconrable, .
Toi dans qui l'héroisiue égala la bonté ,
Qui pensais en grand homme, en philosophe aimable,
Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté; Si ton insensible
cendre Chez les morts pouvait entendre Tous ces cris de notre
amour,
Ta dirais dans ta pensée :

Les dieux m'ont récompensée Quand ils m'ont ôté le jour.

C'est nous , tristes humains , nous qui sommes à

plaindre , Dans nos champs désolés et sous nos bonlevards.
Condamnés à souffrir , condamnés à tout craindre Des serpents
de l'Envie et des fureurs de Mars.

Les peuples foulés gi missent,

Les arts, les vertus périssent.

Ou assassine les rois ;

Tandis que l'on ose encore,

Dans ce siècle que j'abhorre ,

Parler de mœurs et de lois .'

Hélas ! qui désormais dans une cour paisible Ketiendra sage-
ment la superstition, Le sanglant fanatisme, et l'athéisme hor-
rible, Enchaînés sous les pieds de la reîqion ?

Qui prendra pour son modèle

La loi pure et naturelle

Que Dieu grava dans nos coeurs?

Loi sainte aujourd'hui proscrite

Par la fureur hypocrite

D'ignorants persécuteurs !

Des tranquilles hauteurs de la philosophie Ta pitié contem-
plait avec des yeux sereins Ces fantômes changeants du songe de

la vie. Tant de travaux détruits , tant de projets si vains ; Ces factions indociles Qui tourmentent dans nos villes Nos citoyens obstinés ; Ces intrigues si cruelles Qui font des cours les plus belles
Un séjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage:

O combien tu plaignais l'infâme oisiveté

De ces esprits sans goût , sans force, et sans courage ,

Qui meurent pleins de jours , et n'ont point existé !

La vie est dans la pensée :

Si lame n'est exercée

Tout son pouvoir se détruit ;

Ce flambeau sans nourriture

N'a qu'une lueur obscure

Plus affreuse que la nuit.

Illustres meurtriers , victimes mercenaires, Qui, redoutant la lionte , et maîtrisant la peur. L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires, Fuiriez, si vous l'osiez, et mourez par honneur ; Une femme, une princesse, Dans sa tranquille sagesse.

Du sort dédaignant les coups.

Souffrant ses maux sans se plaindre , Voyant la mort sans la craindre, Etait plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuse.

Première des vertus , passion des grands cœurs, Feu sacré
dont brûla ton ame généreuse Qui s'épurait encore au creuset des
malheurs.*'

Rougissez, âmes communes,
Dont les diverses fortunes
fxouvernent les sentiments;
Frêles vaisseaux sans boussole
Qui tournez au gré d'Eole ,
Plus légers que ses enfants.

Cependant elle meurt, et Zoïle respire .' Et des lâches Scjans
un lâche imitateur A la vertu tremblante iustilte avec empire ;

Et l'hypocrite en paix sourit au délateur! Le troupeau faible
des sages, Dispersé par les orages , Ya Jjérir sans successeurs ;
Leurs noms , leurs vertus s'oublent , Et les enfers multiplient La
race des oppresseurs.

Tn ne chanteras plu? , solitaire Silvandre , Dans ce palais des
arts où les sons de ta voix Contre les préjugés osaient se faire en-
tendre, Et de l'humanité faisaient parler les droits;

Mais dans ta noble retraite ,
Ta voix, loin d'être muette ,
Redouble ses chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques ,
Sans craindre les fanatiques,

Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits , vous serez mes victimes; Je vous verrai
pleurer à mes pieds abattus; A la postérité je peindrai tous vos
crimes De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.

Craignez ma main raffermie :

A l'oppi'obre , à l'infamie

Yos noms seront consacrés ,

Comme le sont à la gloire

Les enfants de la victoire

Que ma muse a célébrés.

Xin. A LA YERITE.

\ ÉRITÉ , c'est toi que j'implore; Soutiens ma voix , dicte mes
vers :

C'est toi qu'où craint et qu'on adore, Toi qui fais trembler les
pervers :

Tes yeux veillent sur la justice , Sons tes pieds tombe l'artifice
Par la main du temps abattu ; Témoin sacré , juge inflexible , Tu
mis ton trône incorruptible Entre laudace et la vertu.

Qu'un autre en sa fougue havtaine ,

Insultaut aux travaux de JNlars ,

Soit le flatteur du prince Eugène

Et le Zoile des Césars ;

Qu'en adoptant l'erreur commune,
Il u'impute qu'à la fortune
Les succès des jdus grands guerriers ;
Et que du vainqueur du Granique
Sou éloquence satiriqtie
Pense avoir flétri les lauriers.

Illustres fléaux de la terre Qui dans votre cours orageux Avez
renversé par la guerre D'autres brigands moins courageux, Je
vous bais , mais je vous admire :

Gardez cet éternel empire Que la gloire a sor nos esprits ; Ce
sont les tyrans sans courage A qui je ne dois pour hommage Que
de l'horreur et du mépris.

Kouli-kan ravage l'Asie, Mais en affrontant le trépas :

Tout mortel a droit sur sa vie ; Qu'il expire sous mille bras ;
Que le brave immole le brave.

Le guerrier qui frappa Gustave Ailleurs eût rampé sous ses lois
; Et dans ces fameuses journées Au droit du glaive destinées Tout
soldat est égal aux rois.

Mais que ce fourbe sanguinaire, De Charles-Quint l'indigne
fils,.

Cet hypocrite atrabilaire , Entouré d'esclaves hardis, Entre les
bras de sa maîtresse Plongé dans la flatteuse ivresse De la volup-
té qui l'endort, Aux dangers déroband sa tête , Envoie en cent
lieux la tempête , Les fers , la discorde , et la mort ;

Que Borgia , sous sa tiare Levant un front incestueux, Immoie
à sa fureur avare Tant de citoyens vertueux, Et que la sanglante
Italie Tremble , se taise et s'humilie Aux pieds de ce tyrau sacré :

O terre ! ô peuples qu'il offense !

Criez au ciel , criez vengeance ; Armez l'univers conjuré.

O vous tous qui prétendez être

Méchants avec impunité ,

Vous croyez n'avoir point de maître :

Qu'est-ce donc que la vérité?

S'il est un magistrat injuste.

Il entendra la voix auguste

Qui contre lui va prononcer;

Il verra sa bonté éteinte

Dans les traits d'un barin fidèle, Que le temps ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare.' Ce n'est point le brave officier
Qui de Champagne ou de Navarre Dirige le courage altier; C'est
un pédant morne et tranquille, Gonflé d'un orgueil imbécille , Et
qui croit avoir mérité , Mieux que les Mole vénérables , Le droit
de juger ses semblables Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, arme atroce, arme dure.

Qui veux dans tes graves fureurs Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.

Torture ! usage abominable Qui sauve un robuste coupable ,
Et qui perd le faible innocent; Du faite éternel de son temple La
vérité qui vous contemple Détourne l'œil en gémissant.

Vérité , porte à la mémoire, Bépete aux plus lointains cUmats
L'éternelle et fatale histoire Du supplice affreux des Calas ; Mais
dis qu'un monarque propice , En foudroyant cette injustice, A
vengé tes droits violés.

Et vous, de Thémis interprètes , Méritez le rang où vous êtes ;
Aimez la justice , et tremblez.

Qu'il est beau , généreux d'Argence , Qu'il est digne de ton
grand cœur De venger la faible innocence Des traits du
calomniateur!

Souvent l'amitié chancelante Resserre sa pitié prudente ; Son
cœur glacé n'ose s'ouvrir; Son zèle est réduit à tout craindre :

Il est cent amis pour nous plaindre , Et pas un pour nous
secourir.

Quel est ce guerrier intrépide ?

Aux assauts je le vois voler; A la cour je le vois timide :

Qui sait mourir n'ose parler.

La Germanie et l'Angleterre , Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baisser les yeux :

Mais un mot, un seul mot l'accable; Et ce combattant formi-
dable N'est qu'un esclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques

De ce ministre des combats ,
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête , et le bras ,
Qui pense et parle avec courage.
Qui de la fortune volage " ^
Dédaigne les dons passagers,
Qui foule aux pieds la calomnie,
Et qui sait mépriser l'envie
Comme il méprisa les dangers.

XIV. Sur LE carrousel de l'impératrice de Russie

^ORs du tombeau, divin Pindare ,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois
Ou de Corinthe ou de Mégare;
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire;
Toi qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend.

Et qu'il faut toujours qu'on admire.

Mais commence par oublier Tes petits vainqueurs de l'Elide ;
Prends un sujet moins insipide ; Viens cueillir un plus beau
laurier.

Cesse de vanter la mémoire Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing Devant les juges de la gloire.

La gloire habite de nos jours ' Dans l'empire d'une amazone;
Elle la possède et la donne : Mars, Thémis, les Jeux, les Amours
Sont eu foule autour de son trône.

Viens chanter cette Thalestris Qu'irait courtiser Alexandre.

Sur tes pas je voudrais m'y rendre Si je n'étais en cheveux gris.

Sans doute, en dirigeant ta course

ODES. 2-j5

Vers les sept étoiles de Tourse , Tu verras dans ton vol divin
Cette France si renommée , Qui brille encor dans son déclin; Car
ta muse est accoutumée A se détourner en chemin.

Tu verras ce peuple volage De qui la mode et le langage
Règnent dans vingt climats divers ; Ainsi que ta brillante Grèce
Par ses arts, par sa politesse.

Servit d'exemple à l'univers.

Mais il est encor des barbares

Jusque dans le sein de Paris ;

Des bourgeois pesants et bizarres.

Insensibles aux bons écrits ;
Des flippons aux regards austères.
Persécuteurs atrabilaires
Des grands talents et des vertus :
Et si dans ma patrie ingrate
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Anitus.
Je m'apperçois que je t'imité.

Je veux aux campagnes du Scythe Chanter les jeux, chanter les
prix Que la nouvelle Thalestris Accorde aux talents , au miérite ;
Je veux célébrer la grandeur, Les généreuses entreprises , L'es-
prit, les grâces, le bonheur.

Et j'ai parlé de nos sottises.

EN

JLj 'homme n'était pas né pour égorger ses frères ; 11 n'a point
des lions les armes sanguinaires; La nature en son cœur avait mis
la pitié : De tous les animaux seul il répand des larmes ;

Seul il connaît les cLarmes

D'une tendre amitié.

Il naquit pour aimer : quel infernal usage De l'enfant du plaisir fit un monstre sauvage? Combien les dons du ciel ont été pervertis ! Quel changement , ô dieux ! la nature étonnée.

Pleurante et consternée,

Ne connaît plus son fils.

Heureux cultivateurs de la Pensylvanie, Que par son doux repos votre innocente vie Est un juste reproche aux barbares chrétiens ! Quand , marchant avec ordre au bruit de leur tonnerre,

Ils ravagent la terre.

Vous la comblez de biens.

Vous leur avez donné d'inutiles exemples : Jamais un Dieu de paix ne reçut dans vos temples Ces horribles tributs d'étendards tout sanglants ; Vous croiriez l'offenser; et c'est dans nos murailles

Que le dieu des batailles

Est le dieu des brigands.

Combattons, périssons , mais pour notre patrie.

Malheur aux vils mortels qui servent la furie Et la cupidité des rois dépi-éditeurs ! Conservons nos foyers ; citoyens sous les armes ^

Ne portons les alarmes

Que chez nos oppresseurs.

Où sont ces conquérants que le Bosphore enfante ?

D'un monarque abruti la milice insolente

Fait avancer la mort aux rives du Tyras ;

C'est là qu'il faut marcher, Roxelans invincibles ;

Lancez vos traits terribles

Qu'ils ne connaissent pas

Frappez, exterminatez les cruels janissaires D'un tyran sans
courage esclaves téméraires; Du malheur des mortels instru-
ments malheureux, Ils voudraient qu'à la fin par le sort de la
guerre-

Le reste de la terre

Fût esclave comme eux.

La Minerve du Nord vous enflamme et vous guide; Combattez,
trionphez sous sa puissante égide : Gai tzin vous commande , et
Byzance en frémit ; Le Danube est ému , la Tauride est trem-
blante ;

Le serrail s'épouvante ,

L'univers applaudit.

XVI. A PROPOS DE LA GUERRE PÉLOPONNÉSIQUE EN Grèce

Au fond d'un serrail inutile Que fait parmi ses écuyers Le vieux
successeur imbécille ÉPISTÈME, etc. ' 24

Des Bajazets et des Orcans?

Que devient cette Grèce altière , Autrefois savante et guerrière,
Et si languissante aujourd'hui, Ramjante aux genoux d'un tar-
tare, Plus amollie , et plus barbare, Et plus méprisable que lui?

Tels n'étaient point ces Héraclides

Suivants de Minerve et de JIars,

Des Persans vainqueurs intrépides,

Et favoris de tons les arts ;

Eux qui , dans la paix, dans la guerre ,

Furent l'exemple de la terre.

Et les émules de leurs dieux, '

Lorsque Jupiter et Neptune

Leur asservirent la fortune.

Et combattirent avec eux.

allais quand sous les deux Théodoses

Tous ces héros dégénérés

Ne virent plus d'apothéoses

Que de vils pédants tonsurés,

Un délire théoiogique

Arma leur esprit frénétique

D'anathèmes et d'arguments.

Et la pnsstfiité d'Achille ,
Sous la règle de saint Basile,
fut l'esclave des Ottomans.

"Voici le vrai temps des croisades.

Français, Bretons , Italiens, C'est trop supporter les bravades
Des «'ruels vainqueurs des chrétiens.

Un ridicule fanatisme Fit succomber votre héroisaie
Sous ces tyrans ■victorieux.

Ecoutez Pallas qui vous crie :

Vengez moi, vengez ma patrie ; Vous irez après aux s.iints
lieux.

Je veux ressusciter Athènes.

Qu'Homère chante vos combats , Que la voix de cent Démos-
thenes Ranime vos cœurs et vos hras.

Sortez , renaissiez , arts aimables , De ces ruines déplorables
Qui vous cachaient sous leurs débris ; Reprenez votre éclat an-
tique, Tandis que l'opéra comique Fait les triomphes de Paris.

Que des badauds la populace

S"étouf*e à des processions;

Que des imposteurs à besace

Président aux convulsions ;

Je rirai de cette manie :

Mais je veux que dans Olympie

Phidias, Pigal , ou Vulcain,

Fassent admirer à la terre

Les noirs sourcils du dieu mon père ,

Et mettent la foudre en sa main.

C'est par moi que l'on peut connaître Le monde antique et le nouveau ; Je suis la fille du grand Etre, Et je naquis de son cerveau.

C'est moi qui conduis Catherine , Quand cette étonnante héroïne , Foulant à ses]>ieds le tuiban , Réunit Thémis et Eeilone, pt rit avec moi sur son trône

280 ODES.

De la bible et de l'alcoran.

Je dictai l'encyclopédie ,

Cet ouvrage qui n'est pas court ,

A d'Alembert que j'étude,

A mon Diderot , à .1 aucourt ;

J'ordonne encore au vieux Voltaire

De percer de sa main légère

Les serpents du sacré vallon ;

Et puisqu'il m'aime et qu'il me venge ,

11 peut écraser dans la fange

JjC lourd Nonotte et l'abbé Guion.

XVII. L'anniversaire he i:,a Saint -Barthélemi, POUR l'année 1772.

X u reviens après deux cents ans , Jour affreux, jour fatal au monde:

Que l'abyme éternel du temps Te couvre de sa nuit profonde !

Tombe à jamais enseveli Dans le grand fleuve de l'oubli.

Séjour de notre antique histoire !

Mortels , à souffrir condamnés , Ce n'est que des jours fortunés Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le triumvirat Que Rome devint florissante.

Un poltron , tyran de l'état , L'embellit de sa main sanglante.

C'est après les proscriptions Que les enfants des Scipions Se croyaient berireux sous Octave.

Tranquille et soumis à sa loi,

On vit danser le peuple-roi

ïln portant des chaînes d'esclave.

Virgile , Horace , PolHon , Couronnés de myrte et de lierre,
Sur la cendre de Cicéron Chantaient les baisers de Glycere ; Ils
chaulaient dans les mêmes lieu; Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des assassins mercenaires :

Et les familles des proscrits Rassembleraient les jeux et les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévasté nos champs Par tous les fléaux de la guerre ;
Cérès par S' s dons renaissants A bientôt consolé la terre.

L'enfer engloutit dans ses flancs Les déplorables habitants De
Lisbonne aux flammes hvrée ; Abaudonna-t-on son séjour?.,.

On y revint, on fit l'amour; Et la perte fut réparée.

Tout mortel a versé des pleurs, Chaque siècle a connu les
crimes ; Ce monde est un amas d'horreurs, De coupables , et de
victimes.

Des jnaux passés le souvenir Et les terreurs de l'avenir Se-
raient un poids insupportable :

Dieu prit J)itié du genre humain ; Il le créa frivole et vain Pour
le readre moins misérable.

aSa ODES.

XYUI. SUR LE PASSE ET LE PRESENT

^i la main des rois et des prêtres

Ebranla le monde en tout temps,

Et si nos coupables ancêtres

Ont eu de coupables enfants,

O triste muse de l'histoire ,

Ne grave plus à la mémoire

Ce qui doit périr à jamais !

Tu n'as vu qu'horreur et délire.

Les annales de chaque empire

Sont les archives des forfaits.

La fable est encor plus funeste; Ses mensonges sont plus cruels.

Tantale , Atreïde , Égisthe , Oreste , N'épouvantez plus les mortels.

Que je hais le divin Achille, Sa colère eu malheurs fertile.

Et tous ces ridicules dieux Que vers le ruisseau du Scamandre
Du haut du ciel ou fait descendre Pour inspirer un furieux !

Josné, je hais davantage Tes sacrifices inhumains :

Quoi ! trente rois dans un village Pendus par tes dévotes
mains!

Quoi ! ni le sexe, ni l'enfance, De ton exécration N'ont
pu désarmer la fureur !

Quoi ! pour contempler ta conquête A ta voix le soleil s'arrête !

Il devoit reculer d'horreur.

Mais de ta horde vagabonde Détournons mes yeux éperdus.

ô Rome ! à maîtresse du monde !

A^errai-je en toi quelques vertus.' Ce n'est pas sous l'infâme
Octave; Ce n'est pas lorsque Rome esclave Succombait avec l'uni-
vers, Qa quand le sixième Alexandre Donnait dans l'Italie en
cendre Des indulgences et des fers.

L'innocence n'a plus d'asyle :

Le sang coule à mes yeux surpris Depuis les vêpres de Sicile
Jusqu'aux matines de Paris.

Est-il un peuple sur la terre Qui dans la paix ou dans la guerre
Ait lamais vu des jours heureux.'* Nous pleurons ainsi que nos
pères, Et nous transmettons nos misères A nos déplorables
neveux.

C'est ainsi que mon humeur sombre Exhalait ses tristes ac-
cents ; La nuit , me couvrant de son ombre, Avait appesanti mes
sens:

Tout-à-coup un trait de lumière Ouvrit ma débile paupière
Qui cherchait en vain le repos; Et , des demeures éternelles , Un
génie étendant ses ailes Daigna me parler en ces mots :

i84 ODES.

Contemple la Lrillante aurore

Qui t'annonce enfin It- s beaux iours ;

Un nouveau monde est près d'éclore;

Até disparaît pour toujours.

Vois l'auguste philosophie.

Chez toi s. long;-teujps poursuivie,

Dictier ses triomphantes lois.

La hérité vient a\ ec elle

Ouvrir la carrière iranfortelle

Où devaient marcher tous les rois.

Les cris affreux du fanatique jN " pouvantent plus la raison;
L'insidieuse politique N"a plus ni masque ni poison.

La douce , l'équitable Astrée S'assied, de grâces entourée,
Entre le trône et les autels ; Et sa fille, la bienfaisance, Vient de sa
corne d'abondance Enrichir les faibles mortels.

Je lui dis: Ange tutélaire.

Quels dieux répandent ces bienfaits ?

— C'est un seul homme. — Et le vulgaire

Méconnaît les biens qu'il a faits !

Le peuple, en son erreur grossière,

Ferme les yeux à la lumière.

Il n'en peut supporter l'éclat.

Ne recherchons point ses suffrages ;

Quand il souffre , il s'en prend aux sages;

Est-il heureux .** il esc ingrat.

On prétend que l'humaine race.

Sortant des mains du Créateur, Osa , dans son absurde
audace,

ODES. aJ6

S'élèrer contre son auteur.

Sa clameur fut si téméraire.

Qu'à la fin Dieu , dans sa colère , Se repentit de ses bienfaits.

O vous, que l'on voit de Dieu même Imiter la bonté suprême.

Ne vous en repentez jamais.

DES

COÛTÉNIUES DAR«S CE VOLCME.

Monseigneur , fils unique de Louis XIV.

Page 5

2 A madame la comtesse de Fontaine . sur son
roman de la comtesse de Sa^ oie. 6

3 A M. Tabbë Seryien, prisonnier au château
de Tincennes. 7

4 A madame de Montbrun-Villefranche. lo

5 A M. le duc de la Feuillade. 1 1

6 A M. l'abbé de ***, qui pleurait la mort de sa

maîtresse. 1 2

7 A une dame un peu mondaine et trop dévote. 1 3

8 A M. le priuce Eugène. i 5 g A madame de **'. i6

10 A Samuel Bernard, an nom de madame de

Fontaine-Martel. 1 7

11 A madame de G***. 19

1 2 A M. le duc d'Orléans , régent. 20 i3 A M. le prince
de\end6me, grand-prieur de

France. 24

14 An cardinal du Rois. 27 i5 A M. de la Faluere de Génonville,
conseiller

au parlement, et iutiine ami de l'autenr, sur uue maladie. Page
28

16 Au roi d'Angleterre, George I, en lui en-

voyant la tragédie d'OEdJpe. 30

17 A madame de Gondrin , depuis madame la

comtesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avait couru en tra-
versant la Loire. 3 r

18 A madame la maréchale de Villars. 32

19 A M. le duc de Sulli. 33

20 A M. le maréchal de Villars. 35

- 21 A madame de***. 37
- 22 A M. de Gervasi, médecin. 38
- 23 A la reine, en lui présentant la tragédie de
Mariamne. 40
- 24 A M. Fallu , conseiller d'état. Ib.
- 23 A mademoiselle le Couvreur. 4i
- 26 A M. Fallu. 43
- 27 Aux mânes de M. de Génon\ille. 45
- 28 A madame de G. Epitre connue sous le nom
des Vois et des Tu. 46
- 29 A mademoiselle de Lubert, qu'on appelait
Muse et Grâce. 48
- 30 A une dame ou soi-disant telle. 50
- 3 1 A madame de Fontaine-Martel. , Sa
- 32 A MM. le comte, le chevalier, et l'abbé de
Sade. 54
- 33 A madame la marquise du Châtelet, sur sa
liaison avec Maupertuis. Ib.
- 34 A M. de Forment, eu lui renvoyant les œuvres
de Descartes et de Mallebranche. 55

35 A madame la marquise du Châtelet, sur la calomnie. 56

37 A mademoiselle de Guise, sur son mariage avec M. le duc de Richelieu. 63

38 A M. le comte de Tressan. 64

39 A M. le comte Algarotti. 65

iJ8 TABLE.

40 A M. de Saint-Lambeit. Page 66

41 A mademoiselle de LuLert. 67

42 A M. Helvétius. 68

43 A mademoiselle Salle. Ib.

44 A madame la marquise da Châtelet, sur la philosophie de Newton. 70

45 A M. de Saint-Lambert. 72

46 Au prince royal , depuis roi de Prusse. De l'usage de la science dans les princes. 74

47 Au prince royal de Prusse. 77

48 Au prince royal de Prusse, au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait demandé ce qu'elle faisait à Cirey. 79

- 49 Au roi de Prusse Frédéric le Grand , en réponse
à une lettre dont il honora l'auteur, à son avènement à la couronne. 80
- 50 A M. le comte de Maurepas, ministre d'état,
sur l'encouragement des arts. 82
- 51 Au roi de Prusse. 85
- Sct Au roi de Prusse. 86
- 53 Au roi de Prusse. 88
- 54 Au roi de Prusse. Fragment. 89
- 55 Au roi de Prusse. 90
- 56 Au roi de Prusse. 92
- 57 A M. le comte Algarotti, qui était alors à la
cour de Saxe , et que le roi de Pologne avait fait son conseiller
de guerre. 95
- 58 Au roi. Présentée à sa majesté au caiffp
devant Fribourg. 97
- 59 Au roi de Prusse. Fragment. 99
- 60 Au roi de Prusse. 100
- 61 Au roi de Prusse, qui avait adressé des vers
à l'auteur sur des rimes redoublées. Ib.

6a A S. A. S. madame la duchesse du Maine, sur la victoire remportée par le roi à Lawfelt. loi

TAP.LE

63 A M. le duc de Richelieu. Page io5

64 A madame Denis, nièce de l'auteur. La vie
de Paris et de Versailles. 106

65 A M. le comte Algarotti. 1 10 6() A M. le président Hénault.
112 (37 A M. le maréchal de Saxe, en lui envoyant

les œuvres de M. le marquis de Rochemore , son ancien ami ,
mort depuis peu. 1 1 5

68 A M. le duc de Richelieu, à qui le sénat de
Gènes avait érigé une .statue. 116

69 A M. d'Arnaud. 118

70 Au roi de Prusse. 119

71 A M. Helvétius. 1^o

72 A M. le comte de Tressan. Ib.

73 A M. Desmahis. 121

74 A M. le cardinal Quirini. 122

75 Au roi de Prusse. 124

- 76 L'auteur arrivant dans sa terre près du lac
de Genève. 126
- 77 A M. Desmahis. i3o
- 78 A l'empereur François I, et l'impératrice
reine de Hongrie, sur l'inauguration de l'université de
A'^ienne. i3i
- 79 A M. le duc de Richelieu, sur la conquête
de Mahon. i3a
- 80 A M. le président Hénault, sur son ballet du
ïemple des Chimères , mis en musique par M. le duc de Niver-
nois , et représenté chez M. le maréchal de Belle - Isie en 1760.
i34
- 81 A M. le marquis de Ximenés, qui lui avait
adressé une épître. i35
- 82 A Daphné, célèbre actrice. Ib.
- 83 A madame Denis , sur l'agriculture. i3g
- 84 A madame Elie de Beaumont , en réponse à
ÉrÎTRES, etc. 2 5
- ago T A B L E.
- une épître en vers, au sujet de mademoiselle Corneille. Page
- 85 A mademoiselle (-lairou.

86 A M. l'abbé de la Porte.

87 A Henri IV, sur ce qu'on avait écrit à l'au-

teur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin , père de Louis XVI.

88 A M. le chevalier de Boufflers. ,

89 A M. Fraucis de Neufclâteau.

90 A M. de Chabanou, qui, dans une pièce de

vers , exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie.

91 A madame de Saiut-Julien.

92 A mon vaisseau.

93 A M. de Saint-Lambert.

94 A madame la duchesse de Choiseul.

95 A Roileau, ou mon testament.

96 AM.Pigal.

97 A l'auteur du livre des Trois Imposteurs.

98 A l'impératrice de Piussie , Catherine II.

99 Au roi de Suède, Gustave III.

100 Au roi de Daiiemarck, Christian VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous

ses états, loi Au roi de la Chine, sur son recueil de vers
qu'1 a fait imprimer.

102 A Horace.

103 Benakiaki à Caramouftée , femme de Giafar
!e Barméfide.

104 A M. d'Alembert.

105 An roi de Suède, Gusla-\`e IU.

106 A madame de Saint-Julien, née comtesse
de la Tour-du-Pin.

107 A M. Marmontel.

Ib.

i5îs i55

108 A M. Guys, qni avait adressé à l'antenr
son "Voyage littéraire de la Grèce. Page 195

109 A un homme. ig6

110 A madame Wecker. 197

111 A M. le marquis de Villette. 198

112 Au même, sur son mariage. Traduction
d'une épître de Properce à Tiballe, qui
se mariait avec Délie. 199

- 11 3 A M. le prince de Ligne , sur le faux bruit
de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles,
au mois de février 1778.- 201 1 1 4 A M. le marquis de Villette. Les
adieux du
vieillard. Ib.
- 1 Sur les poètes épiques. 203
- 2 A M. de Forcalquier. 204
- 3 Au même , au nom de madame la marquise
du Châtelet , à qui il avait envoyé une pagode chinoise. Ib.
- 4 A monseigneur le prince de Conti, pour un
neveu du P. Sanadon , jésuite. 205
- 5 A madame du Bocage. 206
- 6 Au président Hénault , en lui envoyant le
manuscrit de Mérope. 207
- 7 Au roi de Prusse, en lui adressant un mar-
chand de vin. 208
- 8 Au roi de Prusse. 209
- 9 A M. de Cideville. 210
- 10 Au roi de Prusse, pour en obtenir la grâce
d'un Français détenu depuis long-temps dans les prisons de
Spandriu. 212

- 1 1 A madame la marquise de Pompadour. Ib.
- 12 A M. Van-Haren, député des états-géné-
raux. 21 3
- i3 Snr le Louvre. Page 214
- 14 Stances irrégulières à madame la dauphine,
infante d'Espagne. Ib.
- i5 Impromptu fait à un souper dans une cour
d'Allemagne. a 16
- 16 Au roi de Prusse. ,• 217
- 17 A madame Denis. 218
- 18 A M. Blin de Saint-More, qui avait envoyé à
l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Estrées à Henri IV. 2 19
- 19 A M. le chevalier de Boufflers , qui lui avait
envoyé une pièce de vers intitulée le Cœur. 220
- 20 A M. Deodati de Tovazi, qui lui avait en-
voyé une dissertation sur l'excellence de
la langue italienne. 221
- 21 A l'impératrice de Russie, Catherine II, à
l'occasion de la prise de Choczim par les Russes, en 1769. 222
- 22 A madame la duchesse de Choiseul, sur la

fondation de Versoy. 223

a 3 A M. Saurin , sur ce que le général des capucins avait agré-
gé l'auteur à l'ordre de saint François , en reconnaissance de
quelques services qu'il avait rendus à ces moines. 224

24 A madame Necker. . 225

25 A madame du Deffant. 226

26 Les Désagréments de la vieillesse. 227

27 Au roi de Prusse, sur on buste en porce-

laine, fait à Berlin, représentant l'auteur , et envoyé par sa ma-
jesté en janvier 1775. 228

iS Stances sur l'alliance renouvelée entre la France et les Can-
tons helvétiques, jurée dans l'église de Soleure, le 15 august»
1777. 229

29 Stances ou quatrains , pour tenir lieu de jeux de Pibrac ,
qui ont un peu vieilli.

Page 280 ODES.

1 Sur le vœu de Louis XIII. 2 33

2 Sur les malheurs du temps. 236

3 Sur le fanatisme. 289

4 A M. le duc de Richelieu, sur l'ingratitude. 243

5 A MM. de l'académie des sciences qui ont

été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer des degrés de latitude. 246

6 Sur la paix de I 736. 249

7 Sur la mort de l'empereur Charles VI. aSa

8 Au roi de Prusse , sur son avènement au trône. 254

9 A la reine de Hongrie Marie-Thérèse d'Autriche. 2 56

, 10 La clémence de Louis XIV et de Louis XV dans la victoire. 2 58

11 Est -il encor des satiriques , etc. 261

1 2 Sur la mort de S. A. S. madame la princesse de Bareilh. 264

1 3 A la vérité. 2(19

14 Sur le carrousel de l'impératrice de Russie. 274
15 Sur la guerre des Russes contre les Turcs, en 1768. 276

16 A propos de la guerre présente en Grèce. 277

1 7 L'anniversaire de la Saint-Barthélemi, pour l'année 1772. 280

18 Sur le passé et le présent. 28a

ACTEURS LATINS

KJymivs Horatius Flaccus, i vol. in-i8, avec des

notes extraites de Jean Rond , en feuilles , pap.

ord., 75 c. id. en pap. fin, i fr. 50 c. id. en pap.

Tél., 3 f., id. en gr. pap. vél., non stéréotype; sans

notes , mais non corrigé , 4 f. 50 c.

Pdblics ViRGiLTCs Maro, I vol. in-i8, orné d'un*

carte géooTaphique et de petites vignettes gravées

d'après l'antique, en feuilles, pap. ord., 73 c. id.

en pap. fin, i f. 25 c. id. en pap. vél., 3 f. id. en

gr. pap. vél. , 4 f. 50 c.

Phaedri Fabclarum lieri quinque, i vol. in- 18,

en feuilles, pap. ord., 30 c. id. en pap. fin, 50 c.

id. en pap. vél., i f. 50 c. id. en gr. pap. vél.,

CoRNElii Nepotis Vitae imperatorum, 1 vol. in-18,

en feuilles, pap. ord., l^o c. id. en pap. fin, 75 c,

id. en pap. vél., 2 f. id. en gr. pap. vél., 3 f. C. C. Sallustius.

Sous presse.

P. OviDii Nasonis Metamorphoseon lieri xv. Sous

presse.

auteurs français.

Poésies de Malherbe, 1 vol in-18, en feuilles, pap. ord., 65 c. id. eu pap. fin, 1 f. id. en pap. vél., 3 f. id. en gr. pap. vél., 4 f. 50 c.

Fables de La Fontaine, suivies d'Adonis, poème,

2 vol. in-18, en feuilles, pap. ord., 1 f. au c. id. en pap. fin 1 f. id. en pap. vél., 6 f. id. en gr. pap. vél., 9 f.

OEUVRES COMPLETES DE Racine, 5 vol. in - 18, chaque vol. en feuilles, pap. ord., 65 c. id. en pap. fin, chaque vol., 1 f. id. en pap. vél., chaque vol.,

3 f. id. eu gr. pap. vél., chaque vol., 4 f. 50 c. Odes, Cantates, Epîtres, et Poésies diverses de

J. B. Rousseau, 2 vol. in-18, en feuilles, pap. ord., 1 f. 30 c. id. en pap. lin, 2 f. id. en pap. vél., 6 f. id. en gr. pap. vél., 9 f.

OEUVRES DE Molière, 8 vol. in-18, en feuilles, pap. ord., 5 f. 20 c. id. en pap. fin, 8 f. id. en pap. vél.,

24 f. id. en gr. pap. vél., 36 f.

OEUVRES COMPLETES DE BOILEAU, 2 Vol. in-18, CD

feuilles, pap. ord., 1 f. 50 c. id. en pap. fin, 2 f.

50 c. id. en pap. vél., 6 f. id. en gr. pap. vél. 9 f. Télémaque, 2 vol. in-18, en feuilles, pap. ord., 1 f.

20 c. id. en pap. fin, 2 f. id. en pap. vél., 6 f,

id. en gr. pap. vél., 9 f.

Chefs-d'oeuvre de P. et Th. Corneille, 4 v. in-18,

en feuilles, pap. ord., 3 f. id en pap fin, 5 f. id.

en pap. vél., 12 f. id. en gr. pap. vél., 18 f. Contes de La Fontaine, 2 vol. in-iS, en feuilles,

pap. ord., I f. 20 c. id. en pap. fin, 2 f. id. pap,

vél., 6 f. id. gr. pap. vél., 9 f. La Henriade de Voltaire, i vol. in-i8, en feuilles,

pap. ord., 65 c. id. en pap. fin, i f. id. en pap.

vél., 3 f. id. en gr. pap. vél., 4 f. 50. Poèmes et discours en vers du même, i vol. in-i8,

en feuilles, pap. ord., yS c. id. en pap. fin, i f.

25 c. id. en pap. vél., 3 f. id. en gr. pap. vél., 4 f. 50 c.

EpîTRES, STANCES, ET ODES DU MEME, I Vol. in-l8,

en feuilles, pap. ord., 75 c. id. en pap. fin, i f. 25 c. id. en pap. vél., 3 f. id. en gr. pap. vél., 4 f. 50 c.

Contes f.n vers, satires, et poésies mêlées, de Voltaire, I vol. in- 1 8. Sous presse.

Théâtre du MÈinE,in-i8. Sous presse. - OEuvRES DE Regnard, 4vol.in-i8. Sous presse. OEuvRES DE Crébillon, 3 vol. in-i8. Sous presse.

auteurs anglais.

The Sentimental .TotiuNEY, i vol. ia-i8, en fenilks, pap. ord., 7.11 c. id. en pap. fin, i f. 25 c. id. en pap. vél., 3 f. id. en gr. pap. vél., 4 f. âo c.

The Vicak of Wakefield,' avec des notes, i vol. in-i8, en feuilles, pap. ordv, 75 c. id. en pap. lin, 1 f. 2 5 c. id. en pap. vél., 3 f. id. en gr. pap. vél., 4 f. 50 c.

Letters of mtlady Wortlet Montague, i vol. in-i8 , en feuilles, pap. ord., 730. id. en pap. fin, I f. 25 c. id. en pap. vél., 3 f. id. eu gr. pap. vél., 4 f. 50.

Fables of Gay, and Moore, i vol. in-i8, en feuilles, pap. ord., 75 c. id. en pap. fin, i f. 25 c. id. en pap. vél., 3 f. id. en gr. pap. vél., 4 f- 50 c.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/pitresstanceseoovoltuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.